

JARDIN D'ACCLIMATATION

—
PORTRAITS

ZOOLOGIQUES



PAR

FULBERT DUMONTEIL



113

4206. cc. 16

6865
14

JARDIN D'ACCLIMATATION

PORTRAITS

ZOOLOGIQUES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



JARDIN D'ACCLIMATATION

—
PORTRAITS

ZOOLOGIQUES

PAR
FULBERT DUMONTEIL

DESSINS
PAR
CRAFTY



PARIS

A LA LIBRAIRIE DU JARDIN D'ACCLIMATATION
DU BOIS DE BOULOGNE

1874





PRÉFACE

A. M. A. GEOFFROY SAINT-HILAIRE

MON CHER DIRECTEUR,

En vous dédiant ce livre, j'éprouve un sentiment voisin du remords : il me semble qu'au lieu de vous offrir mon bien, je ne fais que vous restituer le vôtre.

Après m'avoir intéressé aux personnages de cette galerie, après me les avoir fait connaître et aimer, vous fûtes mon inspirateur, mon conseiller, mon guide ; et je pourrais dire avec une familiarité que le vers m'impose et que vous pardonneriez :

« Même étant fait par moi, cet ouvrage est le tien. »

Quel est notre but ? Raconter les mœurs si intéressantes, esquisser les physionomies si curieuses des

animaux étrangers, utiles ou charmants, dont vous essayez la conquête, qui seront des aides pour nos travaux, une richesse pour nos étables, un ornement pour nos demeures, des amis pour notre foyer.

Inconnus hier, ce sont nos hôtes d'aujourd'hui, nos serviteurs, nos auxiliaires et nos familiers de demain.

Celui-ci nous apporte sa chair, celui-là sa fourrure ; un autre ses plumes précieuses ; un autre son agilité, sa vigueur ; un autre ses grâces, son charme et sa beauté.

Il n'y a pas longtemps, la plupart de ces étrangers ne nous étaient connus que par un récit de voyageur, un dessin étrange, un fragment de fourrure ou une simple écaille apportés de pays lointains, une corne bizarre ou quelque plume éclatante exposées dans un musée.

Aujourd'hui, nous possédons l'animal tout entier ; il est là, parmi nous, vivant, dompté, acclimaté, conquis !

Il nous appartient, nous charme ou nous étonne, en attendant qu'il nous serve ; il se reproduit, il se

propage sous nos climats, qui ne sont plus un exil pour lui, mais comme son second pays natal.

De nos jardins zoologiques il a déjà passé dans les parcs et les volières aristocratiques. Des demeures somptueuses il passera dans les fermes et dans les champs, des mains du riche dans les mains de tous.

C'est ainsi que planant au-dessus des intrigues et des passions, n'ayant qu'un drapeau : le progrès ; qu'un but : l'intérêt public ; qu'un parti : l'humanité, la science, patiente et sereine, entend, pratique la démocratie.

Que votre rôle, mon cher ami, me semble enviable et fécond, au milieu de ce jardin qui est tout à la fois votre héritage mérité, votre royaume, votre laboratoire et votre Éden !

Je pourrais ajouter : votre création, car, après tant de désastres, vous l'avez si bien relevé de ses ruines, qu'il semble avoir été fondé une seconde fois.

Là, vous vivez dans une activité paisible et une souveraine indépendance, prélevant une dîme choisie sur le globe entier, tenant dans votre main expérimentée des fils qui aboutissent à tous les pays, du Groenland au cap de Bonne-Espérance, du Maroc

à la Chine, de Java au Congo, de l'équateur au pôle nord.

Là, plus près de Buenos-Ayres ou de Siam que de Versailles, de l'Orénoque et du Nil que des bords de la Seine, vous réalisez chaque jour, par votre active intelligence et vos constants services, cette belle devise illustrée par les deux Geoffroy : *Utilitati*.

Vous ouvrez vos portes, et les visiteurs arrivent par milliers; ils se pressent dans ce jardin magnifique qui est tout à la fois une promenade délicieuse, une extension savante donnée à la nature, et comme un système de civilisation appliqué aux animaux, c'est-à-dire une grande page d'histoire naturelle illustrée de gravures vivantes.

Ils s'arrêtent devant ces volières éblouissantes de plumages et ces serres embaumées, devant ces pelouses où galopent l'Afrique et l'Asie, devant ces lacs couverts de palmipèdes, ponctués de longs cous et ouatés de duvet, devant ces cabanes d'où surgit tout à coup un animal étrange ou majestueux, devant ces rochers couronnés d'antilopes.

Ils admirent ces horizons de bois et de rivières, de

kiosques et de chalets, de massifs et de parterres, ces perspectives africaines, ces petits tableaux d'Orient.

Ils sillonnent en tous sens ce beau parc où les cinq parties du monde se coudoient, verdoient, fleurissent, brament, crient, bêlent, cabriolent, volent et chantent.

Mais le public, distrait, charmé, se rend-il bien compte des efforts déployés, de toutes les difficultés vaincues, des espérances déçues, des pertes subies, pour arriver à la réalisation de ce musée vivant?

En voyant ce quadrupède ou cet oiseau, songe-t-il à tous ceux qui ont péri en route, à tous ceux qui ne sont venus que pour languir et mourir sous un ciel qui n'était plus le ciel de leur patrie?

En voyant les autres, se doute-t-il de la patience et des soins qu'il faut pour les faire vivre, pour les faire nôtres?

Au moment où j'écris, la Cafrerie vous envoie des antilopes, le Brésil des perruches, la Chine des mandarins, l'Égypte des ibis. Un troupeau de lamas descend des Cordillères pour venir à notre bois de Boulogne, et des kangourous font voile pour la France.

De votre côté, vous expédiez dans tous les pays nos

races de France, nos poules de la Bresse et de la Normandie, nos lapins argentés, des œufs innombrables; échanges féconds, cadeaux précieux, qui entretiennent la science et l'amitié des peuples.

Et maintenant, mon cher Directeur, je me tourne vers le public, notre souverain juge, et je le prie de me suivre à votre exposition réellement universelle et sans cesse renouvelée, à travers les vivants chefs-d'œuvre de cet artiste incomparable qui se nomme la Nature, et qui a pour ateliers : le Ciel, la Terre, l'Océan.

FULBERT DUMONTEIL.

PORTRAITS ZOOLOGIQUES

I

JULIETTE ET ROMÉO

Juliette est encore une enfant, elle aura huit ans aux figues. Mais Juliette est Africaine, elle est née en Abyssinie, où l'on est femme à dix ans. Dans ces contrées brûlantes où régnait Théodoros, l'amour n'attend pas le nombre des années.

Il y a cinq ou six ans, Juliette fit la rencontre de Roméo sous un bosquet de bananiers et ils s'aimèrent.

Ils s'aiment encore, ce qui prouve suffisamment leur charme et leur vertu réciproques.

Juliette est charmante : des yeux noirs fendus en amande, ombragés de longs cils soyeux ; un regard de créole fin et doux, un front superbe aux contours asiatiques ; la démarche indolente et fière, le balancement cadencé d'une almée et des petits coups de tête pareils à des coups d'éventail :

je ne sais quoi d'espiègle et de mélancolique, de grave et de mutin ; je ne sais quel charme exotique qui transporte l'imagination sous les hauts palmiers, au bord des grands fleuves où boit la gazelle, en face d'horizons ensoleillés, ponctués de caravanes.

Juliette est une noble fille : ses ancêtres, tour à tour adorés comme dieux ou célébrés comme guerriers, combattirent avec éclat sous le roi Pyrrhus. Ils figurèrent en tête de l'armée carthaginoise et suivirent Annibal en Italie.

Dans l'extrême Orient, les princes et les rois suspendent à leur cou l'image de Juliette.

C'est un titre et un honneur.

Juliette porte une robe brune, artistement ourlée et sou-tachée de gris. Cette robe, d'un grain merveilleux, dessine autour des épaules une espèce de *saute-en-barque* ou de *suivez-moi, jeune homme*.

Sa taille est de cinq pieds neuf pouces, bien prise, mais un peu forte : elle mesure quatre mètres de circonférence.

A côté de Juliette, la plus large des femmes de la Halle est moins grosse qu'une souris.

Son pied, qui n'a rien de chinois, serait à l'étroit dans une botte de sept lieues. Mais son pas est mesuré, discret et sourd, fait pour les rendez-vous.

On le dirait chaussé de caoutchouc. Son talon écraserait une tortue d'Aldobre, et son petit doigt ferait craquer la pantoufle de Cendrillon.

Ses oreilles, larges comme la feuille du caroubier et mouvantes comme une vague, ont pour le moins deux pieds de long. C'est pour mieux entendre, j'imagine, le chant de l'alouette et les confidences de Roméo.

Sa bouche, un peu grande, avalerait sans peine un melon

d'Espagne ; mais dans chacune de ses dents, plus blanches qu'un lis, on sculpterait un bénitier.

Enfin, le nez est prodigieux, fantastique, inouï. Il a plus d'un mètre de long ! C'est merveille de le voir se dresser comme une épée, se recourber comme un cor de chasse, se mouvoir comme un balancier, se dérouler comme une couleuvre.

Ce nez sans pareil, c'est son verre, c'est sa fourchette, c'est sa main, c'est son arme.

Il cueille nonchalamment l'herbe parfumée des prairies, déracine les arbrisseaux, fait pirouetter les léopards en l'air et débouche les bouteilles de champagne.

Je vous ferais injure, si je croyais avoir besoin d'ajouter qu'il s'agit d'une trompe et que Juliette est un Éléphant.

Son compatriote et son époux Roméo est plus haut, plus fort, plus grave et plus docile. On dirait, à le voir, un pan de muraille, une tête de granit et des pieds de fonte.

Pour le faire parvenir au balcon de Juliette, je ne vois guère que le grand escalier du Trocadéro.

Roméo a la force de dix bœufs et la douceur d'un agneau. Juliette le sait bien, et elle en abuserait peut-être, si la tendresse de Roméo n'était tempérée je ne sais par quelle dignité prudente et virile.

Il se fait obéir comme il se fait aimer, met le holà à ses caprices par un cri assez bref, et modère au besoin ses vivacités féminines d'un léger coup de trompe, quelque chose comme une petite tape sur la joue.

Ce n'en est pas moins un ménage excellent, et j'incline à dire qu'en ces temps de discordes et de vengeances conjugales, on pourrait fort bien le proposer comme modèle.

J'ai eu l'honneur d'assister au petit lever de Juliette et

de Roméo. Le cornac m'a introduit dans la chambre à coucher, juste au moment où ils commençaient leur toilette du matin. C'est avec une parfaite docilité et un plaisir manifeste qu'ils se laissent laver, frotter, éponger les défenses, rincer la trompe et brosser les oreilles. Juliette surtout se prête à tous ces exercices avec une coquetterie remarquable; elle semble dire: « Encore un coup de brosse, un coup de peigne ! Je ne serai jamais trop belle ! »

Juliette et Roméo occupent le pavillon de l'horloge et couchent dans la même pièce, mais à distance convenable. Ils font lit à part.

Leur appétit est celui qui convient à des personnages de cette taille. Voici leur ordinaire :

Dix livres de son, quinze livres de pain tendre, dix-huit bottes de foin, huit ou neuf corbeilles de carottes, quatorze seaux d'eau soigneusement filtrée. Dans les grandes chaleurs on ajoute une barrique de coco.

Avec un tel menu on ne meurt pas de faim; je crois même qu'il est permis d'engraisser.

Vers midi, après un petit bout de toilette, Juliette et Roméo quittent leur appartement. Un gracieux baldaquin du poids de quatre-vingts kilogrammes s'élève sur leur croupe monumentale, et ils font le tour du jardin, portant sur le dos des bouquets d'enfants.

Rien n'est joli comme toutes ces têtes roses et blondes couronnant ces forteresses ambulantes. Parfois les parents prennent place au milieu des bébés et jouent gravement au nabab. Mais tout cela n'est qu'une plume pour Juliette et Roméo, qui porteraient tout un gouvernement sans broncher.

Ces Éléphants n'arrivent pas directement d'Abyssinie, ils ont fait une station de quelques mois à Turin, dans le Jardin

zoologique du roi. C'est Victor-Emmanuel qui les donna à la France.

J'ignore jusqu'à quel point le lézard est l'ami de l'homme ;



ce que l'on peut affirmer, c'est que l'Éléphant est l'ami des enfants : l'affection qu'il leur témoigne est vraiment curieuse. Il faut voir comme Juliette et Roméo se montrent caressants

et doux pour les enfants du jardin, comme ils ont l'air fiers de porter sur leur dos cette jeune génération qui est la France de demain.

On raconte qu'un cornac hollandais élevait à grand'peine un éléphant qui avait la tête près du bonnet. Chaque fois que l'irascible pachyderme se mettait en colère, le cornac appelait à son aide un de ses enfants.

A la vue du bébé, l'Éléphant se calmait aussitôt, allongeait sa trompe, comme on tend la main à un ami, tirait le bambin par sa blouse, prenait sa casquette, la faisait sauter en l'air, et la replaçait doucement sur la tête de son petit compagnon. Sa bonne humeur durait jusqu'au lendemain.

Dans une ménagerie de Florence, la femme du cornac avait un enfant au berceau. Pendant qu'elle disposait les places ou qu'elle balayait le cirque, un jeune Éléphant, qu'on avait dressé à cette besogne maternelle, agitait le berceau avec sa trompe et endormait l'enfant.

Rien n'égale l'intelligence, la souplesse et la dextérité de ce colosse.

Saltimbanque et porte-faix, guerrier, lutteur, estafette et bonne d'enfant, il remplit tous les rôles et se plie à tous les travaux.

Dans le royaume de Siam, c'est un vrai personnage, un haut dignitaire, presque un dieu ; mais il faut qu'il soit blanc, ou tout au moins café au lait. Sa naissance ou sa conquête est un événement, une félicité universelle ; sa mort est un deuil public.

Voici en quels termes sir John Bowring raconte la visite qu'il fit, à Bangkok, à un Éléphant blanc :

« Dans son étable, décorée comme un salon parisien, se trouvait une large estrade dont les parois disparaissaient

sous de riches trophées d'armes. Des nobles de première classe, faisant l'office de valets de chambre, se tenaient debout, la tête découverte, auprès du haut dignitaire, et veillaient soigneusement à ce qu'on lui prodiguât la nourriture la plus exquise, particulièrement les jeunes pousses de la canne à sucre.

» Cet Éléphant avait l'air fort ennuyé; de temps en temps il faisait un geste de sa trompe, comme pour congédier ses courtisans, et semblait dire : Trop d'hommages !

» Mais l'homme ne sait que détruire ou se prosterner; il faut absolument qu'il maudisse ou qu'il adore.

» Les nobles de première classe adoraient toujours l'Éléphant, sans tenir compte de ses signes d'impatience, et, de guerre lasse, ce dieu malgré lui les laissait faire.

» Lorsque, couvert de caparaçons splendides, l'Éléphant se rendait au bain, escorté d'une foule de courtisans et précédé d'une troupe de musiciens, le peuple se prosternait partout sur son passage.

» A mon départ de Bangkok, ajoute sir John Bowring, après la signature des traités, la lettre du roi de Siam à la reine d'Angleterre me fut officiellement remise.

» Cette lettre, gravée sur des feuilles d'or, était renfermée dans une boîte d'or fermant avec une clef enrichie de pierres fines.

» Parmi les nombreux objets accompagnant la lettre royale, il s'en trouvait un, le plus précieux de tous, m'assurait-on : l'inappréciable offrande se composait d'un bouquet de crins coupés sur la queue de l'Éléphant blanc et liés avec un fil d'or. »

Pourquoi ce culte étrange ? On se rappelle sans doute que, dans la croyance hindoue, l'Éléphant est la plus volumineuse

incarnation de Bouddha, et que les âmes royales se réfugient dans le corps de ces grands pachydermes, où, en vérité, elles doivent se trouver fort à l'aise.

Juliette et Roméo ne sont pas les premiers Éléphants qu'ait vus le Jardin d'acclimatation. Tout Paris se souvient de leurs infortunés prédécesseurs, Castor et Pollux.

Un long et doux avenir leur souriait, quand tout à coup vint le siège de Paris. Que vouliez-vous qu'ils fissent? Ils moururent. Un boucher les acheta vingt-deux mille francs, et leurs cadavres fournirent douze cents kilogrammes de viande à la cité sans pain.

Temps maudits où chaque jour était marqué par une douleur, une déception, un étonnement public!

Nos bêtes à nous, le bœuf, la vache, le mouton, le veau, le porc, avaient disparu; et le casoar, l'élan, le porc-épic, le kangourou, l'autruche, pendaient aux crocs du boucher, devant la foule stupéfaite et affamée.

Le Jardin d'acclimatation tenait bon entre quatre murs, et son directeur, improvisé soldat, faisait le coup de feu aux avant-postes.

Saisissant et douloureux contraste! Nous n'avions plus de pain et nous mangions de l'ibis sacré; on ne pouvait chasser le lièvre dans le parc de Saint-Cloud, qui était prussien, et l'on chassait l'éléphant en plein Paris; on ne pouvait faire le tour de la ville assiégée, et l'on faisait le tour du monde dans son assiette.

J'eus la douleur d'être témoin de la mort de Castor et de Pollux.

Pollux tomba sous la balle du célèbre armurier Devisme; M. Alphonse Milne Edwards abattit Castor.

L'animal avait été solidement lié par une forte courroie

de cuir. Frappé à la tempe droite, il jeta un cri plaintif et tomba à genoux, puis il se releva vivement. Une nouvelle balle l'atteignit au milieu du front ; il tomba une seconde fois à genoux, et s'étendit immobile sur le flanc droit. Sa trompe remua légèrement, son grand œil doux se ferma : il était mort.

La viande de l'Éléphant est excellente et fort appréciée dans les Indes anglaises. Les parties les plus délicates et les plus recherchées sont la trompe et le pied. De son sang on fait des boudins parfaits, que les gourmets de Calcutta parfument de plantes aromatiques : des boudins à la rose du Bengale.

Juliette et Roméo sont parfaitement habitués au Jardin d'acclimatation. Il sont là comme chez eux et peuvent se croire dans leur pays natal. Le flammant aux ailes roses, l'ibis sacré, les singes, les perroquets éblouissants, l'autruche du désert, le zèbre, la gazelle, tout leur rappelle la patrie absente et leur fait comme une petite Afrique dans ce merveilleux jardin.

Un seul nuage assombrit leur horizon : par instinct, par fierté peut-être, l'Éléphant ne se reproduit pas dans la servitude. Il devient esclave, mais il n'engendre pas. Il subit la captivité, mais il ne la transmet jamais.

Juliette et Roméo passeront leur vie à promener sur leurs dos des générations de bébés, et ils n'auront pas d'enfants....

* *
*

II

LE FLAMMANT D'ÉGYPTE

De fines et hautes jambes, deux échasses, deux compas, deux aiguilles; un long cou soyeux et flexible, ondulant comme une couleuvre; un bec rose en forme de croissant renversé; des yeux d'or à fleur de tête; un plumage admirable, de blanches ailes teintées de pourpre; la démarche lente et noble, empreinte d'une grâce aérienne: tel est le Flammant, un des hôtes les plus beaux du Jardin d'acclimatation, et peut-être le plus magnifique oiseau de l'Orient.

Le voici immobile et droit sur sa patte, comme sur une baguette de tambour, projetant dans le vide son autre patte repliée en angle droit. Le cou, ramené sur lui-même, se noue comme un huit; le bec s'enfonce comme un poignard dans la plume éclatante, et l'on ne distingue qu'un grand œil jaune, un diamant.

On dirait un hiéroglyphe vivant, une énigme emplumée.

C'est un grand rêveur que le Flammant. Immobile sur sa patte et le bec tourné vers l'Orient, il songe des heures entières, et semble remonter le cours des siècles, comme il remonte le cours des fleuves.

Les naturalistes ne diront jamais tous les souvenirs grandioses et lointains qui viennent se presser dans sa cervelle d'oiseau.

Mais tout à coup sa jambe, qui s'allonge comme un compas dans le vide, se détend; le cou se déploie, se redresse; son œil brille; ses ailes roses battent et semblent laisser tomber des gouttes de sang; le Flammant marche : c'est un bloc d'agate qui vient de s'animer. Puis, il prend son vol : c'est une langue de feu qui passe, qui plane dans le ciel bleu et qui a l'air de se détacher du soleil couchant.

Ici, autour de son petit bassin, loin des palmiers du Nil et des minarets blancs, il semble vivre de souvenirs. Il rêve aux herbes parfumées du rivage, aux lucioles éblouissantes des nuits égyptiennes, aux reptiles qui ondulent au milieu des ruines de Thèbes et de Memphis. Il songe encore à la reine Cléopâtre qui se parait de ses plumes éclatantes, ou bien à l'empereur Héliogabale qui accommodait lui-même sa langue délicate et charnue.

Tenant à la fois du palmipède et de l'échassier, on peut dire que le Flammant a un pied dans chaque genre. Il vole, nage, plane et barbote avec la même aisance et la même grâce.

Une particularité bizarre distingue ce charmant oiseau : contrairement à tous les vieillards qui blanchissent en prenant de l'âge, le Flammant devient rouge en vieillissant.

* *
*

III

LE RENNE

Le Renne n'a pas la majesté du cerf, la fierté gracieuse du chamois, les formes charmantes et légères de l'antilope.

Mais qu'importent son corps trapu, sa jambe courte et sa cuisse épaisse, son large sabot taillé pour glisser sur les marais et sur les neiges? Qu'importent sa queue trop courte ou sa bouche trop grande, sa grosse tête baissée comme s'il allait prendre son élan, son grand cou tendu comme s'il tirait un traîneau imaginaire, son museau lourd qui semble toujours flairer le loup gigantesque du pôle, ou chercher sur une roche stérile la renoncule des neiges? Qu'importe cette allure étrange, brusque, heurtée? C'est le Renne! un des animaux les plus utiles et les plus intéressants de la création. C'est le Renne, sans lequel une foule de peuplades ne pourraient vivre!

Le Renne n'a pas besoin de plaire; il a pourtant je ne sais quelle grâce abrupte et mélancolique, un charme âpre, une beauté grave. On retrouve sur sa face calme et naïve comme un reflet des pays désolés, des neiges et des glaces où il est né. Son poil est terne, épais, grossier; mais sa tête

intelligente est couronnée d'un bois magnifique, et ses grands yeux noirs sont doux comme ceux de la gazelle. On dirait que ses andouillers, que terminent des palmes, portent des mains, — des mains ouvertes, tendues vers le ciel.

Le Renne, c'est la parure des monts dénudés du Nord; c'est le mouvement de cette terre éternellement muette, c'est la vie de ces régions mortes, c'est la fécondité et la richesse de ces lieux stériles.

Qu'on demande au Lapon d'où lui viennent ces chairs fumantes qui embaument sa hutte, ce lait crémeux, ces fromages exquis qui couvrent sa table. Il vous répondra : Tout cela vient du Renne. Et ce manteau épais, et ce lit si chaud qui l'attend? C'est la peau du Renne. Et ces arcs, ces flèches, ces outils de travail, ces objets utiles ou charmants sculptés avec patience, avec amour, au coin du feu? Ils sont fabriqués



avec les os du Renne. Et ces cordes, ces filets appendus dans un coin de la hutte enfumée, d'où viennent-ils? On les a tirés des tendons du Renne. Et ces fardeaux, qui les a portés? La docile et robuste épaule du Renne. Ce traîneau léger, qui donc le fera glisser sur ces steppes immenses avec la vitesse du vent? Le Renne, toujours le Renne. C'est le bœuf, c'est le cheval, c'est le mouton, c'est le chameau du pôle nord.

Les plus terribles climats de l'univers sont la patrie du Renne: la Finlande et la Laponie, le Groenland, la Sibérie, la Norvège.

C'est un rude montagnard, errant sur les plateaux élevés et nus, évitant dans ses courses les forêts sombres qui masquent l'horizon et cachent le danger, broutant en paix la mousse étiolée des hautes roches où s'arrêtent les flots glacés des mers polaires. Il aime ces lieux désolés, ces ternes paysages, ces monts arides où la neige ne cesse pas de tomber, où croissent à peine un bouleau chétif, un buisson nain; et, comme chez le Lapon, son maître, rien ne saurait affaiblir son amour de la patrie, ni la pauvreté du soleil, ni les frimas éternels.

On dirait que l'étable a amoindri le Renne domestique, que l'esclavage l'a flétri. Le Renne sauvage est plus haut, plus fort, plus majestueux. C'est un vigoureux enfant des montagnes, qui émigre de solitude en solitude, passe les fleuves à la nage, escalade librement les cimes les plus escarpées. Il couche, rumine et dort sur la glace; fouille la terre de son large sabot pour découvrir les plantes dont il se nourrit, le lichen, la renoncule des neiges.

Il forme des troupeaux immenses où règnent la concorde et la discipline; défiant et rusé, il veut voir venir le danger de loin, campe sur les lieux découverts, en face des grands horizons: immobile sur un roc, il écoute les forêts criantes de sapins, ou contemple le ciel qui vient de s'allumer au terrible éclat des aurores boréales.

Tandis que le troupeau erre à l'aventure ou broute en paix, un vieux Renne monte soigneusement la garde jusqu'à ce qu'une autre sentinelle vienne le relever de sa faction.

A la moindre alerte, tous s'arrêtent et dressent la tête. — Ils ont décampé. Surpris, ce qui est bien rare, ils font face au danger et engagent d'héroïques combats contre le lynx, l'ours blanc, un bloc de neige, et les loups affamés,

ces destructeurs éternels et maudits, ce fléau des régions hyperboréennes.

Les petits Rennes forment un troupeau à part, sous la haute surveillance d'un vieux Renne qui les guide et qui les garde, préside à leurs jeux, apaise leurs disputes, les instruit à la gymnastique des montagnes, les conduit au pâturage, comme on mène un pensionnat à la promenade, ou des enfants de troupe à l'exercice.

Rien de gracieux et de charmant, de plus joliment étonné, de plus curieusement éveillé que le petit Renne : on dirait, quand sa tête naïve et crépue apparaît derrière un rocher, qu'elle sort d'un œuf de Pâques. C'est plaisir de voir ce bambin des glaciers se rouler sur la neige, cabrioler au bord des abîmes, s'arrêter, frissonnant et surpris, à la vue de deux Rennes entrelaçant avec colère et fracas leurs puissantes ramures : un arbre contre un arbre.

On m'a assuré que la Laponie norvégienne possédait encore près de cent mille Rennes domestiques répartis entre deux mille propriétaires. Il n'est pas rare de rencontrer des troupeaux errants de trois à quatre mille têtes; le sol en est mouvant et gris, et comme planté d'une forêt ambulante. Un bruit de grelots résonne dans les champs de neige : c'est un traîneau qui file, un Renne qui passe comme un trait. Vue perçante, ouïe extraordinaire, odorat merveilleux, les sens du Renne sont parfaits; mais rien n'égale la vitesse et la légèreté de son pas : il ne court pas, il glisse; il ne traverse pas, il franchit.

Pareil à une flèche, il descend des montagnes neigeuses et s'élançe dans les plaines glacées qui craquent, s'entr'ouvrent, et où il n'y a d'autre salut que la rapidité même de cette course, j'allais dire de ce vol vertigineux.

Et le Lapon impassible, enfoui dans le traîneau, bloc de fourrure et de neige, entonne la chanson du Renne :



« Kulnazats, mon petit Renne, il faut nous hâter, car nous avons du chemin à faire. Les marécages sont vastes et les chansons nous manquent. Marais, ton aspect ne m'ennuie point. Marais immense, je te salue; beaucoup de pensées se pressent dans mon esprit, pendant que je suis porté à travers le marais. Mon petit Renne, soyons agiles et légers : c'est ainsi que nous terminerons plus promptement notre voyage, que nous arriverons où nous devons aller. Là je verrai mon amante se promener.

« Kulnazats, mon doux Renne, regarde au loin, et vois si tu ne l'aperçois pas, attendant sur le seuil de sa hutte. »

Le Renne! toujours le Renne! C'est un personnage aimé, presque sacré, qui est entré dans les coutumes, dans les chants, dans la vie de ces peuplades hospitalières et douces.

Dans le Groenland, lorsqu'un enfant meurt, avant de l'ensevelir dans la neige, on lui donne un compagnon pour guider sa jeune âme : cette victime est un petit Renne. La mère croit, dans son innocence, que cet ami conduira son fils près des vieux parents qui l'ont précédé dans la tombe.

En Laponie, la jeune fille offre une tasse de lait de Renne à celui qu'elle aime, qu'elle a choisi; c'est un aveu et un serment.

Chez les Samoïèdes, lorsqu'un jeune enfant vient de mourir, on ne l'ensevelit pas dans la neige; on le suspend dans une tombe aérienne, aux rameaux penchés de quelque bouleau solitaire.

Sa jeune âme se jouera dans les airs et protégera les troupeaux de Rennes qui paissent sur la montagne.

Dieu venait de combler une troupe d'animaux de ses bienfaits. Au cheval il avait donné la force, la noblesse et l'agilité; au mouton, sa toison précieuse; à la vache, son lait fortifiant et doux; au chameau, deux paires de sabots incomparables pour traverser les steppes et le désert; au cerf, sa coiffure magnifique; à la gazelle, les plus beaux yeux du monde.

Toutes ces bêtes allaient prendre congé du Créateur et se retirer satisfaites, quand tout à coup retentit une voix plaintive et suppliante.

C'était le Renne qui réclamait, le pauvre Renne de la Laponie.

La distribution était finie, et il ne restait plus rien à donner. Tout le monde plaignait le Renne.

Après un instant de réflexion, le Créateur se tourna vers ceux qu'il avait dotés si magnifiquement et il leur dit : « Que chacun de vous rende au pauvre Renne une petite part des dons qu'il a reçus. »

Et aussitôt il devint rapide et fort comme le cheval; un lait crémeux s'échappa de ses mamelles; son poil devint épais et doux; sa tête se para d'un bois superbe; son pied, infatigable et sûr, comme le pied du chameau, fut chaussé

pour les neiges et les glaces ; sous sa longue paupière brilla le grand œil velouté des gazelles.

Ce fut le Renne : le Renne qui, à lui seul, est toute une étable et vaut tout un troupeau ; le Renne qui remplit tous les rôles et rend tous les services ; le Renne qui est le soutien, la richesse et l'orgueil de tout un peuple ; le Renne qui est la parure unique, le mouvement, la vie de ces contrées muettes et désolées, où l'on n'entend qu'un bruit : la voix mystérieuse et triste du rossignol du pôle chantant un pâle soleil de minuit.

* *
*

IV

L'OISEAU MOQUEUR

Voilà assurément un des oiseaux les plus curieux du nouveau monde, plein de vivacité et de grâce, à l'œil américain, au regard oblique et narquois.

C'est un citoyen des États-Unis; il ne porte point d'uniforme éclatant comme le perroquet et le toucan; il n'a point de panache, ni de manteau, ni de jabot, ni d'épaulettes, ni de couronne; il est tout bonnement vêtu de gris foncé, comme il convient à un oiseau protestant et républicain.

Sa seule parure consiste en une belle écharpe blanche qui fait le tour de ses ailes : on dirait qu'elle se dénoue, qu'elle flotte, quand l'oiseau prend son vol. Elle n'a rien de municipal. Ce n'est pas l'écharpe d'un maire, c'est la ceinture éclatante et légère d'une jeune Yankee de New-York ou de Boston.

Le grand luxe de l'Oiseau moqueur, c'est son ramage,



c'est sa langue, la mieux pendue, certainement, qui ait jamais babillé dans les forêts américaines.

Rien de flexible et d'harmonieux, de varié, de comique, de stupéfiant, comme cette voix qui se fait l'écho spirituel et moqueur de tous les sons, de tous les cris, de tous les chants, de tous les bruits.

Il siffle, brame, hennit, croasse, miaule, bourdonne, soupire, mugit, bêle, aboie. On dirait qu'il a avalé toute une ménagerie, qu'il porte la tour de Babel dans son gosier. On l'écoute, et l'on croit assister à un concert de l'arche de Noé.

Imitateur incomparable, critique infatigable et joyeux, il jette l'ironie de sa voix à tous vents, contrefait ceux-ci, se rit de ceux-là, et se moque de tout le monde. Son talent égale sa malignité; entre l'Oiseau moqueur et le geai, il y a la différence qui sépare un artiste d'un cabotin.

L'Oiseau moqueur a élevé la parodie à la hauteur d'un chant. Mais il a son chant à lui, dont aucun oiseau n'oserait se moquer, des airs charmants qu'il crée, qu'il improvise, en se jouant d'arbre en arbre. Alors il est sérieux, convaincu, inspiré. Il chante avec conscience, avec amour, quelque tendre chanson qu'on écoute et qu'on répète sous la feuillée.

Mais bientôt, revenant à ses tons railleurs, à ses fantaisies compliquées et bizarres, il imite le bruit du tonnerre, le galop d'un cheval, le chant d'un confrère, ou le grincement d'un violon campagnard. Après l'émotion, le bruit; après



les soupirs; la gaieté; après l'art, la farce. Tout à coup la forêt retentit de mille chansons, des refrains les plus étranges et les plus divers. Un oiseau chante : c'est l'Oiseau moqueur qui, à lui seul, est toute une volière et tout un concert.

Semblable à ces artistes ambulants couverts d'instruments de musique qu'ils font retentir tous à la fois, l'Oiseau moqueur est l'*homme-orchestre* des forêts du nouveau Monde.

* *

V

LES CHIENS

Rien de plus confortable et de plus élégant que le grand chenil du Jardin d'acclimatation. Jamais les Chiens n'ont été mieux logés.

Ce n'est plus un chenil, c'est un palais, c'est un temple élevé à *Fox* et à *Diane*.

Figurez-vous un gracieux bâtiment formant une immense ellipse, coupé dans toute sa longueur par une grande allée qui fait communiquer du dehors avec les *box*, j'allais dire avec les appartements.

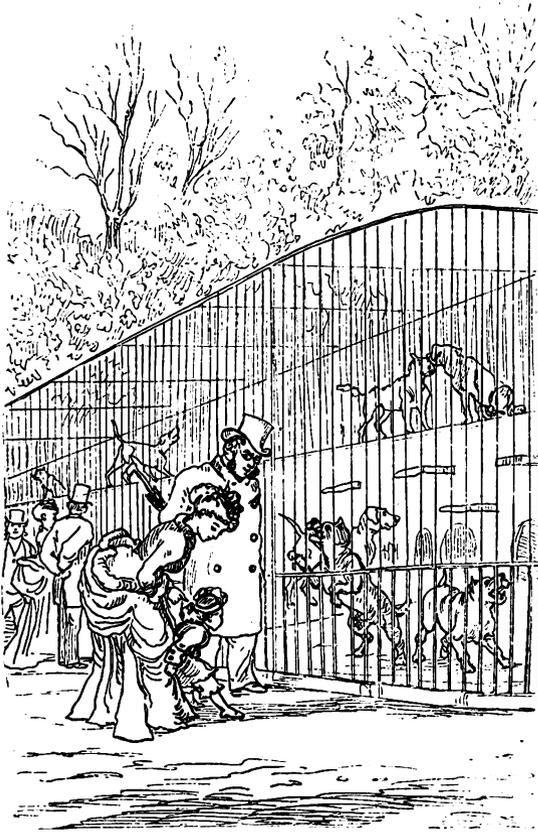
Chaque individu, chaque famille occupe un pavillon spécial se composant d'une grande cour macadamisée, d'une loge au rez-de-chaussée, d'un léger escalier donnant sur un banc de chenil au premier étage.

Tous les pavillons sont recouverts d'un stuc à l'aspect marbreé, et séparés les uns des autres par d'élégantes grilles.

Chacun aboie chez soi.

Je n'ai pas la prétention d'écrire la biographie presque humaine du Chien, ni d'esquisser tous les types que renferme le Jardin d'acclimatation.

Ils sont près de deux cents orateurs campés sur leur tribune et parlant tous à la fois, haranguant le public du haut de leur banc de chenil.



Voici d'abord le chien de garde, *Chien de berger* et chien de ferme, protecteur des troupeaux ou des foyers, chien

fidèle et utile, laborieux, vigilant, dévoué, notre auxiliaire et notre compagnon, notre ami. Que demande-t-il ? Un ordre. Que fait-il ? Il guette et il écoute ; il nous avertit, il nous défend ; il ne comprend pas, il devine ; il est partout et il voit tout. Notre maison est la sienne, et, en échange de tout ce dévouement, que lui faut-il ? Un regard, un mot, une caresse, une bouchée de pain.

Toutes mes préférences sont acquises au Chien de berger à l'allure rustique et vaillante, au regard tout plein de



finesse campagnarde. Il est tout crotté et comme vêtu de bure ; mais qui dira la prudence, la bravoure et la sagacité qui se cachent dans ce paysan du Danube. S'il ne chasse pas le gibier royal et ne monte pas en carrosse, il va à pied comme un honnête homme et fait noblement son métier de garde champêtre. Il ne pose point ; comme le montagnard, il observe ; il

aboie peu, il veille. On ne l'entend pas, mais on sent qu'il est là, ce rural honnête, ce conservateur intrépide, ce gardien immuable prêt à donner l'éveil et prêt à combattre.

Aux champs, le Chien de berger est comme le pivot de la société. C'est la providence des étables et la sécurité des troupeaux. Sans lui, plus de discipline, plus d'ordre, plus de prospérité, plus de côtelettes, plus de gigots. Sans lui, le loup, cet aventurier, ce déclassé, cet irréconciliable, passerait de la forêt à la bergerie, et de la bergerie au foyer. Mais alors il n'y aurait plus de foyer.

Ici le Terre-Neuve, indolent et superbe, qui semble vous accabler de son dédain. Il sommeille, mais son réveil est

celui du lion. Fort comme un Hercule et doux comme un enfant, il se sert de sa puissance, mais n'en abuse jamais : qualité belle et rare, même chez l'homme. C'est le plus majestueux des chiens; il se drape, pour ainsi dire, dans son indifférence, détourne avec lenteur sa tête somnolente et fatiguée, et marche moins qu'il ne traîne son importance d'un pas nonchalant et alourdi. C'est un monarque ennuyé, le roi fainéant de la race canine.

Là nous nous trouvons en face du Chien philanthropique et vaillant du mont Saint-Bernard, à l'aspect monacal et débonnaire. C'est un rude montagnard, bravant les neiges, les glaces et l'aquilon, l'avalanche et le torrent; c'est un cantinier respectable et dévoué aux voyageurs, qu'il découvre jusque sous la neige, qu'il ranime et qu'il ramène. C'est un bienfaiteur étrange et désintéressé, dont le poste d'honneur est un pic des Alpes, dont la mission, toujours remplie, est de secourir et de sauver, j'allais dire son semblable.



Son rôle est une sorte d'apostolat, sa vie un dévouement, son histoire une légende. Depuis qu'il s'est retiré dans un monastère, il semble avoir quitté l'histoire naturelle pour entrer dans la *Morale en actions*.

Il aurait pu descendre dans la plaine, sous un climat moins rude, avoir sa ferme ou son château, une niche bien tiède, une place au foyer; vivre; oisif et libre, de la douce vie de famille. Il aurait pu être puissant et redouté.

Le Chien du mont Saint-Bernard a préféré s'isoler dans la région des frimas et se consacrer à la charité. C'est là qu'il

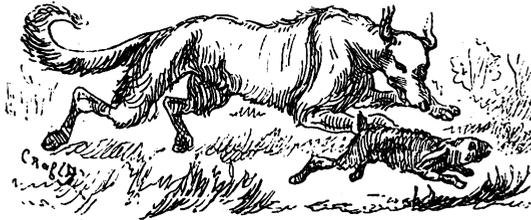
naît, qu'il vit, qu'il meurt, qu'il a implanté sa touchante et noble race, une race de philanthropes.

Le voici immobile sur son banc de chenil, énorme et fort, et blanc comme la neige des montagnes, la tête haute, sa patte hospitalière tendue en avant, l'œil clair et doux, interrogeant l'horizon, ayant l'air de chercher à sauver quelqu'un.

Il ne lui manque qu'un nécessaire de voyage, son attirail légendaire et charitable, un baril au cou et une couverture sur l'épaule; il ne lui manque qu'une brochette de médailles sur le poitrail, et sur sa niche cette devise bien méritée :

Homini amantissimus canis.

D'un côté, les Lévrier à longs poils, russes, persans, écossais, circassiens, souples, longs et gracieux comme des tigres, profilant leurs museaux pointus comme s'ils flairaient un sanglier imaginaire; cauteleux, attentifs, l'oreille droite et la queue en cercle, prêts à bondir. C'est la grâce même, c'est l'agilité, c'est la vigueur.



Le Lévrier ne court pas, il est déjà là; il ne poursuit pas, il atteint; il ne chasse pas, il prend. Il a la lutte brillante et prompte, décisive.

Parfois il ralentit ses bonds, invente des obstacles et des

détours, comme pour donner à son adversaire le mérite de lui échapper et se donner à lui-même le plaisir de le poursuivre.

Pour lui, la course est un jeu, la victoire une habitude; quand il bondit, c'est un trait, c'est une lance qui décrit des courbes.

D'un autre côté, se dressent les grands Chiens danois au poil fauve et ras : on dirait des lionnes du cap de Bonne-Espérance.

Leur force est extraordinaire, leur taille magnifique, leur humeur redoutable. Assis et le museau au vent, laissant tomber sur le public un regard dédaigneux et souverain, on croirait ces molosses sculptés par Barye.

Leur férocité égale leur vigueur. Quand le Régent mourut, on ne put embaumer que la moitié de son cœur. Un grand Chien danois qui avait appartenu au prince se jeta sur l'organe saignant de son maître et le dévora; il fallut lui en arracher les morceaux de la gueule.

Ce cruel animal était d'autant plus coupable, qu'il vivait à la cour depuis dix ans et n'avait qu'à aboyer pour être servi.

A droite, le Loulou d'Alsace, si fidèle et si français, vif, alerte, bruyant, joyeux, l'oreille droite et le panache en cor de chasse. Remuant, bavard, il a du vif-argent dans les quatre pattes, aboie à tout propos, aime le bruit, les voyages, le grand air, et professe un goût particulier pour les impériales de diligences.

A gauche, le Caniche portant moustache et barbiche,



le dos taillé en plate-bande et la chevelure dans les yeux.

C'est, après le Chien de berger, le plus intelligent des chiens : on compte toute une meute de Chiens caniches qui ont sauvé leurs maîtres. Celui de M^{me} Deshoulières servait à table et s'en acquittait fort bien. On se rappelle aussi l'histoire de ce Caniche qui, ayant vu des mendiants sonner à la porte d'un monastère et manger une écuelle de soupe qu'on leur passait à travers la porte, attendit leur départ pour tirer le cordon et recevoir son déjeuner.



Après cette critique aussi spirituelle qu'intéressée de la mendicité, les moines l'accueillirent comme un vrai pauvre, et il eut son couvert mis jusqu'à la fin de ses jours.

Puis viennent les Levrettes. Elles sont charmantes et très-distinguées ; mais que de vanité et de folie ! Cet animal fut toujours étourdi et niais. On se souvient que la Levrette de Newton s'amusa un beau jour à anéantir le problème que son maître avait mis dix ans à résoudre. On se rappelle encore que la Levrette de Racan mangea d'un bout à l'autre le discours de réception qu'il devait prononcer à l'Académie.

La pauvre bête en mourut : ce qui prouve que les discours académiques ne sont pas toujours faciles à digérer.

Arrêtons-nous un instant devant les petits Chiens danois, si délicats, si caressants, si gracieux avec leurs têtes rondes, leurs yeux bleu faïence, et leur robe merveilleusement tachetée, qui les fait ressembler à de vivantes mosaïques.

Leurs voisins ne leur ressemblent guère : ce sont des

Dogues à l'œil sanglant, des Mâtins à la voix rauque, des Terriers au front bas, aux crocs nus, au regard perfide et défiant, des Molosses à la tête monstrueuse, aux lèvres épaisses et pendantes, à l'air aviné. Il ne leur manque qu'une pipe et un chapeau mou. Tout le monde leur est suspect et ils sont redoutés de tous : ce sont les dictateurs de la rue avec des têtes d'accusateurs publics.



Ils lèchent les pavés ensanglantés que d'autres ont soulevés, et se tiennent dans leur loge, attentifs et menaçants, comme derrière une barricade.

Plus loin, les Chiens de chasse, un tourbillon, un éblouissement. Rien de plus animé, de plus curieux. Tous ces corps alertes et souples vont, viennent, se croisent, se pressent, se bousculent et se confondent en une grande nappe blanche tachetée de gris, de noir, de roux, de jaune et de feu. Toutes ces têtes intelligentes et vives s'agitent, toutes ces oreilles se balancent comme des éventails; toutes ces langues sortent et palpitent; toutes ces pattes remuent comme des baguettes de tambour; toutes ces queues se dressent au-dessus de cette masse mouvante comme les baïonnettes d'un régiment. Toutes ces physionomies ne respirent qu'une passion : la chasse!



On rêve de Compiègne, de Fontainebleau, de Chantilly; on voit défiler les piqueurs et l'on entend le bruit des fanfares.

Je n'ai fait qu'esquisser rapidement ce chenil monumental et ses principaux locataires; ce palais de la race canine sera bientôt continué et agrandi pour recevoir de nouvelles espèces.

Alors on y verra tous les généraux Tom-Pouce du genre : des King-Charles qu'on croirait de sucre ou de carton; des Bichons qu'on mettrait sur une étagère; des Terriers nains, gros comme un rat, et qui coûtent plus cher qu'une paire de bœufs du Nivernais; des petits Japonais et des petits Chiens qui entreraient dans une pantoufle; des Chiens nus du Mexique, qui cherchent toujours en frissonnant leur robe absente; des Chiens turcs, qui portent sur l'oreille comme un fez couleur de feu; et des Chiens comestibles de la Polynésie, dont les brochettes de foies sont très-recherchées des gourmets de Bornéo.

Si le regard est charmé par cette exposition permanente et choisie, il faut avouer que l'ouïe reste un peu surprise de cette symphonie cosmopolite où l'on aboie dans toutes les langues, où l'on jappe dans tous les dialectes, en russe, en anglais, en persan, en espagnol, en hongrois, en turc, en grec!.....

* *
*

VI

L'AGAMI

Voici un oiseau aussi utile que charmant, capable des plus grands services et destiné à une légitime illustration. Son jour de gloire et de popularité approche. Un grand rôle l'attend, qu'il remplira avec le dévouement, la prudence, la fermeté et la modestie qui le caractérisent. C'est pourquoi nous devons nous hâter de lui ouvrir à deux battants la porte de nos fermes, pour lui donner la haute direction de l'étable et du poulailler.



L'Agami arrive des grandes forêts de la Guyane, des environs de Cayenne, où il remplit les délicates fonctions de garde champêtre et de berger.

C'est lui qui surveille les basses-cours et qui conduit les volailles aux champs ; c'est lui qui fait respecter les sillons, protège et garde les troupeaux.

La nature ne lui a pas donné seulement de hautes et infatigables jambes, propres à faire son service, un bec juste-

ment redouté et une jolie robe épiscopale aux reflets violets; elle l'a doté d'un esprit remarquable et d'un cœur excellent.

L'Agami est un oiseau autoritaire, mais juste, joignant la bienveillance à la fermeté, faisant aimer autant que respecter le pouvoir, et popularisant le commandement sans jamais l'affaiblir. Ses principes sont l'ordre et l'équité. Avec lui,



il n'y a pas de révolutions à craindre dans les basses-cours. Il sait prévenir, il sait frapper; il semble dire: « Que les méchants tremblent et que les bons se rassurent. » C'est un oiseau de gouvernement. La cour est calme et le poulailler dort en paix.

Rien n'échappe à la vigilance de son regard, et ses grandes jambes lui permettent d'être partout. Debout sur une patte, le cou tendu, le regard attentif, il surveille, il protège, il dirige, il commande, il règne et il gouverne.

D'un coup de bec, il sépare les combattants, met les querelleurs en fuite, secourt les faibles et les petits; d'un coup de bec il impose silence aux perturbateurs et aux bavards, adresse un *communiqué* aux audacieux, apaise l'émeute; d'un coup de bec il écarte les gloutons et fait une place aux timides et aux affamés; d'un coup de bec il rappelle aux convenances le coq exigeant ou tyrannique et s'institue le champion respecté de la poule timide.

Rixes individuelles, querelles de ménage, soulèvements populaires, l'Agami calme ou prévient tout.

Ce bon monarque conduit ses sujets à la promenade, préside à leurs jeux, et quand vient le soir, lance un regard oblique au soleil couchant, étire une patte, puis l'autre, agite ses ailes, court après les vagabonds, ramène les égarés, active la marche des traînants, interpelle les récalcitrants et d'un coup de bec les fait rentrer dans les rangs.

Tout se tait, marche en ordre et rentre au poulailler.

Quand son devoir est fait, sa mission remplie ; quand son troupeau repose et dort, l'Agami se promène gravement, en sentinelle vigilante, le long des étables, tourne autour de lui-même, saute, gambade, s'accompagne d'un gloussement joyeux et cadencé : l'ordre règne.

Il est tout à la fois le berger, le sergent de ville, le juge de paix et le *Petit manteau bleu* des basses-cours.

Sous son œil protecteur et vigilant, son peuple contenu, défendu, aimé, grandit, prospère, engraisse, est heureux.

* *
*

VII

LE CERF

Je dis : le Cerf, et vous voyez surgir sur la lisière des bois ce noble animal, la poitrine effacée, la tête en arrière, parée de rameaux magnifiques qui s'étagent comme un arbre de Noël. Immobile, le regard attentif et doux, les naseaux aux vents, il écoute les modulations lointaines d'un fifre campagnard ou la plainte du vent qui murmure dans les bouleaux. C'est le roi des gibiers; c'est la parure et l'orgueil de nos vieilles forêts.



Je dis : le Cerf, et les souvenirs se pressent, les tableaux se succèdent, les légendes s'enchaînent: C'est comme un retour vers la chevalerie, et toute une résurrection de la vénerie française. C'est la fable, c'est l'histoire. C'est le Cerf du mont Ida; c'est le chasseur Actéon que la chaste Diane a changé en Cerf. C'est, dans les forêts du Brabant, le fils de Geneviève abandonné qu'une Biche nourrit de son lait. C'est, dans la rue de Cracovie, le carrosse du roi

Auguste qu'emportent à toute vitesse huit Cerfs blancs comme la neige. C'est le grand saint Hubert converti et ébloui par l'apparition d'un Cerf qui porte en guise d'andouillers une croix éclatante et lumineuse. C'est le Cerf des



Ardennes, dont les rameaux d'or resplendissent dans les ténèbres et servent de fanal au voyageur. C'est le Cerf de l'Armorique, dont la corne réduite en poudre guérit les jeunes filles du mal d'amour. C'est le Cerf du moine Hervé, qui laboure comme un bœuf.

Je dis : le Cerf, et vous assistez à son histoire, un poème, — à sa vie, un tourment, — à sa mort, un drame.

La fanfare retentit, les chasseurs s'élancent et les cris des piqueurs se mêlent aux aboiements des chiens. Au loin, le Cerf, rapide et fier, court, bondit, rasant comme un oiseau les broussailles et les buissons, se perdant dans les bois, franchissant les vallons, passant les rivières, escaladant les collines. Derrière lui se précipite, s'étend, s'acharne la meute hurlante et bigarrée, des regards en feu, des gueules écumeuses, vomissant des langues écarlates.

Et le Cerf, toujours rapide et fier, semble emporté par le vent.

C'est un tourbillon, c'est un vertige. Les chasseurs se rapprochent et la fanfare éclate plus pressante et plus sonore.

Traqué, étourdi, exténué, la tête alourdie et le corps ployé, le Cerf a ralenti sa marche, j'allais dire son vol; la meute avance toujours, et les cors de chasse accompagnent d'un air terrible chaque tableau de ce drame, chaque phase de cette agonie.



C'en est fait, la noble et vaillante bête va succomber; elle va disparaître sous la meute qui l'atteint, qui gagne, qui s'étend, qui va la couvrir comme une lèpre vivante.

Le Cerf a tenté un suprême effort, mais ses jambes fléchissent et des larmes coulent de ses yeux; il pleure, non en vaincu suppliant, mais comme pleuraient les héros d'Homère, dont les yeux allaient se fermer à la lumière du jour. C'est comme un dernier adieu à ses ombrages, à ses halliers.

Mais cet attendrissement n'est qu'un éclair; il ne s'agit plus de la victoire, mais de l'honneur. Il avise un tertre, un rocher, un pan de mur, un arbre, et là, braquant ses bois redoutables sur la meute en furie, il meurt en faisant des morts, il tombe en gentilhomme, en brave, en héros!

Le Cerf a eu son âge d'or, son temps de sécurité et d'amour, sa page utile et glorieuse, une part charmante dans notre civilisation.

Jetons un regard sur les Gaules, notre vieille patrie, ruinée par la domination romaine et l'invasion des barbares.

Partout un sol hérissé de bois et de haliers; partout des tourbières, des marécages, des forêts inaccessibles, et dans ces forêts des animaux innombrables, aujourd'hui disparus.

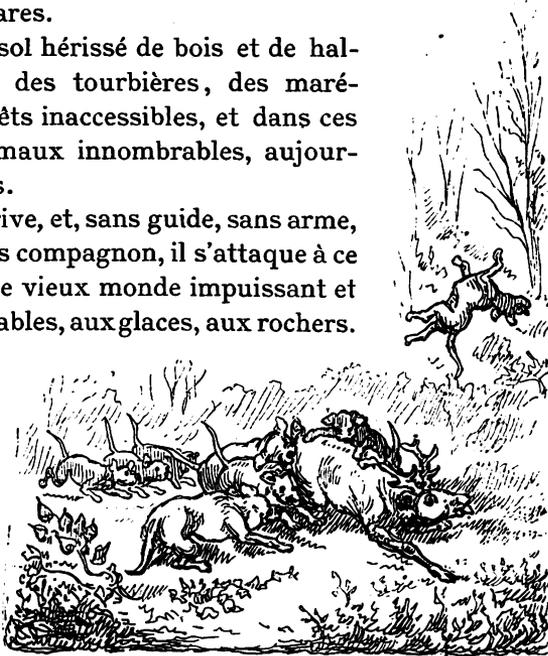
Le moine arrive, et, sans guide, sans arme, sans outil, sans compagnon, il s'attaque à ce sol ravagé, à ce vieux monde impuissant et décrépît, aux sables, aux glaces, aux rochers.

O miracle du courage et du travail! les plaines sont défrichées et les marécages assainis, les forêts déracinées, et sur

ce sol reconquis, le moine sème, plante, moissonne, ne connaissant d'autre vie que le travail, d'autres délasséments que la prière.

Ce travail dure deux siècles et n'a d'autres témoins que les oiseaux du ciel et les faunes des bois.

Retiré dans sa cellule couverte de joncs et de rameaux,



le moine vit au milieu des animaux, qu'il domine, qu'il apprivoise, dont il se fait des compagnons, des auxiliaires et des amis.

Saint Léonard attelle des Cerfs à sa charrue; saint Kariëff apprivoise un Cerf qui porte ses outils, ses fardeaux et le suit comme un chien; saint Léomer ne marche qu'accompagné d'un troupeau de Biches; Magloire et le moine Hervé font labourer des Cerfs.

De cette domination merveilleuse et douce, de cette alliance de la bête fauve et du solitaire, sont nées ces gracieuses légendes où le Cerf occupe toujours la première place et que le peuple redit encore.

* *
*

VIII

LES GRUES

En face du palais des singes s'étend le quartier des Grues, le *Breda-street* du Jardin d'acclimatation, vertes pelouses, ruisseaux, gentils chalets. Les Grues sont là comme dans leurs meubles et se pavant comme des danseuses de l'Opéra.

La Grue est un oiseau charmant, mais il ne faut pas qu'elle parle. Elle a la voix forte, enrouée, commune, une voix de bal public ou de loge de portier.

Elle est fort bien mise ; mais sa démarche est prétentieuse et guindée : la Grue pose. Il faut absolument qu'elle tourne, qu'elle pirouette. Elle est née pour la danse ; ses jambes, deux fuseaux, sont faites pour l'entrechat. Sa plus grande ambition, j'en suis sûr, serait de figurer dans un corps de ballet.

Le Jardin d'acclimatation possède les plus belles Grues du monde.

Voici d'abord :

La *Grue couronnée*, oiseau d'une beauté éclatante et d'une élégance rare. Comme son nom l'indique, elle porte une couronne d'or, des épis rayonnants qui forment une auréole autour de sa tête expressive et fine. Sur son front s'avance

un toquet de velours noir, une façon de *Tudor* américain; il y a comme de la poudre de riz sur ses deux joues; un corbillon rose, j'allais dire un bijou de corail, pend à son cou. Son bec est d'ébène, un peu fort : on dirait qu'il tient une moule. Son regard est provocant et vif; ses yeux sont plus bleus que ceux de la Nilsson.

Son cou est agrémenté d'une longue et droite collerette de fines plumes gris perle qui l'enchâssent comme dans un cornet soyeux. Ses ailes sont blanches et grises, café au lait; la queue est chocolat. Quand la Grue couronnée étend ses ailes, on dirait qu'elle supporte un déjeuner complet.



Sa coquetterie n'a pas de bornes; il faut qu'on la voie, qu'on la remarque, qu'on l'admire. Vous passez, elle s'arrête. Vous vous arrêtez, elle accourt, les ailes déployées, ayant l'air de vous envelopper comme dans un châle, faisant mille pirouettes et mille salamalecs, ployant la jambe, inclinant la tête, tournant, piétinant, gambadant, allongeant le cou, se livrant à un cancan fantastique.

Puis elle s'arrête épuisée, ravie, sollicitant, d'un regard oblique, un applaudissement, un éloge, et s'apprêtant à recommencer.

Mais bientôt cette fureur chorégraphique s'apaise; toutes les Grues se mettent gravement à la file les unes des autres, et ce *chahut* bizarre, insensé, se termine par une sorte de galop officiel ou de procession recueillie.

Quand la fatigue est venue, la représentation cesse. Les Grues quittent la scène, se retirent dans un coin, se couchent, enfoncent leur long cou dans leurs épaules, lèvent

le bec en l'air et jacassent à l'envi, alternativement pérorant, bredouillent, s'interrompent, reprennent. Après les pirouettes, les commérages; tout à coup on n'entend plus qu'une voix lente et grave comme un verset, et d'autres voix plus graves encore qui lui répondent à intervalles égaux. On dirait qu'elles récitent des litanies...

La Grue couronnée est la plus éblouissante et la mieux parée de toutes les Grues. Elle est même trop bien parée; outre qu'elle abuse du café au lait et du chocolat, sa couronne en filigrane a quelque chose de théâtral et de forain.

Si encore elle ne la mettait que les dimanches; mais elle barbote, danse, picore, se lève et se couche avec son diadème. C'est comme un souverain qui sortirait tous les jours avec sa couronne sur la tête et son manteau royal sur les épaules.

Après la Grue couronnée vient la *Grue de paradis*.

Sa mise est plus simple, son allure est plus modeste; mais elle l'emporte en distinction et en sympathie. C'est l'élégance faite oiseau. Elle ne porte point de saint-sacrement sur sa tête, comme la Grue couronnée, et n'a pas trempé le bout de sa queue dans une tasse de chocolat. Mais il serait difficile d'imaginer plus de grâce et de délicatesse: sa jambe est une baguette, son bec une aiguille, son cou une couleuvre, sa queue un panache; sa robe est simple, toute unie, d'une belle couleur ardoisée. Quand elle s'avance, elle semble drapée dans un cachemire. On dirait un oiseau de verre qui va se briser à chaque pas. Son seul ornement, c'est sa grâce; son charme, une délicatesse incomparable. Elle a des mouvements de tête adorables, et elle lève la patte comme si elle allait gravir les marches d'un trône. Si elle pirouette, c'est toujours décement; si elle vous regarde, c'est d'un

œil étonné et doux ; si elle vous parle, c'est tout bas, comme si elle vous murmurait une confidence à travers les grilles.

Sa tête est des plus jolies, simplement ornée d'un bouquet de plumes tombant sur le cou ; sa queue soyeuse et fine touche à terre ; le cou est penché et le bec tourné vers le ciel. Tout est flexible et mince, effilé, éthéré. Quand elle ouvre ses ailes, on croirait qu'elle va monter parmi les anges et les séraphins. Non ! elle reste près de l'eau trouble où elle barbote. Ce n'est qu'un échassier et une Grue de première catégorie.

Près de ce bel oiseau se dresse la *Grue blanche* du Mexique, à l'aile éclatante et à l'œil rouge, aux passions vives, au cœur ardent et, dit-on, aux mœurs un peu moins pures que l'éclat de sa robe. Si elle s'est vouée au blanc dans un pays où tous les hommes sont bruns, ce ne peut être que dans un esprit de contraste et de coquetterie. Teignez ses plumes en gris-perle, et vous aurez une Grue de paradis. Même finesse et même grâce. La Grue blanche est le Cygne des échassiers.

Moins élégante et beaucoup moins jolie est la *Grue d'Australie*. Elle est plus grosse, plus forte, plus haute. Sa tête, qui semble de carton, est chauve comme un œuf, et son bec énorme ne déparerait pas la tête d'un Héron. Elle n'est point timide ou maniérée comme les autres Grues ; son allure est franche et brusque : c'est une bonne bête de Grue, très-facile à apprivoiser, vivant en parfaite intelligence avec les indigènes australiens. Elle est vêtue de gris et porte des grains de corail sur la tête. C'est un oiseau sérieux, dansant peu, réfléchissant beaucoup, marchant gravement, à pas comptés, et ne faisant pas, comme la Grue couronnée, ses salamalecs au premier venu.

Prenez garde à son bec, c'est tout à la fois un poignard et une pince; méfiez-vous de sa conversation, c'est un roulement de voiture accompagné du mugissement du bœuf ou du grognement du porc. Je soupçonne, du reste, la Grue d'Australie d'être ventriloque.

Sa voisine, la *Demoiselle de Numidie*, est une miniature de Grue. Rien de plus élégant et de plus gracieux que cet oiseau. Familier et doux, il s'apprivoise comme un moineau et se reproduit comme un lapin, — même en captivité. Originaire des steppes de l'Orient, il est très-répandu dans les fermes et les villes de Russie, dont il fait l'ornement. Il marche et salue comme une petite pensionnaire.



C'est probablement à cet air modeste et réservé qu'il doit son nom de *Demoiselle*. Il est vrai cependant que toutes les demoiselles ne ressemblent pas à celles de Numidie.

Citons encore la *Grue de Chine*, magnifique espèce, importée par M. Montigny, et la *Grue Antigone*, grande et belle variété qui me fait songer au général Bélisaire.

Est-ce que, par hasard, cet oiseau ferait le pieux office de chien caniche et conduirait les aveugles de l'Orient?

N'oublions pas la *Grue cendrée* d'Europe, qui ne niche plus dans nos marais, où elle était loin de trouver une hospitalité écossaise, mais qui, à chaque printemps comme à chaque automne, nous crie *bonjour* en passant par-dessus nos têtes.

Quand vient novembre, l'air retentit de cris stridents et confus, et sur le ciel déjà gris ondulent de longs chapelets

d'oiseaux. Ce sont les Grues qui descendent vers le sud, et qui crient comme si le pôle nord était lui-même à leurs trousses.

Bientôt les voix s'éteignent, ce n'est plus qu'un lointain murmure; la procession se perd dans les nuages, à l'horizon, et les villageoises, groupées devant les portes pour saluer ces messagères des frimas, rentrent en frissonnant dans leurs chaumières. L'hiver est là!



Tout le monde sait que la Grue vivait par troupeaux immenses et familiers dans la vieille Égypte; que les Orientaux la chassaient avec l'autour et le pèlerin; que les poètes de la décadence romaine ont chanté les rôtis fumants de Grues; et qu'enfin ces oiseaux, plus lettrés qu'on ne se l'imagine, ont inventé deux lettres de l'alphabet, V et Y, qu'ils tracent en caractères gigantesques dans leurs voyages aériens.

Je n'ai qu'un mot à ajouter : Grues de Chine et Grues d'Afrique, Grues d'Asie, Grues du Mexique, Grues d'Australie, toutes les Grues en général s'acclimatent parfaitement à Paris.

★ ★
★

IX

LE CHAMOIS

C'est la seule antilope que possède encore la France. C'est le plus rapide, le plus vif, le plus alerte et le plus hardi des montagnards. C'est le plus sincère amant de la liberté.

Il n'a d'autre bien que son agilité, d'autre bonheur que son indépendance : il la poursuit de roc en roc, la demande aux pics inaccessibles des Alpes et des Pyrénées, sa dernière retraite, aux bords des abîmes, aux crêtes neigeuses et aux glaciers. Il la trouve enfin dans la région des tempêtes et de la foudre, et il s'arrête ; mais si la liberté se trouvait plus haut encore, le Chamois irait l'y chercher. Pour lui, la liberté c'est tout. Il n'en fait point parade, il l'aime naïvement, il l'aime comme la vie, car sans elle il ne vivrait pas. En cessant d'être libre, il cesserait d'être lui-même. Indompté, indomptable et fier, il n'est point farouche ; son humeur est joyeuse et douce autant que son allure est gracieuse et charmante. Des jarrets d'acier, des formes délicates et fines, l'oreille tendue ; le regard limpide et doux, de grands yeux noirs ; la corne droite et courte, recourbée en crochet comme pour l'aider à se suspendre aux corniches des rochers, au-

dessus des abîmes ; enfin le corps bien fait, délié, frémissant, prêt à bondir, ou campé immobile sur un roc, comme un sujet de pendule.

Rien n'égale sa vitesse et son agilité. Inutile de le poursuivre, impossible de l'atteindre. On ne le chasse pas ; on s'embusque, on l'attend, on le vise, on le tue. On ne le prend pas ; il tombe, il meurt. Une balle vient de le frapper, et une balle seule est plus rapide que le Chamois.



Doué d'un odorat aussi subtil que sa vue est perçante, que son ouïe est fine et son pied léger, il sent le chasseur avant de l'avoir vu, pousse un cri d'alarme et disparaît, j'allais dire s'évapore ! Se voit-il cerné, il bondit et renverse dans les précipices le chasseur intrépide, venu jusque dans les nuages s'acharner après sa peau précieuse et sa chair exquise.

On ne le voit pas, on l'a vu. Ne regardez plus ; il est trop haut, il est trop loin, perdu dans les cimes, comme l'aigle se perd dans la nue.

Il ne connaît point le vertige, mais sa vue le donne. Il faut le voir passer comme un oiseau, comme un trait, bondir de rocher en rocher, décrire d'effroyables courbes dans le vide, voltiger, au bord des précipices, sur les crêtes escarpées, s'élançer parfois d'une hauteur de douze mètres pour retomber d'aplomb sur la pointe d'un roc, où, miracle d'équilibre et de hardiesse, il trouve à peine de quoi poser ses pieds.

C'est le Léotard et le Blondin des montagnes, ayant pour cirque les Alpes et les Pyrénées, pour trapèze une aiguille,

pour spectateurs les aigles et les vautours, pour orchestre le bruit des cataractes et des torrents.

Il est heureux. Que lui manque-t-il ? N'a-t-il pas l'herbe odorante des montagnes et l'eau bleue des glaciers ? N'a-t-il pas la liberté ? Non point cette liberté mensongère, cette liberté d'en bas qui grouille et qui aboie dans les faubourgs, qui ensanglante ou qui salit ; mais la vraie liberté d'en haut, calme, grande, éternelle, qui s'étend sur l'immensité et se rapproche du ciel.

Le Chamois est un stratéliste du premier ordre. Sa prudence et sa sagacité sont proverbiales. Quand une troupe de Chamois campe sur un rocher, tandis que les uns se reposent, les autres font des patrouilles, et le plus âgé monte la garde, écoute, regarde, attend. Au moindre bruit, cette sentinelle fait entendre un cri d'alarme, un sifflement aigu, prolongé, et tout bondit, disparaît : une avalanche vivante.

Mais il y a un danger que le Chamois ne saurait éviter et qui plane sans cesse sur sa tête comme une autre épée de Damoclès : c'est le grand Gypaète, ce despote de l'air, ce dictateur des nuages, qui le guette, le suit, s'abat comme un bloc, l'étourdit du bruit de ses ailes, l'aveugle de son bec, et l'emporte expirant dans ses puissantes serres.

C'est une mort horrible, mais ce n'est pas l'esclavage !

* *
*

X

LES DEUX MARTINS

Ils sont deux Martins : l'un pêche, l'autre chasse. On pourrait représenter le premier avec une ligne à la patte, et le second un fusil sur l'épaule.

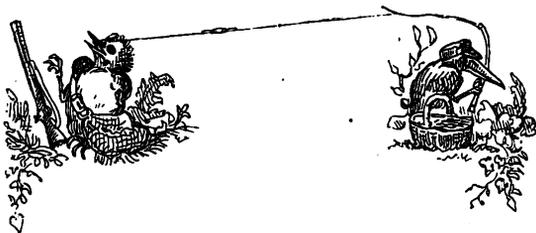
Cependant leur arme commune et redoutable est un bec effilé comme un poignard albanais, qui pince et qui tord, avec un succès égal, le reptile et le poisson.

Qui n'a pas admiré le *Martin-pêcheur* de nos climats, au vol rapide, au plumage azuré, passant comme une flèche, brillant comme un rayon ? Le voici caché sous la feuillée, en sentinelle, sur la branche d'un saule ou d'un ormeau. A ses pieds coule une rivière ou dort un étang. Tandis que le poisson se joue avec confiance à la surface de l'eau, le Martin-pêcheur observe, attend, choisit sa proie, s'élançe, plonge, saisit, tient sa victime : un éclair, un éblouissement.

En un clin d'œil, il a regagné son poste, en serrant dans son large bec sa proie infortunée, qui se tord et se débat en vain, qu'il frappe contre une branche à coups secs et redoublés, absolument comme Polichinelle quand il bat sa femme.

La victime expirée est engloutie, et le Martin, faisant claqueter son bec, observe, attend une nouvelle proie.

Les poètes ont chanté le Martin-pêcheur, et la légende lui a fait comme une auréole.



Son bec desséché, gardé comme une relique, devient une boussole, et son nid ballotté par les flots est un talisman. Le premier avertit d'où viendra l'orage; le second calme la tempête. Le Martin n'a point ces visées astronomiques. Il ne calme que son appétit; sa seule prétention est une grande adresse, son seul souci une pêche heureuse. Ce n'est ni un sauveur, ni un devin, c'est un glouton et le premier des pêcheurs à la ligne.



Sur les bords du Nil, on trouve un Martin-pêcheur de haute taille et d'un aspect bien singulier. Ses plumes, alter-

nativement blanches et noires, forment comme un jeu de dames. Cela ressemble à une toile de matelas, et l'on pourrait jouer aux échecs sur ses ailes demi-deuil.

Le *Martin-chasseur* d'Australie ne brille pas à côté de notre *Martin-pêcheur*. Son plumage est sombre comme la bure d'un moine, son corps alourdi, ses jambes courtes, sa tête énorme et son bec prodigieux. Il sautille tout d'un bloc et titube comme un ivrogne. On craint toujours que sa grosse tête ne l'entraîne en avant et ne lui fasse faire la culbute. Son grand bec, sans cesse entr'ouvert comme les lames disjointes d'une paire de ciseaux, ajoute encore à son air grotesque et badaud.

C'est un oiseau bruyant et jovial, bavardant, jacassant et riant aux éclats. Sa voix n'est pas moins bizarre que sa personne. Il ne saurait sortir de plus étranges sons d'un plus étrange bec.

Il aime beaucoup la société. Au retour de la chasse, on voit des troupes de *Martins-chasseurs* se réunir en cercle, tenir conseil, babiller tous à la fois, comme s'ils se racontaient les aventures de la journée et faire retentir le silence des bois de leurs bruyants éclats de rire. Heureux oiseaux !

Mais, qui sait ! ce n'est peut-être là qu'une gaieté factice. Le *Martin-chasseur* pourrait bien être un philosophe qui rit de sa difformité, de crainte d'être obligé d'en pleurer....

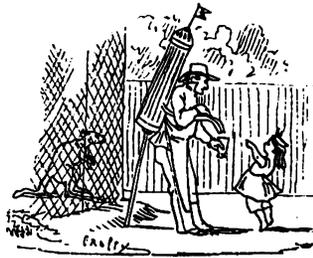
* *
*

XI

LES KANGUROUS

De tous les animaux du Jardin, le Kangourou est assurément un des plus étranges, des plus populaires et des plus curieux. Ils sont environ une vingtaine, grands ou petits, plus bizarres les uns que les autres, à la mine éveillée et fine, à l'oreille droite et au regard étonné, flairant l'air de leur museau pointu, s'ébattant, avec une grâce exotique et une nonchalance de créole, autour de leur chalet élégant.

Assis sur ses pattes de derrière et droit comme un *i*, celui-ci se balance, en sommeillant, sur sa robuste queue. Celui-là s'avance par bonds méthodiques et lents, en portant ses courtes pattes de devant, j'allais dire ses mains, comme un manchot son moignon. Un autre passe en décrivant les courbes d'une balle élastique qui rebondit ; un autre, penché comme la tour de Pise, semble tricoter avec ses pattes des mitaines invisibles.



D'autres encore se poursuivent en cadence, marquant d'un pas excentrique une sorte de bourrée australienne ou de galop extravagant; d'autres enfin broutent en silence l'herbe de l'exil, et s'endorment en songeant aux prairies parfumées de la Nouvelle-Hollande.

Comme Bias, le Kangurou porte tout avec lui. Il a sous son ventre une manière de berceau naturel, vaste poche où dorment ses petits.

Tout à coup ce nid vivant s'agite, et vous apercevez une patte qui émerge, une queue qui sort, une oreille qui surgit, un museau charmant qui se profile, une jolie petite tête qui apparaît tout entière et vous regarde curieusement.

On dirait quelque divinité indienne à huit pattes et à deux têtes, la statue vivante de la Maternité.

Un bond, et la poche est vide, le nid désert, l'enfant dehors; il joue aux pieds de sa mère avec une vivacité et une grâce adorables.

Un bruit survient, nouveau bond; l'enfant rentre tout frémissant au logis, au berceau, et l'on n'aperçoit plus qu'un soupçon de queue et un bout d'oreille. Puis tout disparaît; le petit s'endort, bercé par sa mère, qui se balance doucement sur ses hautes pattes.

Plein de sollicitude et de tendresse pour les siens, le Kangurou porte à la fois son enfant dans son cœur et dans son ventre. Nul n'est mieux favorisé que lui pour surveiller sa progéniture, puisqu'il a sa famille sous sa main, dans sa poche.



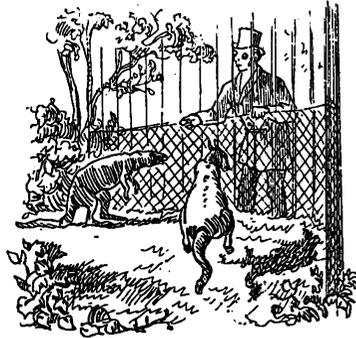
La mère, la nourrice et le berceau ne font qu'un.

On compte trente espèces de Kangourous. Parmi les plus curieuses qu'on trouve au jardin, citons le *Kangourou géant*, dont la taille atteint plus de six pieds ; le *Kangourou à moustaches*, et le *Kangourou rat*, qui est moins gros qu'un lièvre.

Le Kangourou habite l'Australie, où il vit par groupes, et ce doit être un étrange spectacle de voir une centaine de ces animaux bizarres sauter à cloche-pied sur la lisière des forêts.

Le Kangourou, timide et défiant, est d'humeur assez douce.

Mais si on l'attaque, il se défend : son arme, redoutable, est un ongle tranchant comme un couteau, dont son pied de derrière est muni ; il se dresse sur sa queue, saisit son adversaire avec ses pattes de devant, comme s'il voulait l'embrasser, lève vivement sa patte de derrière, et de son ongle puissant lui ouvre le ventre, à la japonaise.



Le Kangourou est parfaitement acclimaté. Il se reproduit et se répand chaque jour davantage.

C'est une conquête importante. Sa fourrure épaisse et douce se feutre aisément. Sa chair est exquise et peut entrer en lutte avec les meilleurs lièvres de la Vendée.

Ce n'est pas assez de l'admettre dans nos parcs, nous lui devons une place d'honneur à notre table.

Qu'on m'apporte un civet de Kangourou !

XII

LES CHÈVRES

Capricieuse, vagabonde et lascive; douée d'une agilité surprenante, d'une gaieté pittoresque et d'une grâce sauvage; indépendante et hardie comme une fille des glaciers et des abîmes; paradant dans les jeux du cirque, cabriolant sur les tréteaux, tirant la bonne aventure sur les places publiques et dansant comme une almée autour de la Esmeralda; la corne recourbée, l'œil brillant, la bouche sensuelle et le nez concave du Cosaque; la patte lesté et les mœurs légères; impatiente de la corde, hôtesse irrégulière de l'étable et vraie bohémienne; grimpant le long des corniches ou se suspendant aux flancs des rochers; insouciante et friande; ne vivant que pour l'aubépine et la liberté, le salpêtre et l'amour : telle est la Chèvre.

Sa domestication remonte aux temps les plus reculés : la Chèvre a sa place dans la Genèse, et ses cornes se profilent sur les monuments de la vieille Égypte. Son origine est asiatique, et l'on est à peu près d'accord qu'elle descend du Bouquetin *œgagre*, qui habite les chaînes du Caucase.

Répandue sur tout le globe, elle rend à l'homme les plus

importants services : elle nous donne son poil, son lait, ses fromages exquis, délices du gourmet et nourriture du montagnard ; ressource précieuse qui accompagne le marin autour du monde comme un souvenir du pays natal ; dessert qu'on trouve partout, dans le panier de l'écolier et sur la table du roi, qui relève le bouquet de nos vieux vins et vient égayer le pain sec et dur du laboureur.

La Chèvre est la vache de l'indigent, comme l'Ane est le cheval du pauvre.

Moins sympathique est le Bouc. Mauvais caractère, mauvaise odeur et mauvaise réputation.

Impudent et impudique, emblème de luxure et de brutalité, l'air hautain, dédaigneux, il s'avance à la tête du troupeau, le front large, les cornes hautes et noueuses, la barbiche flottante et les yeux étincelants comme deux boutons d'or.

Il fait sonner sa clochette, comme s'il annonçait un grand personnage, et vous lance un regard oblique et sévère, comme si vous vouliez toucher à son sérail.

Bête, satyre ou diable, le Bouc ne me dit rien de bon.

C'est un être sournois et vindicatif.

Combien de chevriers des monts d'Auvergne, des Alpes et des Pyrénées, sont tombés, au détour d'un chemin, frappés mortellement des cornes de leur Bouc !

Et pourtant, malgré ses débauches et ses méfaits, on ne peut lui retirer son courage éprouvé, sa majesté satanique, son prestige de réprobation et de fatalité.



Cynique et fier, il secoue sa grosse tête de satyre, comme s'il voulait jeter au vent les légendes diaboliques dont la superstition populaire enroula ses cornes, et il marche avec une résignation hautaine, comme s'il était toujours chargé des iniquités d'Israël.

Parmi les précieuses espèces que possède le Jardin zoologique du bois de Boulogne, signalons la *Chèvre angora*, une des premières conquêtes de la Société d'acclimatation. Après plusieurs essais restés infructueux, ce précieux animal fut introduit en France en 1854, et depuis il n'a fait que prospérer dans nos contrées. La Chèvre angora vient de l'Asie Mineure; couverte d'une magnifique toison, longue, fine, ondulée, elle semble vêtue de soie. C'est une Chèvre aristocratique et bien posée, fière de sa valeur industrielle, grave, élégante, drapée, pour ainsi dire, dans sa richesse et sa beauté.

A côté de la Chèvre angora surgit une antithèse, la Chèvre de la haute Égypte. Sa laideur est un prodige, un phénomène. Sa tête semble détachée d'une momie ou sortie d'un bocal à esprit-de-vin. Des oreilles pendantes comme une branche cassée, des yeux blancs à fleur de tête, le nez oblique et bossu, la bouche de travers, les lèvres disjointes, et des dents qui grimacent, plus jaunes qu'un chapelet du temps de Mahomet.

Mais la Chèvre de la haute Égypte a pour elle des mamelles sans rivales. C'est la première laitière du monde.

Puis viennent cabriolant, jouant, faisant pivoter leur tête charmante sur leurs épaules noires tachetées de blanc, les petites Chèvres naines du Sénégal et de l'Inde. Ce sont des miniatures de délicatesse et de grâce, des merveilles d'agilité. Leurs cornes ont l'air d'avoir été sculptées comme un jouet, et leur barbiche noire tiendrait dans une main d'enfant.

Quant à leurs chevreaux, il me semble toujours les avoir vus figurer à l'étalage de Giroux.

Ces jolies naines sont la richesse des peuplades de l'intérieur de l'Afrique. A moitié libres, elles vont brouter les feuilles de mimosas dans les forêts vierges, au milieu des singes et des écureuils, jaloux de leur agilité.

Je termine par la plus recommandable, la plus illustre et la plus précieuse de toutes les espèces : la *Chèvre de Cachemire*.

Elle ne porte point de châle. Mais sous ses longs poils soyeux elle cache un duvet floconneux et doux, d'une incomparable finesse, qui sert à tisser ces étoffes magnifiques qui ont fait sa réputation et sa gloire.

Quand vous viendrez entendre la musique du Jardin, songez, mesdames, à ces dessins merveilleux, à ces draperies molles et gracieuses, à ces plis savants, à ces contours élégants et coquets qui rehaussent si bien votre beauté, et laissez tomber un regard de sympathie sur la Chèvre de Cachemire.

Il y aurait de l'ingratitude à oublier que la Chèvre a trouvé le café.

Un jeune berger, appelé Kaldi, s'aperçut un jour que ses Chèvres se livraient aux cabrioles les plus extravagantes.

Le Bouc lui-même, le vénérable Bouc, si digne et si sérieux d'ordinaire, bondissait comme un jeune cabri.

Kaldi attribua cette gaieté folle à certains fruits dont ses Chèvres semblaient se repaître avec délices.

Il paraît que le berger avait des peines de cœur, et que, dans l'espoir de se distraire un peu, il goûta à ces fruits merveilleux. La chose lui réussit à merveille; il oublia ses maux, et devint le plus joyeux berger de l'Arabie Heureuse.

Quand ses Chèvres entraient en danse, il se mettait gaiement de la partie et leur faisait vis-à-vis avec un entrain admirable, ponctuant de sa houlette les pas excentriques d'un *menuet* oriental.

Un jour, un moine vint à passer, qui demeura bien surpris de se trouver en plein bal. Une trentaine de Chèvres exé-



cutaient avec force cœbrioles un *cotillon* fantastique, tandis que le Bouc, droit sur ses pattes et les cornes inclinées, décrivait gravement un *cavalier seul* en face du berger, qui figurait une espèce de *chaîne des dames*.

Stupéfait, le moine s'informe du motif de cette fureur chorégraphique, et Kaldi lui raconte sa précieuse découverte.

Or, ce saint homme de moine avait un grand souci : il s'endormait toujours au milieu de ses prières, et Mahomet, sans le moindre doute, lui révélait ces fruits excitants pour vaincre son sommeil.

La piété n'exclut pas les instincts gastronomiques. Ceux de notre moine n'étaient pas ordinaires ; il fit sécher, bouillir les fruits du berger, et cette ingénieuse décoction donna le café.

Bientôt tous les moines du royaume firent usage de ce délicieux breuvage, parce que, disaient-ils, il excitait à la prière.

Le cachemire et le café, la plus riche des étoffes et la plus exquise des boissons, une parure et une friandise, un éclat et un parfum : n'y a-t-il pas de quoi faire pardonner à la Chèvre ses caprices et ses mœurs légères ?

* *
*

XIII

LES CORBEAUX

Près des grandes volières, au milieu d'une cage isolée, se dessine une longue tache noire.

C'est le grand Corbeau de France. Il est commun, mais il n'est pas vulgaire; il est antipathique, mais il fixe et intéresse le regard; il est laid, mais il ne ressemble à personne. Un habit funèbre, une tête de fossoyeur, une voix de grenouille, et pour bec un couteau...

Sa longue queue lui fait comme une robe d'astrologue, et son pâle jabot semble flétri au contact de quelque festin immonde. Sa courte patte est faite pour prendre ou déchirer; son œil terne et froid guette une victime, et il marche comme s'il suivait un enterrement. C'est un oiseau de carnage et de mort.

En revanche, le Corbeau est loquace et disert; c'est un beau parleur qui compte de grands succès de perchoir et de



conversation, surtout avant l'arrivée du perroquet, qui, par parenthèse, a toujours l'air d'avoir une arête dans le gosier, et n'est qu'un bredouilleur à côté du Corbeau.

En outre, ce dernier possède, comme le geai, une foule de talents de société. Il imite avec beaucoup d'art le miaulement du chat, l'aboïement du chien, le grincement d'une scie, le râle d'un agonisant.

Il y a chez ce croquemort du ventriloque et du polichinelle; c'est un comique froid, un farceur lugubre, un familier sinistre.

En 1806, un savant de beaucoup d'imagination, M. Dupont de Nemours, affirma en plein Institut que les Corbeaux avaient un langage communicatif et des plus variés, qu'il n'était pas impossible à l'homme de comprendre; il publia même, à ce propos, le plus étrange des dictionnaires, tout un lexique de cris sauvages, de croassements affreux, à l'aide duquel il prétendait traduire des conversations de Corbeaux et nous initier à leurs pensées intimes.

Il paraît que ces charmants oiseaux ne parlaient que de tuer, de voler et de manger.

En face du Corbeau de France se dresse, dans une cage identique, un Corbeau blanc comme la neige. Ce n'est pas une espèce, mais un phénomène. Il n'arrive, ni du Cap, ni du Soudan, ni de l'Inde; c'est un magnifique albinos qui vient tout bonnement de Pontoise.

Cet oiseau qui porte une sorte de collet gris sur ses épaules et se tient colimaçoné comme s'il avait un rhumatisme articulaire, est le Corbeau mantelé. Sa voracité est prodigieuse, aussi le prend-on infailliblement à l'aide d'un cornet de papier foncé d'un morceau de viande et entouré de glu; il se précipite, s'empêtre, et se débat à grands coups

d'ailes, furieux de rencontrer tant de distance de la coupe aux lèvres...

Il habite le nord de l'Allemagne et, de tous les oiseaux, c'est celui qui, par la largeur de sa langue, est le plus propre à répéter des phrases entières. Son élocution est singulièrement facile; mais qu'on se figure un Corbeau parlant allemand!

Dans la grande volière trotte et se pavane le plus joli, le plus familier, le plus spirituel et le plus artiste des Corbeaux.

J'ai nommé le *Choucari* d'Australie. Gros comme un pigeon, les formes délicates, la démarche vive et légère, la tête penchée, l'air goguenard et familier, le regard très-fin, la voix sonore et flûtée; noir et blanc, il porte un vrai surplus sur ses épaules, et passe discrètement avec une dignité toute cléricale, comme s'il se rendait au confessionnal.

Il devient très-familier, s'attache à son maître, à sa demeure, dont il s'écarte rarement; fait une guerre implacable aux insectes; surveille, inspecte, prend sous sa protection les nids de canards et de faisans.

Son chant est aussi beau qu'original, sonore et doux, des plus harmonieux. Le Choucari parle, siffle, chante, joue de la flûte comme la fauvette joue du hautbois, le bouvreuil du violoncelle, l'alouette du fifre, le coq de la trompette.

Revenons au Corbeau. Criard et pillard, loquace, vorace, tenace et coriace, notre éminent naturaliste Toussenel l'a classé parmi les procureurs et recors. Il fuit devant les grands rapaces, la buse, le milan, l'autour; mais il s'attaque aux faibles, s'acharne aux petits, pille les nids, brise les œufs, étrangle les oiseaux nouveau-nés.

C'est un bandit sans l'audace.

Dans les steppes du Nord, au Groenland, en Sibérie, il suit d'un vol lent et bas les animaux carnassiers; immobile sur la neige comme une tache d'encre, ou blotti dans le creux d'un rocher, il assiste aux combats des ours et des loups; puis s'élance, tournoie, s'abat sur le vaincu et partage la proie du vainqueur.

Il est poltron, il est glouton, il est ingrat.

On n'a pas oublié qu'après avoir été parfaitement accueilli dans l'arche, il reçut la mission honorable de prendre son vol et d'aller aux informations; mais Noé ne le revit amais.

Il y avait tant de cadavres que ballottaient les flots!

Je me souviens qu'un rude hiver, un vieux Corbeau vint demander l'hospitalité au presbytère de mon village. A peine eut-il frappé de son bec et de son aile à la fenêtre, que le curé s'empressa de lui ouvrir comme il ouvrait à tous les malheureux.

On lui servit une écuelle de soupe, et il s'installa au coin du feu.

Sa conduite fut irréprochable tout l'hiver, et c'était merveille de le voir fraterniser avec les chats, trotter sur la cheminée, tirer les marrons du feu, appeler le sacristain, se poser sur l'épaule de la vieille Susanne et imiter le son des cloches.

Le curé était ravi.

Mais, quand vint le printemps, le Corbeau disparut, emportant, surcroît d'infamie, la timbale d'argent de son hôte et de son bienfaiteur, le curé.



Voleur et glouton, il ne voit que le métal qui brille et la chair qui palpite.

L'antiquité entoura le Corbeau d'un respect presque religieux. Pour les Grecs et les Romains, son cri lugubre était parole d'Évangile, et son vol fatidique présageait la paix ou la guerre, la défaite ou la victoire.



C'était un personnage, un conseiller intime et public, une sorte de prophète.

De son côté, la Bible a poétisé le Corbeau, en a fait un messenger fidèle et charitable. Tout le monde se rappelle la gracieuse légende du Corbeau du désert, porte-pain du prophète Élie.

Cette obligeance renouvelée quarante jours est assurément d'un bon confrère ; mais j'ai peine à croire que le pieux solitaire reçut son pain intact et eut toujours son poids.

Nos ancêtres croyaient, eux aussi, à la vertu prophétique du Corbeau. Les Gaulois se figuraient même arriver à découvrir l'avenir en mangeant, sur le coup de minuit, le cœur et le foie d'un vieux Corbeau. Dieu sait toutes les indigestions effroyables qu'une telle superstition a values à nos pères.

Encore aujourd'hui, le Corbeau passe pour un peu sorcier dans les campagnes, où sa présence est regardée comme un signe de malheur, comme un présage de mort. Dans le Midi, on appelle le Corbeau la Poule du diable, comme on nomme l'hirondelle la Poule de Dieu.

On a remarqué que chaque carnassier avait sa façon favorite de tuer. Ainsi, l'ours s'avance sur sa victime en lui tendant les bras comme à un ami, et lui ouvre le crâne comme

une tabatière; le sanglier découd le ventre de son adversaire comme s'il voulait faire son autopsie; le crocodile vous coupe en deux comme une poire; le buffle vous enfourche; le kangourou vous poignarde de son ongle, un stylet; le tigre vous pelle comme un orange, et la pieuvre vous suce comme une nêfle.

Morte ou vivante, le Corbeau commence toujours par crever les yeux à sa victime.

Après les batailles, on aperçoit dans l'air de noirs tourbillons et l'on entend des cris lugubres; les Corbeaux s'abattent sur les mourants et sur les morts. Le grand festin com-



mence; chefs, soldats, chevaux, tout disparaît sous la plume noire; c'est la guerre qui régale. Les Corbeaux déchirent ces cœurs vaillants qui ne battent pas; ils déchiquent ces poitrines héroïques et couvertes de sang; ils dévorent tous ces yeux qui ne verront plus la patrie, la famille.

Chaque fois que j'aperçois un Corbeau, je me rappelle cet admirable chant polonais :

« La plaine est dévastée par les pieds des chevaux, les sillons sont semés de cadavres; un jeune soldat est en proie

aux convulsions de la mort. Déjà les Corbeaux croassent dans l'air et fondent sur les victimes de la guerre.

» Une pauvre femme désolée aspire le vent qui vient de la plaine lointaine, étend ses bras vers le nuage qui passe : — Oh ! dis-moi, dis-moi, s'écrie-t-elle, nuage léger, as-tu vu mon enfant ?

» Le nuage répond : — Pauvre femme, j'ai vu au bord du Dniester ton unique enfant, il était seul étendu sur la terre et près de lui était son cheval fidèle. Quand j'ai vu son pâle visage, j'ai cherché à le protéger contre les ardeurs du soleil. J'ai fait tomber sur son front une fraîche rosée, mais les Corbeaux sont venus, qui ont déchiré son corps et dévoré ses yeux bleus... »

* *
*

XIV

LE CHAMEAU

Il n'est pas beau, mais il est utile. Il est bossu, mais il porte cent vingt kilogrammes sur sa bosse. Ses chaussures



ne sont que d'affreuses semelles plates, mais son pied foule comme en se jouant le sable du désert. Sa jambe est mal

faite et grêle, mais elle fait vingt kilomètres à l'heure et marche cinq jours de suite, de l'aurore au coucher du soleil. Ses genoux sont difformes et rugueux, mais le Chameau les plie complaisamment pour recevoir son fardeau ou son cavalier. Son long cou est comme affligé d'un goître.

Sa tête étrange, qu'il porte droite et haute comme s'il était fier de sa laideur elle-même, semble à peine ébauchée par la nature : une lèvre pendante et molle, des naseaux trop busqués, des narines extravagantes, semblables à des morilles, et une chevelure inculte, tombant dans les yeux. Mais ses yeux, intelligents et doux, ombragés de longs cils noirs et voilés de mélancolie, respirent le calme, la patience et la bonté. Sa robe est terne, sombre, pelée, mais de son poil on tisse des draps admirables, on fait de douces et chaudes étoffes.



Répandu de temps immémorial sur une grande partie du globe, aussi docile que vaillant, aussi modeste qu'utile, aussi sobre que fort, le Chameau est pour l'homme un serviteur fidèle, un auxiliaire précieux dont la domestication, les services et le dévouement se perdent dans la nuit des siècles.

Avant de promener sur son dos les fils de Mahomet, il a porté sur sa bosse les monarques assyriens, les Pharaons d'Égypte et les patriarches de Judée.

L'Arabie est son berceau, et c'est de là qu'il passa en Égypte. Il abonde dans le Soudan, où les sportsmen indigènes possèdent des troupeaux de quatre à cinq cents Chameaux.

Le Dromadaire, ou Chameau à une bosse, habite le nord de l'Afrique. L'Asie centrale et l'Orient possèdent le Chameau à deux bosses. C'est lui qui fait le trajet de la Chine à la Russie, apportant sur son dos le thé de la caravane et les magots du Céleste Empire. Il sert de trait d'union entre ces deux pays et remplit le rôle important de commissionnaire en marchandises. Après les déserts d'Afrique, les steppes d'Asie, qu'il traverse sans hésitation, sans défaillance, d'un pas mesuré et patient, d'une allure impassible et résignée.

Les Tartares et les Mongols ont pris le Chameau pour leur courrier ordinaire; les Persans en ont fait un guerrier, ils le transforment en artilleur et chargent ses bosses de canons.

Du Soudan à la Chine, des bords du Nil aux rives de l'Amour, le Chameau fait noblement son double métier de courrier et de portefaix. Il s'agenouille, se relève, part, arrive.

Marche! marche! C'est le Juif errant des animaux. Son domaine est l'espace et sa route le monde.

L'Asie, l'Afrique, semblaient trop étroites pour ce grand voyageur.

Transporté dans le nouveau monde, il arpente les grandes voies américaines du Mexique et du Brésil.

L'Arabe, dans son langage imagé, appelle le Chameau le *navire du désert*. Lui seul, en effet, peut traverser ces océans de sable et rapprocher des populations qui, sans lui, ne se seraient jamais connues.

Tandis que son grand cou s'élève comme un mât, son pied, infatigable et sûr, brave l'écueil et la tempête : c'est un vaisseau vivant qui n'enfoncé ni ne chavire jamais.

On dirait qu'il flotte ou qu'il glisse sur les vagues brûlantes du désert.

* * *

XV

L'IBIS SACRÉ

Pour un ancien dieu, l'Ibis sacré manque absolument de prestige et ne brille guère à côté du flammant, qui pourtant n'est qu'un simple mortel.

Des jambes écartées et grêles, l'épaule voûtée; le grand cou nu, sans la moindre cravate; la tête chauve; de gros yeux gloutons et ronds, attentifs à l'insecte; un long bec arqué, non pas en forme de poignard, mais de canule, et tourné vers la terre, vers la vase; la démarche lente, oblique, indécise d'une personne qui ne sait où aller; pour queue une manière de plumeau, comme s'il était chargé d'épousseter les pyramides; je ne sais quoi enfin de déchu, d'antique et de pelé: un mélange de relique et de momie. Tel est l'Ibis.

Les Égyptiens, qui n'étaient pas chiches de respect et qui faisaient des dieux comme une république fait des préfets, adoraient l'Ibis. On sait pourquoi: de même que l'hirondelle et la cigogne annoncent le printemps, l'Ibis annonçait l'inondation bienfaisante et périodique du Nil. Il apparaissait et le fleuve débordait. Cette coïncidence heureuse a fait

la fortune de l'Ibis, dont tout le mérite consistait à se montrer à propos. C'est beaucoup dans la vie.

Aux fécondes inondations du Nil la superstition égyptienne associait l'Ibis, qui venait tout simplement pour pêcher. C'est ainsi que cet heureux oiseau devait aux débordements du fleuve sa nourriture et sa divinité, le culte et la table; d'un côté se laissant adorer, de l'autre se bourrant de vers et de crapauds, qui eux-mêmes étaient peut-être aussi des dieux!



Malgré ses airs sacerdotaux et sa gravité toute pontificale, l'Ibis est familier et doux, s'acclimata, s'apprivoise et se reproduit parfaitement. On comprend d'ailleurs qu'un oiseau qui a connu la splendeur des Pharaons, qui a arpenté les jardins du grand Sésostris et mangé peut-être dans

la main de Cléopâtre, soit sociable et ami de la civilisation.

On assure que les Ibis étaient si nombreux dans certaines villes de l'antique Égypte, qu'ils entravaient la circulation. La rue était changée en Olympe, et l'on ne pouvait faire un pas sans marcher sur la patte d'un dieu... Où sont aujourd'hui ces temples magnifiques où l'on nourrissait l'Ibis sacré, et ces vases de terre fine où reposait son corps embaumé?

Quand la foi disparut, l'Ibis secoua ses ailes et s'envola. On ne le rencontre plus aujourd'hui que dans la haute

Égypte, où il s'est retiré comme dans un sanctuaire. Entre le scepticisme moderne et ses regrets il a mis une barrière : la grande cataracte du Nil. Son seul autel, c'est le limon du rivage ; ce n'est plus qu'un simple échassier. Mais parfois il semble se souvenir ; il agite son aile dépouillée et dresse sa tête vénérable comme s'il voulait dire : *Je fus un dieu.*

* *
*

XVI

LE COMBATTANT

Le Bécasseau combattant. Ce belliqueux oiseau a toujours l'air de partir en guerre. Sa vie n'est qu'une rixe perpétuelle ; il est fait pour la lutte et comme armé de pied en cap. Son bec est une épée et son large plastron de plumes s'arrondit comme un bouclier. Ses hautes jambes flexibles et nerveuses, infatigables, plient, rompent, avancent avec une dextérité et une vigueur singulières.

C'est l'escrime faite oiseau.

C'est le Grisier ou le Gâtechair des échassiers ; c'est la plus fine et la plus terrible lame des marais ; son bec, droit et effilé comme une lance, part, menace, attaque, frappe, pare, riposte, connaît toutes les ruses et tous les secrets.

Son bouclier, fait de longues et éclatantes plumes, une façon de matelas soyeux, s'efface ou s'étale, appelle, reçoit, amortit les coups ; sa patte, j'allais dire son jarret d'acier, semble rivé au sol, et son corps alerte et frémissant se campe dans une pose invincible.

Quand deux Bécasseaux se rencontrent, c'est pour se battre. Ils se mettent aussitôt en garde ; les becs se croisent,

les boucliers s'entrechoquent, la plume vole. Ils ne se battent jamais au premier sang; c'est bon pour des journalistes. Il faut qu'il y ait un vaincu, un mort!

Aussi amoureux qu'irascibles et bouillants, les deux adversaires croisent ordinairement le fer, c'est-à-dire le bec, pour une belle qui, debout sur sa patte et la tête dans la plume, attend l'issue du duel pour suivre le vainqueur.



Parfois aussi le Bécasseau met flamberge au vent sans le moindre motif, va sur le pré comme il va à la pêche, et se bat pour la gloire, pour le plaisir de se battre.

Mieux encore : quand un Bécasseau est seul, on le voit triste, inquiet, cherchant un adversaire absent, et fondant tout à coup avec l'impétuosité la plus comique sur un ennemi imaginaire. Voyant qu'on ne lui riposte pas, il prend des poses menaçantes, tourne sur ses pattes, lance dans le vide de grands coups de bec et se cherche querelle à lui-même. Les naturalistes prétendent que le Bécasseau est irlandais. Je croirais plutôt qu'il est des bords de la Garonne.

Après la guerre, sa plus grande passion c'est l'amour. Il lui faut un vaste sérail, et il n'est guère de sultan plus sévère et plus jaloux que le Bécasseau. Il aime à plaire, se tient bien, est fort élégant de sa personne.

Il a une toilette d'hiver et une toilette d'été. La première,

sombre et grave, qu'il endosse en novembre; la seconde, éclatante et gaie, aux plus vives couleurs, qu'il revêt en avril.

Il pare son plastron des plus jolies nuances et se coiffe de deux petites huppées de l'effet le plus coquet.

Il veut être aimé pour lui-même.

Jadis le Combattant peuplait les marais de Hollande et d'Angleterre; des oiseleurs habiles le chassaient, le prenaient, l'engraissaient, le vendaient à prix d'or. Sa chair exquise était recherchée par les plus aristocratiques tables de la vieille Angleterre. Mais, à ce régime de poulailler, le Combattant perdait bien vite sa vaillance et sa grâce, son ardeur, sa noblesse.

Qu'on se figure un Ajax obèse ou un Achille gras!

Le vainqueur de tant de champs de bataille se changeait peu à peu en une pelote de lard, mourait étouffé par la graisse comme un simple bourgmestre de Rotterdam, était mis en daube, ou disparaissait sous la croûte d'un pâté!

Triste fin pour un héros!

* *
*

XVII

L'ANE DE JÉRUSALEM

Je ne ferai point l'histoire de l'Ane, il faudrait un volume. Je ne ferai pas son éloge, il faudrait un poëme. Je ne défendrai pas sa cause, elle est gagnée par quarante siècles de travail, de patience et de dévouement.

L'Ane est connu depuis cinq mille ans, et il ne disparaîtra, j'en suis convaincu, qu'avec le monde; car il est éternel comme le travail, la douleur et la pauvreté.

C'est une brave bête et un grand calomnié.

Que lui veut-on ?

Vous dites qu'il est égoïste ? — Mais il vous sert et on le frappe ; il se dévoue et on lui donne, en échange, des épines, des chardons, une poignée de paille.

C'est un dévot ! — Mais cette croix mystérieuse qu'il porte tracée sur son dos ne serait-elle pas le symbole de ses souffrances, de ses longs jeûnes et de sa charité ?

C'est un conservateur endurci ! — J'avoue qu'il n'a jamais renversé que la barrière de son étable et tondu, des prés voisins, que la largeur de sa langue.

C'est un pelé, c'est un galeux ! — Donnez-lui de bon foin, de

l'herbe tendre, et vous verrez, à sa croupe miroitante et lisse, s'il n'engraisse pas aussi bien que le noble et le bourgeois.

Il est mal mis, vêtu de bure en hiver et de droguet en été !



— Que voulez-vous ? C'est un paysan qui laisse au Cheval les faveurs de satin et les harnais éclatants, au Mulet les panaches et les grelots.

Il est borné ! — Ah !... Je vous souhaite tout l'esprit que notre bon la Fontaine a restitué à l'Ane.

Sa voix est horrible ! — Mais il ne faut pas l'entendre et le juger à la salle Herz : ce ténor campagnard a pour Conservatoire les bois et les vallons, où sa voix incomprise éclate comme un tonnerre, se répercute au loin comme le cuivre des cors de chasse.

C'est un poltron ! — Le Loup n'est pas de cet avis ; l'Ane repousse bravement les Chacals et les Hyènes, et sur sa peau on bat le rappel ! C'est le tambour du régiment.



Enfin, c'est un réactionnaire ! — Je n'ai qu'une chose à répondre, l'Ane ne fait pas de politique, il travaille. Mon seul désir est que tous les Anes en fassent autant.

Toutes ces calomnies, l'Ane en fait litière ; il se roule dessus en vrai philosophe qu'il est, se relève, se secoue et reprend son trot infatigable et sûr qu'il poursuit depuis six mille ans.

La France possède des Anes du premier ordre : c'est le

Baudet du Poitou, un Mulet pour la taille, un Hercule pour la vigueur, un anachorète pour la sobriété, un nègre pour la couleur et pour le travail.

C'est l'*Ane du Béarn*, vif, léger, pimpant, le premier coursier de Henri IV, et le rival en grâce, en force, de l'Ane blanc d'Égypte monté par les Pharaons...

Mais, j'ai hâte d'arriver au plus patient, au plus sobre, au plus résigné, au plus sympathique, au plus charmant et au plus petit de tous les Anes : l'*Ane de Jérusalem*.

C'est une miniature, un phénomène, un Ane-poupée.

Ses quatre jambes, délicates et minces, rappellent le roseau de l'Écriture. Je déclare qu'avec sa mâchoire on ne tuerait pas deux Philistins; sa tête entrerait dans un panier à ouvrage, tandis que ses grandes oreilles hébraïques se balancent comme un éventail, ou se courbent comme deux branches de palmier.

Sa petitesse est étonnante. Il ne monterait pas aux genoux de Goliath et il vous semble qu'une noisette le ferait butter.

Son pied tient dans la main, mais son pied est d'airain. Il franchirait le Cédron et gravirait le Sinaï.

Son grand œil, noir et doux, est triste comme les paysages de la Judée, et il est tout noir comme s'il portait le deuil éternel de sa patrie.

Qu'on le mène au pâturage, à l'abreuvoir, il semble qu'on le traîne en captivité, et sa queue nonchalante a toujours l'air de chasser les mouches d'Égypte.

Sa figure est si intelligente, son regard velouté si expressif, qu'on croirait qu'au lieu de braire, il va parler comme l'Anesse de Balaam.

Sa taille est si légère, qu'au moment de mettre le pied à l'étrier, on serait tenté de le prendre dans ses bras et de le

coucher sur ses épaules, comme saint Jean-Baptiste porte son agneau.

Ici le petit Ane de Jérusalem n'est qu'un exilé, qu'un captif. J'aperçois des entraves à son pied timide et comme de la cendre sur sa tête baissée.

Il faut le voir, impétueux et libre, se désaltérant aux bords du Jourdain, ou bien, la crinière flottante et le pas relevé, se cararrant comme s'il portait le monde, quand il trotte sous une belle fille de Nazareth.



Il faut le voir, pensif et solitaire, broutant les chardons qui tapissent le mont des Oliviers, ou l'herbe flétrie qui se penche sur le tombeau des Rois.

Il faut l'entendre, lui qui semble avoir dans le gosier tous les cuivres de Jéricho, troubler soudainement le silence de ces ruines et faire retentir sa voix d'airain dans Josaphat comme la trompette du jugement.

Qu'on ouvre la Genèse ou le Nouveau Testament, on rencontre à chaque pas l'Ane de Jérusalem.

C'est au pied de sa crèche que naquit le Sauveur du monde; c'est sur un Ane qu'il arriva dans la Cité sainte jonchée de rameaux verts. C'est sur un Ane que la Vierge Marie, fuyant la persécution d'Hérode, quitta la Judée.

L'Ane de Judée, c'est la fuite en Égypte, c'est l'étable divine de Bethléem, c'est l'entrée triomphante de Jésus dans Jérusalem.

* *
*

XVIII

LES CANARDS

Un des plus gracieux tableaux du Jardin d'acclimatation, c'est le grand lac étoilé de Tadorne et de Mandarins, ponctué de mille têtes éblouissantes : un monde de palmipèdes.

Tout cela s'agite, nage, plonge, reparait, se poursuit, crie, murmure, jabote, marmotte, barbote.

Le lac en est mouvant, tout coloré. Les Cygnes s'avancent comme des escadres, courbant leurs longs cous pareils aux arches d'un pont. Sur la face brillante et ridée de l'eau on aperçoit comme des vagues de plumes, des ailes qui battent, des cous qui ondulent, des becs qui s'entrechoquent, des têtes écarlates, vertes, roses ou blanches, qui scintillent : un fourmillement, un vertige.

Sur les bords du lac ce ne sont que processions éternelles et bariolées où les Cygnes majestueux remplissent les fonctions de pénitents noirs et de pénitents blancs.

J'assiste à ce défilé multicolore et je vous présente les Canards.

Celui qui marche en tête est le *Tadorne* des mers du Nord. Il a le bec écarté et relevé, j'allais dire le nez retroussé ;

à l'extrémité de son bec brille un point noir, sans doute un grain de beauté.

Il est guêtré de rose et porte un scapulaire marqueté de



noir ; sa démarche est vive et gracieuse. Un beau plumage vert couvre la tête et enveloppe le cou parfaitement cravaté. Les ailes sont blanches et la queue pointillée de noir.

Le Tadorne aime les grands rivages et les falaises, il niche dans le creux des rochers, dans le sable de la mer. Si un lapin abandonne son terrier, le Tadorne s'y installe : il n'usurpe jamais, il succède ; mais il a un faible pour les constructions toutes faites. Il est intelligent, familier et doux comme un habitant du Nord.

A vrai dire, le Tadorne n'est qu'un oiseau d'ornement. Sa chair est aussi mauvaise que son plumage est beau. Il est fait pour le plaisir des yeux et non pour celui de la table. Il est vierge de la broche et n'a jamais entendu parler d'olives ni de navets.

Son duvet égale en finesse et en moelleux celui de l'Eider.

A côté du Tadorne marche un Canard étrange : c'est le *Casarca d'Égypte*. Des formes antiques, un bec épais et court, la démarche grave et lente. Il porte une robe chocolat ; son profil bizarre se détache comme une ligne sur un bas-relief, comme un hiéroglyphe sur une ruine. Quand il pleut, il bat des ailes et nasille quelques mots de satisfaction, comme si le Nil de sa vieille Égypte allait déborder. Sa chair semblerait avoir l'odeur sépulcrale d'une momie, mais elle est aussi savoureuse et aussi fine que l'aiguillette d'un rouennais, et son habit cannelle fait merveille sur la pelouse d'un parc.

Après le *Casarca d'Égypte*, le *Casarca d'Australie*. Les nuances de sa robe sont des plus variées et des plus fines, mais un peu brouillées. C'est une de ces beautés que gâte la distance et qui veulent être vues de près.

Son principal ornement est un voile d'une éclatante blancheur qui enveloppe sa tête et son cou, d'une souplesse admirable.

On dirait une jeune mariée. Ma comparaison est d'autant

plus juste que je parle de la femelle. Le mâle n'a pas de voile.

Le Canard qui suit semble vêtu d'acajou : c'est le *Bahama des Antilles*, qui agite avec une grâce nonchalante ses ailes piquetées de points noirs.

Sa tête et sa gorge sont d'un beau blanc mat, un vrai teint de créole, tandis qu'une capuche de soie noire encadre son visage avec grâce pour descendre mollement jusque sur ses épaules. Sa queue est longue, effilée, légère.

Il y a de la nonne et de l'hirondelle chez le Bahama.

Derrière lui s'avance le *Canard du Brésil*.

Je trouve qu'il fait l'effet d'un nègre masqué. La tête et le cou sont d'ébène ; la face est d'un blanc éclatant. On dirait un loup de satin derrière lequel s'abrite un visage noir.

Sa patte est haute et droite ; ses poses délicates et imprévues comme celles d'une grue ; sa tournure élégante et vive.

Son intelligence égale sa distinction et sa grâce. Le Canard du Brésil est doux, familier, joueur, aimant. Il vous connaît, il vous suit, il vous appelle ; il trotte à vos côtés, monte sur votre épaule et mange dans votre main comme dans une assiette. Il niche dans le creux des arbres, mais, en sybarite qu'il est, il choisit les essences distinguées, les arbres odoriférants.

Son ramage est des plus curieux ; des observateurs ont cru surprendre dans son dialecte de palmipède des mots italiens, espagnols et hollandais. C'est un polyglotte qui parle au moins trois langues, mais qui les parle toutes du nez.

Ce bloc de couleurs qui se dandine avec tant d'importance est le *Mandarin*, le fameux Canard à éventail.

Cet éblouissant palmipède ne peut être que chinois. On le

croirait détaché d'un paravent ou descendu d'une cheminée entre deux potiches. C'est une peinture éclatante et merveilleuse. Son plumage est un rêve oriental, un prodige, un miracle. Le perroquet le plus richement vêtu paraît en simple négligé à côté du Mandarin. On dirait l'œuvre de génie de quelque peintre chinois grisé d'opium. Les poètes du Céleste Empire prétendent qu'un rayon ternirait son éclat, que ses couleurs éblouiraient un aveugle...

Sa grande originalité, c'est une plume de son aile qui se dresse en éventail. Il a l'air de porter sur chaque côté un gigantesque papillon. Il est trop riche, il est trop beau, il est trop travaillé; il semble écrasé sous ses couleurs, il semble alourdi par tant d'ornements et confit dans sa magnificence. Il manque de légèreté, de grâce et de simplicité. Je lui trouve je ne sais quoi de pâteux, d'artificiel et de cartonné, qui fait croire qu'on pourrait le démonter plume par plume et le décolorer à l'eau seconde.



Projetant sa poitrine chamarrée, les pattes écartées, la tête immobile et le cou enfoncé dans ses pierreries, le Mandarin a toujours l'air de marcher sous un dais ou de poser dans une pagode.

C'est la colombe des Chinois, c'est l'emblème de l'amour conjugal. Il me paraît trop beau et trop vain pour être fidèle.

Près du Mandarin nous apercevons son rival en éclat et en beauté : le *Canard de la Caroline*.

Ses couleurs sont moins vives, son costume moins prétentieux, son air moins important. Mais il est plein de grâce et de vie; il va, il vient, il court, il est charmant. Il se jette à l'eau, barbote, secoue ses ailes, sans se soucier de sa parure magnifique, et comme ferait un simple Canard de Rouen.

Il est modeste autant que distingué, qu'élégant. Son plumage n'est pas son seul mérite; sous sa robe merveilleuse on devine les formes les plus délicates et les plus fines.

Le Canard de la Caroline n'est pourtant pas habillé comme tout le monde. Le noir, le jaune, le blanc, le vert et le violet alternent sur sa robe d'un goût irréprochable.

Sa coiffure consiste en une tresse fort simple, qui, partant de sa tête spirituelle et vive, descend sur son cou marbré.

Sa plus jolie parure est une sorte de tatouage aussi délicat que pittoresque, une foule de lignes droites et blanches semées comme une poignée d'aiguilles sur la tête et sur le cou.

Il est moins beau peut-être, mais à coup sûr il est plus joli que le Mandarin, qu'il supplante par la distribution harmonique des teintes, par la grâce, par la sympathie.

Puis viennent le *hollandais* vêtu de blanc, le *Labrador* vêtu de noir, et un vrai type, le Canard Pingouin.

Son attitude est des plus bizarres; il marche en se dandinant, le corps tout droit comme un caniche qui fait la quête, le cou relevé, tendu, le bec entr'ouvert. Il a toujours l'air de vouloir monter à l'échelle: c'est un excentrique qu'on prendrait presque pour un infirme.

Le Canard qui le suit d'un pas lent et grave est notre Canard de Normandie.

Assez d'animaux exotiques, de parure et d'ornement! Celui-ci est un Canard pratique, une race utile, une bête

de ressource. Il est mis très-convenablement, quoiqu'il se moque des beaux habits, des colliers et des éventails; il a de bonnes plumes sur ses ailes et de la bonne chair sous ses plumes, du bon duvet, de la bonne graisse.

Il est gros et gras, plantureux. Massif comme un riche fermier de la vallée d'Auge, il marche en titubant, comme s'il avait bu dix pintes de cidre, et se balance comme s'il voulait faire sonner ses écus. Il est fier de ses herbages, de ses cours plantées de pommiers, de ses marais, de ses étangs. Il traîne en chantant comme un bourgeois de Lisieux ou de Pont-l'Évêque, et prend toujours la gauche pour aller à droite.

Il veille au grain à sa manière, et je vous assure que les dindes et les poules seraient bien fines si elles trouvaient à glaner où a passé le Canard normand.

J'allais oublier un des hôtes les plus charmants du bassin : le *Canard mignon*. Son nom dit tout ; il est si petit, que j'ai failli ne pas le voir. Pour la grâce et la vivacité, c'est une bergeronnette ; il nagerait dans un filet d'eau, et pour le mettre à la broche, il suffirait d'une aiguille à tricoter.

Le défilé a cessé ; tous mes modèles sont retournés à l'eau, et je termine cette esquisse en la caractérisant d'un trait. Le Mandarin est une peinture sur porcelaine ; le Canard de la Caroline, un tatouage ; le Casarca d'Australie, un voile de mariée ; le Brésilien, un masque ; le Bahama, une coiffe de nonne ; le Labrador, un deuil ; le Hollandais, une boule de neige ; le Pingouin, un infirme ; le Mignon, un nain ; le Casarca d'Égypte, une tasse de chocolat ; le Canard normand... ah ! le normand, c'est une daube odorante, un rôti fumant, un plat de vieux Rouen tapissé d'aiguillettes roses.....

XIX

LE PHACOCHÈRE

C'est la caricature du Cochon; mais une caricature effroyable et stupéfiante, une caricature achevée, parfaite. Sa laideur est une merveille, sa difformité un chef-d'œuvre, son aspect un rêve.

La nature a mis plus de soins et d'imagination peut-être à faire le Phacochère hideux qu'elle n'en a dépensé à créer la gazelle et l'oiseau-mouche.

Qu'elle fasse grand ou petit, splendide ou affreux, terrible ou charmant, la nature est toujours la nature, un maître incomparable et souverain.

En voyant le Phacochère, on dirait un bronze japonais représentant un animal fantastique ou une divinité étrange, quelque abominable dragon du Céleste Empire.

Son groin appartient à la Fable, et sa tête monstrueuse, bizarre, une métamorphose ou un symbole, a l'air de sortir de l'Apocalypse. Cette tête est énorme, aplatie, une surface rugueuse et terne, constellée de verrues, sillonnée de rides profondes et de bourrelets affreux; un large front déprimé; deux oreilles longues et droites, hérissées de crins rudes, des

épines ; une chevelure inculte et sale, une broussaille dans le cou ; un groin mobile et carré, immense, vingt-quatre dents solides et tranchantes, quatre défenses, crocs jaunes et terribles, qui soulèvent la lèvre comme des pieux une tente.

De petits yeux, féroces et vifs, perdus dans un double bourrelet immonde et terreux ; une peau indésirable, un mélange de terre cuite, de tôle rouillée, de droguet d'Auvergne, ou, si vous préférez, un vieux parchemin du temps de Chilpéric.

Une queue qui frétille comme un lézard, tandis que la tête énorme se meut comme le balancier d'une gigantesque horloge.

Enfin, à côté de chaque œil obstrué de verrues, s'allongent deux petites cornes horizontales d'un effet très-bizarre, deux anses pour saisir et pour asseoir cette tête monstrueuse. Un poil rude et graisseux.

L'ouïe est extraordinaire et l'odorat parfait. Son groin prodigieux est percé de deux narines, deux points rouges, deux fraises des bois. C'est le seul ornement du monstre.

La vue est très-embarrassée par la végétation qui entoure les yeux.

Pour vous regarder, le Phacochère jette sa monstrueuse tête en arrière ou la renverse de côté comme une marmite, ce qui lui fait un regard de travers et un œil blanc.

De prime abord, à la vue de cet animal bizarre, on s'étonne, on s'arrête, on recule. Mais le Phacochère accourt vivement, vient droit à vous, appuie sa grosse tête contre la grille de son parc en vous jetant des regards obliques et familiers.

Sa laideur même vous intéresse et vous retient, s'impose, se change peu à peu en une excentricité pittoresque et bouf-

fonne ; la curiosité fait place à l'effroi, au dégoût, et l'animal se livre pour vous plaire à mille gentillesses, galope, s'arrête, part, revient, vous invite au jeu, sollicite une caresse.

Vous êtes touché par cette bonne humeur, par cette gaieté, par cette large face débonnaire qui vient étaler franchement sa laideur et semble vous dire : « Je suis laid, bien laid, mais je ne suis pas méchant, et voyez comme je joue ! Auriez-vous par hasard un morceau de pain ? »

Prodige de l'esprit ! ascendant du cœur ! Vous êtes vaincu, vous êtes séduit, et votre main, s'égarant comme malgré vous à travers la grille, vient caresser cette face immonde.



Prenez garde ! le Phacochère a ses caprices, comme une jolie femme, et ce pourrait n'être qu'une familiarité d'emprunt, qu'une gaieté de passage.

Farouche, violent, indomptable à l'état sauvage, il a tout l'emploi de sa terrible physionomie, et quand il court, par bandes immenses, dans les solitudes africaines, je ne souhaite pas que vous vous trouviez sous son boutoir. C'est une avalanche de monstres, une trombe irrésistible de crocs et de groins formidables, une masse horrible et compacte ébranlant, renversant, saccageant tout.

En domesticité, le Phacochère change de ton, se fait aussi caressant et gentil que possible. Son seul défaut est de convertir sa cour en une véritable tranchée : on dirait qu'il s'apprête à soutenir quelque siège imaginaire.

En arrivant au Jardin, ceux que je viens de vous présenter

se mirent immédiatement à pratiquer d'immenses fossés où ils disparaissaient tout entiers. On eût dit qu'ils creusaient leur tombe et qu'ils voulaient s'enterrer vivants.

Les fossés ont été comblés, et les Phacochères ont renoncé à leur métier de fossoyeurs. Ils ont pris le parti de vivre et d'engraisser.

Le Phacochère aime tendrement et il est payé de retour. Le mâle et la femelle sont un vrai modèle d'affection et de fidélité conjugales.

Leurs caresses sont presque constantes. Il est possible qu'ils ne se voient pas, il est possible encore qu'ils se trouvent beaux; et pourtant quand leurs groins formidables se touchent et se confondent en une masse horrible, quand leurs crocs immondes se choquent avec amour, on dirait bien deux monstres prêts à se dévorer.

La chair de cet animal vaut mieux que sa physionomie; elle est exquise, de haut goût, et tient le milieu entre la chair du porc et du sanglier.

On dit son pied délicat et son jambon parfait.

J'ai dit qu'il ne fallait pas trop compter sur la bonne humeur du Phacochère; cette familiarité n'est qu'artificielle et provisoire. En vieillissant, il devient brusque, sombre, mélancolique, et retrouve ses instincts sauvages: il semble qu'après une fausse abdication, la nature reprenne ses droits.

Il y avait, dans je ne sais plus quel Jardin zoologique de la Hollande, un Phacochère qui, après une vie honorable et calme, devint tout à coup sombre, violent, taciturne.

On voulut l'égayer en lui procurant la société captivante de deux truies magnifiques.

Le Phacochère, pensait le directeur du jardin, ne pourra pas résister à leur séduction, et il reviendra à ses jeux, à sa

bonne humeur. Dans la nuit, on entendit des grognements étranges, entrecoupés, formidables, puis tout se tut.....

Le lendemain, on trouva les deux truies mortes. Le Phacochère les avait étranglées.

Loin de témoigner le moindre repentir, il affectait une allure cynique, assis sur son séant et balançant sa grosse tête d'hippopotame avec un air de satisfaction intime.

Malheureusement, il ne devait pas s'en tenir à l'assassinat des deux truies ; quand le gardien voulut pénétrer dans sa cour pour enlever le cadavre de ses victimes, le Phacochère l'atteignit et le renversa avec ses terribles défenses.

L'infortuné mourait quelques heures après.

Quand le Phacochère entre en domesticité, il a l'air de dire : Faisons-nous aimable et voyons ce que vaut cette civilisation tant vantée.

Les années s'écoulent ; il se recueille, observe et conclut : On me regarde comme un phénomène et l'on me nourrit comme un lapin. Les choux m'ennuient et la civilisation n'est qu'un esclavage.

On en veut à mon jambon, voilà tout.

Il se creuse un trou et, sa grosse tête appuyée sur le bord de son terrier, il pense, comme notre vieux Jean-Jacques, qu'après tout, ce qui vaut le mieux en ce monde, c'est l'état sauvage.

* *
*

XX

LE FAISAN

Il trône dans les forêts, dans les volières et sur la table. Ornement des parcs, trésor de la chasse, délice des festins, le Faisan est une source de plaisirs pour l'homme, qu'il entraîne dans ses ardeurs cynégétiques, dont il charme le goût et la vue.

Caractère sociable et familial, mœurs douces, plumage charmant, chair exquise, antiquité d'origine, le Faisan a tout pour lui.

Mais il n'est vraiment parfait que lorsqu'il est truffé.

C'est un gallinacé aristocratique, un oiseau seigneurial, un gibier princier. Le Faisan est d'aussi bonne souche que le cerf et le faucon.

Quiconque ne remonte qu'aux croisades n'est pour lui qu'un parvenu.

Le Faisan date de l'expédition des Argonautes. C'est Jason qui le rapporta de la Colchide avec la toison d'or. C'est César qui l'introduisit dans les Gaules. C'est Charlemagne qui le loua pompeusement dans les *Capitulaires* et le propagea dans son vaste empire.

Saint Louis en peupla son cher bois de Vincennes, où il rendait la justice au pied d'un chêne.

Henri III, Louis XIII et Louis XIV le prirent sous leur royale protection.

Le Faisan était une victime prédestinée de la Révolution.

Sa noblesse, son histoire et sa chair délicate le désignaient fatalement aux haines populaires.

Comment cet aristocratique oiseau n'aurait-il pas excité l'envie des oies libérales et des dindes révolutionnaires ?

Voulant abaisser toutes les bêtes de race au niveau du porc égalitaire et du veau démocratique, la première République fit une guerre acharnée au Faisan.

Déclaré suspect, traité en ci-devant, proscrit par un décret, il émigra ou il mourut, et faillit disparaître. Le Bocage vendéen et les forêts de la vieille Bretagne furent son dernier refuge.

Alors on ne le vit plus que sur la table de Danton et de Barras. Mais, après la tourmente révolutionnaire, le Faisan reparut avec les émigrés, les soupers du Palais-Royal et les bals à la victime.

Chaque révolution est une période de décadence et de danger pour le Faisan. Tandis que les braconniers politiques font la chasse au pouvoir, les braconniers vulgaires franchissent les clôtures abandonnées, pénètrent dans les parcs et les forêts pour mettre en joue « l'oiseau seigneurial ».

1830, 1848, 1870 furent des dates fatales pour le Faisan.



A côté du fusil de l'émeute se dresse toujours le fusil du braconnier. L'un vise l'autorité, l'autre le rôti.

On trouve, au Jardin d'acclimatation, une collection magnifique et rare de Faisans. Ici les espèces exotiques et précieuses étalent leur beau plumage dans les grandes volières. Là, dans de vastes enclos qui leur servent de cage immense, se pressent, s'ébattent et fourmillent les oiseaux de chasse.

Arrêtons-nous devant les Faisans de luxe, splendides oiseaux d'ornement, aux plumes éblouissantes, à la robe chinoise ou japonaise.

C'est le *versicolore*, noir et vert, avec de charmants reflets violets, une conquête aussi importante que facile; arrivé hier du Japon, il se propage à merveille et sera commun demain. Qu'importe? La rose n'est-elle pas à la fois la plus belle et la plus commune de toutes les fleurs?

C'est le *scintillant*, encore un Japonais, vêtu de pourpre comme un cardinal ou un empereur romain. Sa démarche est solennelle et lente, et il détourne à chaque instant la tête, comme s'il craignait de s'éblouir lui-même.

C'est le *Faisan vénéré* de la Chine. Il n'y a pas, dans tout le Céleste Empire, de mandarin plus brillamment costumé que cet oiseau. C'est le plus magnifique et le plus rare des Faisans. C'est le plus riche et le plus délicat de tous les plumages. Sa robe est toute marbrée de blanc, de noir, de



jaune, une mosaïque incomparable et merveilleuse d'ivoire, d'ébène et d'or.

Sa queue, d'une magnificence indescriptible, qui mesure plus d'un mètre, a l'air de semer le sol de pierreries.

Le premier Faisan vénéré qui vint en France arriva au Jardin d'acclimatation en 1866. Il fut envoyé par M. Dabry, notre consul à Pékin. Depuis son importation il s'est propagé avec une rapidité étonnante.

De nos volières il a passé dans nos bois, et l'on chasse déjà l'oiseau rare que l'on contemplant.

Le dieu s'est fait gibier.

Ne croyez pas, du reste, que ce splendide oiseau soit très-fier de sa beauté merveilleuse ; il est simple, rustique, ami de la solitude et du silence. Loin d'étaler avec orgueil l'éclat de son plumage, il se cache volontiers et semble embarrassé de l'admiration qu'il provoque. Il a l'air de s'envelopper dans sa modestie, comme le paon de s'abîmer dans son orgueil.

Il convient d'ajouter que, sous son éblouissant plumage, le Faisan vénéré cache une chair exquise.

Sa beauté semblait sans rivale, quand tout à coup il nous est venu de la Chine un oiseau, un prodige, un rêve qui le surpasse et qui l'éclipse : c'est le Faisan de *Lady Amherst*.

Le gardien des volières peut nous le montrer, mais ma plume ne peut le peindre.

Le *Faisan argenté* et le *Faisan doré* sont plutôt des oiseaux d'ornement que des oiseaux de chasse. Ils semblent peints pour le plaisir des yeux comme pour l'étonnement et la confusion de l'art.

Il n'y a que la nature pour inventer de telles couleurs. Je ne connais pas de tableau plus charmant qu'une troupe de

Faisans dorés éparpillés sur de grandes pelouses où chaque oiseau s'allonge comme une flamme, ou resplendit comme une fleur.

L'Oiseau fleuri : tel est le nom poétique qu'on donne, en Chine, au Faisan doré.

Sa plume est très-estimée; on en fait des coiffures, des ceintures, des corsages, et même des robes tout entières pour bals costumés.

Il y a quelques années, je me souviens d'avoir vu dans un salon une de nos grandes élégantes dont le corsage était fait de plumes de Faisan doré.

C'était fort original; mais, chose singulière, la vue seule de ce corsage me plongeait tout à coup dans des rêves gastronomiques : au lieu des sons du piano, je croyais entendre un bruit de tourne-broche, et il m'arrivait, au milieu du parfum des fleurs, comme une odeur vague et charmante de salmis aux truffes.

Les plumes étaient très à la mode alors; on voyait des coiffures et des parures d'oiseaux de paradis, des garnitures d'ailes de chardonneret ou d'hirondelle, de roi-telet ou de mésange.

Rien de plus pittoresque; mais je ne pouvais voir ces gentils cadavres se détacher sur le velours et le satin, sans songer que ces ailes avaient battu, que ces plumes avaient frissonné, que tous ces petits êtres avaient vécu, avaient chanté, avaient aimé.



* *

XXI

LE MOUFLON

C'est une bête vénérable, un patriarche, un Vieux de la montagne.

Le Mouflon est, dit-on, l'ancêtre du bélier, comme le bouquetin est l'aïeul du bouc. Sa postérité égale celle de Jacob ; elle remplit le monde, se presse dans nos étables, marche à l'abattoir et se suspend aux crocs des boucheries ; son dernier mot, c'est ce gigot appétissant qui s'épanouit dans un papier festonné comme un bouquet de bal.



Le Mouflon habite les hautes régions, les cimes escarpées, les roches neigeuses et solitaires. Il aime à gravir les pics, à pencher sa tête sauvage sur les ravins et sur les abîmes.

Il déteste la civilisation ; et quand elle envahit ses monts étage par étage, il recule, il monte, il s'enfuit jusqu'aux glaciers et aux nuages.

Chaque jour il se fait rare, disparaît. Quand il n'y aura plus de liberté, il n'y aura ni Mouflon ni Chamois.

Je parle de la liberté que Dieu fit à la taille des glaciers, aux sables du désert, aux vagues de l'Océan.

Le Mouflon se trouve encore en Sardaigne, aux Baléares, en Grèce ; mais sa terre de prédilection, c'est la patrie de Bonaparte et de Colomba : c'est la Corse, l'île insoumise et montagneuse qui ne peut engendrer d'esclaves.

Napoléon naquit au pied de ses montagnes, et le Mouflon aperçoit l'île d'Elbe du haut de son rocher.

C'est un rude montagnard au poil fauve, aux pieds d'airain, au corps svelte et ramassé, à la tête superbement encornée. Son agilité égale sa vigueur : il franchirait un abîme, il assommerait un sanglier. Son arme redoutable et son imposante parure, ce sont ses hautes cornes qui se dressent, s'écartent et se recourbent : deux faucilles.



Le Mouflon ne porte pas de barbiche comme le bouquetin ; mais dans l'Atlas, en Algérie, dans le Maroc, où il se montre plus coquet qu'ailleurs, il met de belles paires de manchettes, quoiqu'un peu larges du poignet, flottant et descendant jusqu'au bout des doigts.

De ses poils on fabrique des tapis, et nos ministres ne se doutent peut-être pas, que de la peau du Mouflon marocain, on fait ces portefeuilles enviés, qu'à leur avis ils ne gardent jamais assez longtemps.

Sa chair est plus savoureuse et surtout plus délicate que celle du sanglier, à laquelle on la compare. Mais sa chasse est pénible et rude, le plus souvent stérile. Ce n'est pas un plaisir, c'est une déception.

Le Mouflon tient le milieu entre la chèvre et le mouton, mais il n'a ni la gaieté de l'une, ni la bonhomie de l'autre.

C'est un animal taciturne et grave qui manque absolument d'expansion. Entre la société et lui il a mis une barrière presque infranchissable : des chaînes de rochers, des pics inaccessibles. Ce n'est pas un malfaiteur qui fuit, qui se dérobe ; c'est un philosophe qui a ses idées sur la civilisation, qui s'isole et se retranche derrière ses neiges.

Il n'a pas de mauvaises intentions, mais respectez sa liberté, laissez-le à ses contemplations et à ses amours.



Sur sa tête le ciel, à ses pieds la mer ; campé sur son rocher qu'aucun pied que le sien n'a foulé, il broute en silence le lichen amer et profile ses cornes gigantesques sur le ciel toujours bleu ; il rumine, il songe, il semble écouter le cri des aigles, les plaintes du vent qui se lamente dans les sapins, qui lui apporte la voix

d'un pâtre chantant un hymne national ou les litanies de la Vierge.

Si un coup de feu fait retentir les bois, il ne s'émeut point ; il sait bien que c'est là une explication de famille qui ne le regarde pas, ou quelque contrebandier qui vient de saluer un gendarme.

Le Mouflon de Corse vit par petites bandes, sous la direction inévitable d'un vieux bélier, patriarche à la tête grisonnante et fortement encornée.

La civilisation n'a pas ébranlé son autorité primitive et

souveraine : quand il se montre, tout se tait ; quand il s'arrête, on campe ; quand il part, on le suit.

Le caractère du Mouflon n'est rien moins qu'enjoué ; c'est l'humeur du solitaire et du montagnard.

Ses colères sont terribles et promptes ; elles sont tenaces.

Irascible et violent, pour un rien il se campe, lève le pied, baisse la tête, accule son adversaire et « met ses tripes au vent ».

Ses amours sont ardentes et jalouses, presque aussi terribles que ses colères.

Quand vient le printemps, le Mouflon se forme un harem au milieu des bruyères et des myrtes sauvages, et malheur à l'audacieux qui ose approcher !

La guerre se mêle toujours à l'amour : ce sont des combats homériques, des luttes épouvantables ; le sol résonne sourdement sous le pied des rivaux, et l'on entend au loin le cliquetis des cornes qui effraye l'oiseau des montagnes.

Voici les adversaires aux prises, tête contre tête, cornes contre cornes, pied contre pied ; immobiles, attentifs et patients, comme pétrifiés : un groupe de terre cuite.



Tout à coup ils se lâchent, s'éloignent à pas lents et graves, se retournent, s'élancent avec furie. Ce sont des attaques impétueuses et des bonds effroyables, des coups de tête à ébranler un mur, des coups de cornes à briser la porte d'une prison.

Tantôt le vaincu reste gisant sur le sol ensanglanté et ce

n'est plus qu'un cadavre ; tantôt un coup de corne, décidant de la victoire, l'a précipité dans l'abîme.

Parfois il y a égalité de vigueur et de haine ; la lutte reste incertaine, la victoire indécise. Les Mouflons, épuisés, s'éloignent comme à regret de ce champ de bataille et d'amour qu'ils ont arrosé de leur sang. Mais ce n'est que partie remise ; en disparaissant derrière les rochers, ils s'arrêtent, et, se menaçant des cornes, frappant la terre du pied, ils semblent dire : « Nous nous retrouverons au printemps prochain. *Sanguis e vendetta!* »

* *
*

XXII

LE GOURA

Le Goura nous vient des Moluques. C'est le plus gros des pigeons et le plus distingué des oiseaux d'ornement.

Sa taille est celle du dindon ; son plumage est des plus délicats et des plus rares : figurez-vous une robe simple, unie, foncée, mais d'une nuance et d'un goût exquis, une belle couleur ardoisée à reflets bleus.

Au lieu d'éblouir, elle repose les yeux ; au lieu d'étonner le regard, elle le charme.

Les dorures des perroquets, les broderies des toucans et toutes les robes de bal des perruches ne valent pas, à mon avis, cette teinte uniforme et douce, azurée comme un ciel de Venise.

Les ailes sont traversées de jolies bandes blanches et les yeux sont rouges comme la baie du sorbier.

La tête est coiffée d'une huppe étrange, verticale et ardoisée, qui lui fait un profil en lame de poignard.

Les plumes en sont si fines, qu'on dirait un flocon, un duvet, une brume fantastique, une vapeur bleuâtre, une auréole, je ne sais quoi de nuageux et d'impalpable.

Longue, flexible et gracieuse, la queue se meut sans cesse avec un mouvement d'escarpolette, tandis que la tête s'incline coquettement comme si le Goura apercevait dans la foule une connaissance ou un ami.



C'est un oiseau fort poli, qui salue en même temps de la tête et de la queue.

Depuis longtemps les Hollandais ont introduit le Goura en Europe, où il s'est parfaitement acclimaté. Son plumage original et sa beauté typique lui ont ouvert à deux battants la porte de nos volières et de nos jardins. Il est particulièrement recherché à Londres et à Constantinople. C'est l'oiseau préféré des Turcs, qui aiment la teinte poétique de son plumage, son humeur mélancolique et sa voix plaintive.

Le Goura est un rêveur. Il recherche le silence et l'isolement, se dérobant, pour ainsi dire, à l'admiration qu'il provoque, et comme intimidé par sa propre beauté.

Impassible sur son perchoir, ou blotti au pied d'un arbre, il semble chercher dans le vide les vallées muettes de sa lointaine patrie, ou les voûtes ombreuses des forêts vierges.

Dans les Moluques, son pays natal, il se tient, des jours

entiers, au fond des bois, soupirant avec tendresse auprès d'une compagne qui est seule à l'admirer et à l'aimer.

La grande originalité du Goura, c'est son ramage. Il ne roucoule pas, il soupire : sa voix est une sorte de plainte sépulcrale, ou de gémissement aérien.

Cet étrange soupir a l'air de sortir de dessous terre, de derrière un mur, du tronc d'un arbre, mais on ne supposerait jamais qu'il sort du gosier d'un oiseau.

Dans son beau livre, *le Jardin d'acclimatation illustré*, M. Pierre Pichot raconte qu'en débarquant dans l'une des Moluques, les matelots de Bougainville furent frappés de terreur, croyant entendre de longs gémissements sortir des arbres, comme dans la forêt enchantée du Tasse :

Allar quasi di tomba uscir ne sente
Un indistinto gemito dolente.

Cette voix bizarre du Goura ne pouvait manquer de frapper l'imagination primitive des indigènes et de faire naître des légendes.

Je vous livre celle-ci :

Maïko, roi des Moluques et grand guerrier, épousait la belle Thersée qu'il aimait tendrement. La cérémonie allait se célébrer sous un caroubier immense, qui était comme le temple religieux et la salle de bal du royaume.

Tout à coup la foule applaudit et les tambourins se mettent à grincer comme des damnés. C'est le roi qui s'avance, revêtu de ses plus beaux coquillages et suivi de douze guerriers portant cinquante chevelures humaines destinées, sans doute, à la corbeille de mariage.

De son côté, la princesse apparaît, droite comme un lis et plus jaune qu'une immortelle.

Elle va faire son entrée sous le caroubier, quand soudain, d'un fourré de buisson, s'élançait une panthère gigantesque qui terrasse la jeune fille et l'enlève avec l'aisance d'une chatte qui emporte une souris.

Maïko jette un cri terrible, demande ses armes, vole à la poursuite du monstre, en appelant : Thersée ! Thersée !

Mais la journée s'écoule, et le soleil se couche sans que le roi ait rencontré la moindre trace.



Enfin, une plume blanche qui ornait la tête de Thersée frappe ses yeux. Elle gît dans une flaque de sang ; plus loin, la panthère, couchée dans l'herbe parfumée, lèche mollement ses pattes sanguinolentes, en fermant à demi ses grands yeux d'or.

Elle digérait la princesse.

Au même instant, une flèche part en sifflant, et le monstre roule sur le sol en se tordant comme un reptile.

Mais Thersée n'était plus.

Le désespoir du roi ne connut pas de bornes. Seul, désolé, presque fou, il errait des jours entiers au fond des

forêts, comme s'il espérait encore retrouver Thersée, comme si la panthère n'avait pas soupé, un soir, de sa malheureuse fiancée. Maïko ne parlait plus, mais il remplissait les bois de ses plaintifs et longs soupirs.

Touché d'une si grande douleur, le dieu Papou changea le roi en Goura, qui est, comme notre tourterelle, l'emblème de la fidélité conjugale.

Mais le désespoir de Maïko survécut à sa métamorphose.

Oiseau, comme guerrier, il erre toujours dans les forêts profondes et remplit les vallées sauvages de ses gémissements éternels.

Voilà pourquoi le Goura soupire.

Après tout, ce n'est peut-être qu'un pigeon ventriloque.

* *
x

XXIII

MOUTONS ET BÉLIERS

Le Mouton a pour berceau l'Asie. Qu'on remonte vers les temps les plus reculés, on le rencontre dans tout l'Orient, depuis les bords du Nil jusqu'aux rives de l'Indus, jusqu'en Chine.

Je ne connais pas de monarque ou de conquérant dont le nom soit cité plus souvent que celui du Mouton. Il se trouve dans la *Genèse*, dans le *Zend-Avesta*, dans les *Védas*, dans le *Chou-king*, et autres ouvrages aussi respectables qu'antiques.



En outre, le Mouton figure sur les vieux monuments d'Égypte, en compagnie d'une foule d'animaux qui forment, pour la

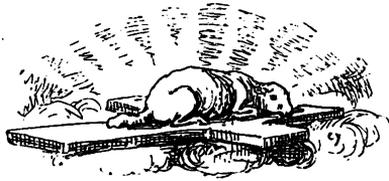
postérité, comme une instructive ménagerie, comme un vaste muséum gravé sur la pierre.

Tout cela prouve suffisamment que les anciens patriarches ne devaient pas se nourrir exclusivement de lentilles. Sans nul doute, Esaü connaissait le gigot, et son frère Jacob mangeait bourgeoisement sa côtelette.

On se rappelle que, dans le langage hiéroglyphique, le Bélier signifiait la résistance. Les Arabes l'avaient en vénération, et ses cornes en spirale surmontaient les étendards mongols.

La Brebis est tout à fait femme; c'est la plus soumise des épouses et la plus tendre des mères. Elle n'a qu'une volonté, le Bélier; qu'un amour, son agneau; qu'une crainte, le loup.

Le Mouton n'est pas un novateur; il cherche les chemins battus et suit la tradition. L'égoïste lui fait un crime de se laisser tondre. Mais que veut-on qu'il fasse de sa laine qui réchauffera tant de braves gens?



Quant à l'Agneau, c'est le symbole d'abnégation et de dévouement, qu'a choisi le Rédempteur.

Il couche au pied de la croix et il efface les péchés du monde.

Et maintenant entrons dans la bergerie du Jardin d'acclimatation, où nous attendent les espèces les plus diverses et les plus curieuses.

Voici d'abord une famille chinoise qui ne manque pas d'excentricité: absence absolue de cornes.

Étrange pays que la Chine, où l'on trouve des bœufs à queue de cheval, des canards qui portent un éventail sur le dos, et des Béliers sans cornes. Que dis-je? des Béliers sans cornes et sans oreilles.

Un Bélier sans cornes! Mais c'est une église sans clocher,

une mariée sans couronne, un savant sans lunettes, un juge sans toque, un général sans épaulettes, une femme sans chignon, un sapeur sans barbe.

Rien de bizarre comme ces têtes de Béliers chinois, étonnantes et étonnées, qui ont l'air de sortir d'une boîte à surprise. Je ne sais quoi de nu, de ras, de pelé, d'indigent et de neutre : est-ce un mouton, une brebis, un gigantesque agneau ?

Figurez-vous ensuite un œil bridé et le regard éteint d'un fumeur d'opium; puis un nez fortement busqué qui fait ressortir encore ce front découvré sur lequel semble écrit : « Je suis fait pour être tondu. »



En revanche, le Bélier chinois possède une queue magnifique, longue, large, flottante, qui se balance comme la tresse d'un mandarin. Sa fécondité est prodigieuse et son œil exquis.

Je franchis un ruisseau, et de la Chine je passe en Hongrie.

De tous les Béliers, le plus beau, le plus fort, le plus imposant, c'est le Bélier hongrois.

Regardez-le ! il sort de son chalet avec la majesté sauvage du lion ou la gravité féodale d'un vieux châtelain devant la porte de son manoir. Puis il s'arrête, fièrement campé sur ses pieds d'airain, comme une statue équestre, ayant l'air de poser pour quelque Rosa Bonheur, la tête haute, le front altier, l'aspect abrupt, les cornes immenses, droites et minces, deux lances tournées vers le ciel.

Ajoutez un pied rapide et impatient, un front de granit,

une toison épaisse et tombante qui fait comme un ample manteau au Bélier hongrois.

Mais il faut le voir dans les steppes où il est né, dressant au milieu des rochers sa tête souveraine, couronnée de deux épées.

C'est un animal superbe et un adversaire redoutable. Sa toison rustique n'a pas la finesse du cachemire ; mais le Bélier hongrois ne s'habille pas pour les autres, et c'est avec une majesté royale qu'il porte son manteau de bure qui doit braver les neiges et les vents.

S'il ne règne pas sur les steppes, il y est aussi tranquille et aussi respecté que dans une étable.

Sa vaillance égale sa vigueur, et je suis sûr que si le Bélier des saintes Écritures, que Dieu substitua si à propos au jeune Isaac, avait été un Bélier hongrois, Abraham aurait regardé à deux fois avant de l'immoler.

Le Bélier d'Afrique n'a pas l'aspect imposant et le calme hautain du Bélier hongrois. Mais c'est peut-être la même vigueur avec la fougue en plus.

Le Bélier hongrois est un philosophe, un penseur. Le Bélier d'Afrique est un rageur ; à la moindre excitation, il recule en frappant du pied, baisse sa tête superbe, s'élançe, enfonce et embarrasse ses cornes dans les grillages, ce dont il reste stupéfait. Il est là, dans son parc, comme un lutteur dans l'arène, allant, venant, prenant des airs menaçants et des poses athlétiques.

Ses cornes arrondies forment une manière de rosace de chaque côté ; mieux encore, elles s'arrondissent et s'allongent sur chaque joue comme d'immenses *accroche-cœurs*.

C'est moins une arme qu'une parure ; mais son front est

une enclume, un maillet. Il pare, il riposte, il frappe, il assomme. C'est un bouclier et une massue.

N'oublions pas un regard audacieux qui se défie et qui défie; une humeur despotique et violente qui désespère la brebis, son esclave, et le mouton, cet eunuque.

La grande originalité du Bélier d'Afrique, c'est sa toison. On dirait une sorte de vêtement fait sur mesure, une pelisse jetée sur l'épaule et agrafée au menton. Il semble qu'elle flotte et qu'elle penche, qu'elle va tomber; il semble qu'on peut la prendre, l'ôter, la suspendre à une patère. En un mot, c'est un Bélier qui a fait emplette d'une peau de Mouton.

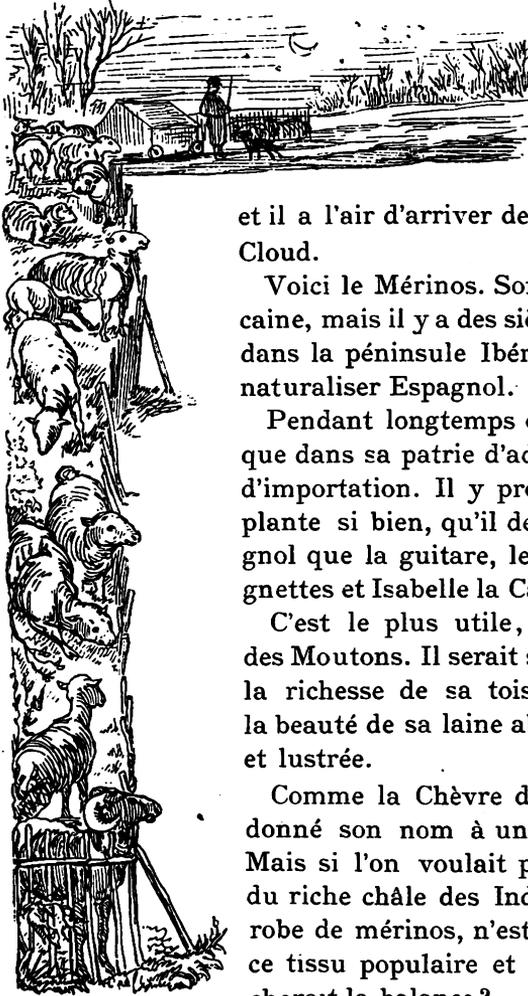
Comique ou terrible, ingénieuse ou bizarre, distraite ou appliquée, la nature a ses caprices, ses injustices, ou ses secrets. Ainsi, voilà le Bélier chinois qui a été décorné par une fantaisie de la Providence, tandis qu'en face de ce déshérité, le Bélier d'Éthiopie élève fièrement sa tête ornée de quatre cornes.

Quatre cornes, c'est vraiment trop, quand on songe surtout que le diable lui-même n'en a que deux.

C'est du reste un beau Bélier, alerte et bien fait, vêtu coquettement : une toison éclatante, artistement frisée; une face noble, une allure souveraine; les lèvres et le nez étoilés de points noirs, des grains de beauté, ou, si vous préférez, des grains de tabac éparpillés au hasard, comme si les Béliers d'Éthiopie avaient coutume de priser.

Enfin, une tête qui se penche en arrière avec des airs de cerf dix-cors et qui s'encadre pompeusement de ses cornes, quatre croissants qui se tournent le dos.

C'est ainsi qu'il s'avance d'un pas majestueux, comme un empereur et roi, fier de sa double couronne.



Son seul défaut est d'avoir l'air d'un phénomène. Il vient du fond de l'Éthiopie,

et il a l'air d'arriver de la foire de Saint-Cloud.

Voici le Mérinos. Son origine est africaine, mais il y a des siècles que, passant dans la péninsule Ibérique, il s'est fait naturaliser Espagnol.

Pendant longtemps on ne le rencontre que dans sa patrie d'adoption, ou plutôt d'importation. Il y prospère et s'y implante si bien, qu'il devient aussi espagnol que la guitare, le boléro, les castagnettes et Isabelle la Catholique.

C'est le plus utile, le plus précieux des Moutons. Il serait superflu de vanter la richesse de sa toison, la finesse et la beauté de sa laine abondante, soyeuse et lustrée.

Comme la Chèvre de Cachemire, il a donné son nom à une précieuse étoffe. Mais si l'on voulait peser l'importance du riche châle des Indes et de l'humble robe de mérinos, n'est-ce pas du côté de ce tissu populaire et modeste que pencherait la balance ?

Le Mérinos est un vrai mouton, débonnaire et crépu, ne

demandant qu'à être tondu et ne songeant qu'à produire beaucoup de robes.

On se rappelle que le grand Colbert essaya vainement d'introduire cette importante race en France. Cette gloire était réservée à Daubenton. Il fit venir d'Espagne un troupeau de deux cents Moutons qui réussirent à merveille.

Le Mérinos était acclimaté en France, et le grand naturaliste put dire comme le grand roi : « Il n'y a plus de Pyrénées ! »

A quelques pas du chalet des Mérinos, au milieu des corbeilles de fleurs, se dresse la statue de Daubenton. Elle a l'air de veiller sur le troupeau, et sa grande ombre s'allonge, au soleil couchant, jusque sur les pelouses de la bergerie.

Le *Romanoff* est russe comme le Mérinos est espagnol. Un beau nom, une belle toison, un aspect original et sympathique, une tête pittoresque, mais aussi dure qu'un rocher du Caucase.

Le Romanoff ne se distingue pas seulement par la beauté de sa laine, mais aussi par les dessins qui marbrent sa toison. C'est un curieux mélange de taches de lait et d'encre affectant les formes les plus bizarres et les plus inattendues. Celui-ci est coiffé d'un toquet noir ou d'un bonnet blanc, cravaté, guêtré, encapuchonné; celui-là porte des moustaches grises, ou des favoris bruns. Un autre a une étoile blanche au milieu du front, des épaulettes, ou un croissant.

Les cornes du Bélier Romanoff s'arrondissent, se courbent et s'abaissent à ce point qu'on est parfois obligé d'en scier les pointes, qui tendent à se rejoindre en traversant le cou.

C'est comme une double épée de Damoclès, qui ne se

borne pas à menacer, mais qui avance graduellement, sûrement, chaque année, chaque mois, chaque jour.

On peut dire que le péril augmente à mesure que la parure du Bélier se développe, jusqu'à ce que le Romanoff tombe étranglé par ses propres cornes.

En face du Romanoff rumine un autre russe de haute distinction, le Mouton d'Astrakhan, à la taille plus petite, mais élégante et déliée.

Malgré tout son mérite, il se trouve distancé par le plus jeune de la famille.

Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus remarquable et de plus précieux chez le Mouton d'Astrakhan, c'est l'agneau.

On sait qu'il vient au monde couvert d'une laine onduée, serrée, frisée, qui n'est autre chose que la précieuse fourrure d'Astrakhan.

Rien de plus charmant que ce nouveau-né. Malheureusement il n'est beau qu'un jour, et c'est lui qui pourrait dire de sa grâce éphémère :

« La beauté n'est qu'un lis : l'aurore l'a vue naître,
» L'aurore à son retour ne peut la reconnaître. »

Il naît et il meurt ; à peine a-t-il respiré qu'on l'immole, qu'on le dépouille.

Aujourd'hui, c'est la gentillesse et la grâce incarnées ; c'est un joujou vivant. Demain ce ne sera plus qu'un bonnet ou un manchon.

* *

XXIV

L'YACK

L'Yack : trois bêtes en une seule ; un composé, aussi original qu'utile, du bœuf, du cheval et du mouton.

Il tient aussi du buffle et de la chèvre. Il a un pied dans chaque étable, et toutes les races le réclament, race à laine et race à lait, race de trait, race de selle, race de boucherie.



Sa viande est excellente, son lait abondant et parfumé. Sa robuste épaule porte avec aisance un poids de 150 kilogrammes. Son trot est léger, rapide et sûr. Son long poil est une richesse ; son duvet rivalise en finesse avec la toison de Cachemire.

C'est un animal étrange : une tête de bœuf, une queue de cheval, un poil de chèvre ; le front bombé du Tartare et le museau renflé, la lèvre épaisse et pendante, la corne haute et fière jetée en arrière ; le garrot élevé ; le corps ramassé du

montagnard, la croupe arrondie du cheval, la jambe courte et forte du portefaix ; le grand œil bridé du Mongol au regard défiant ; enfin, une queue magnifique, longue, soyeuse, s'épanouissant en gracieux panache ; une toison bizarre et précieuse, une robe de sacrificateur, droite, solennelle, tombant jusqu'à terre.

A l'allure rapide et hardie du cheval il joint la face sauvage du buffle et l'aspect d'une gigantesque chèvre.

C'est un Bœuf !

Pour que son originalité soit complète, il ne mugit ni ne bêle ; il grogne comme un porc.

C'est bien là une bête chinoise, excentrique et fabuleuse, aux formes étranges : on la croirait détachée d'un paravent, et l'on voudrait voir sa robe fantastique, sur laquelle il est toujours prêt à marcher, portée par la patte d'un singe ou la trompe d'un éléphant.

Avec ces longs poils tombant droit du cou, du ventre et des cuisses, l'Yack offre les apparences les plus bizarres : immobile, c'est un saule pleureur ; galopant, c'est une avalanche.

L'Yack excelle dans tous ses rôles. C'est un portefaix infatigable au pied sûr et léger, bravant les glaces et les neiges, trottant sans souci aux bords des étroits sentiers, escaladant sans effort les plus hautes cimes, se jouant des précipices et des ravins ; c'est un bon laboureur trainant bien la charrue ; c'est une monture vigoureuse et docile, dont l'allure est agréable et douce au cavalier. Mais ce doit être un étrange tableau qu'une cavalcade d'Yacks montés par des gentlemen tartares ou chinois.

De la peau de l'Yack on fait un cuir excellent ; de son poil on fabrique des cordes, de chaudes et résistantes étoffes :

Quand vient l'hiver, le jeune Yack se couvre d'un duvet crépu qui rappelle la toison du Mouton d'Astrakhan, une fourrure.



Avec ses cornes on fabrique des manches de poignard qui peuvent servir à s'ouvrir le ventre, et des instruments de musique... chinoise.

Mais le plus beau fleuron de sa couronne, c'est sa queue : montée sur l'or ou sur l'argent, elle sert à parer le cou des éléphants des monarques asiatiques ; emmanchée dans le plus fin ivoire, elle devient le chasse-mouches des princes et des nababs ; teinte des plus vives couleurs, elle flotte sur les chapeaux chinois ; elle pare la lance des guerriers. Enfin, c'est l'emblème de la guerre ; c'est un étendard redoutable et vénéré. On se bat, on triomphe, on meurt pour la queue de l'Yack. Elle est la gloire, elle est la patrie, elle est l'honneur.

L'Yack habite les étages les plus élevés de la plus haute montagne du globe, l'Himalaya. On le trouve dans la Mongolie, le Thibet, la Tartarie, le Turkestan.

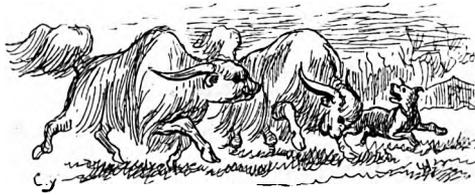
Domestique dans les monts Altaï, il rend les plus grands services aux Thibétains. C'est le roi de leur bétail ; c'est le trésor de leurs étables.

Il ne se plaît que dans les régions froides et élevées. La plaine l'ennuie, le soleil l'agace, la chaleur le tue. Sous un climat tempéré, il perd sa vigueur, sa beauté, son duvet.

C'est un montagnard habitué aux neiges et aux torrents, à la solitude des glaciers, à la liberté des roches inaccessibles.

Bravant les froids les plus terribles, on le voit nager dans l'eau glacée, coucher sur le givre, enlever les neiges de son pied robuste, pour brouter l'herbe courte et parfumée des montagnes.

Il est rustique, il est sobre; il est patient comme tout montagnard; il obéit à son maître et se laisse conduire aisément par l'anneau qu'on lui passe au nez. Mais tout



étranger est pour lui un *barbare*; sa vue seule excite sa défiance et provoque sa colère, qui est celle du poltron révolté, c'est-à-dire terrible. Tout son corps s'agite et tremble; sa lèvre épaisse frémit, écume; son grand œil noir s'enflamme et grossit, comme s'il allait sortir de l'orbite; sa longue queue se dresse et se balance, fouettant l'air. Sa grosse tête crépue rase le sol, menaçante, horrible, les cornes en avant comme une fourche, et son front d'airain comme un maillet.

L'Yack se chasse avec le chien, avec la flèche. S'il tombe mort, on peut dire qu'il a bien combattu; s'il n'est que blessé, on peut dire que le chasseur est mort.

Il n'y a pas de parents plus tendres que les Yacks; ils n'élèvent pas leurs petits, ils les gâtent. Il est vraiment curieux de voir ce grave ruminant de l'abîme se faire espiègle et joueur, pour distraire ses enfants, qui ont la beauté pittoresque et naïve de tous les enfants.

Il est curieux de voir l'Yack s'agenouiller dans la neige pour lécher son petit des heures entières, comme s'il espérait en faire une antilope, une gazelle; l'appeler par un grognement affectueux; l'épousseter de sa longue queue, un plumeau magnifique; le caresser de ses grosses lèvres; le pousser au bord des abîmes, comme pour le familiariser avec les torrents et le vertige; fouiller la neige pour choisir l'herbe, la mousse, la plante qui convient au jeune Yack; enfin, quand la tempête ébranle les monts, l'abriter sous sa large toison comme sous un dais.

L'Yack est le Renne de l'Asie. Un jour, des voix confuses et suppliantes s'élevèrent jusqu'au trône de Dieu. C'était le Chinois, le Mongol, le Thibétain, le Tartare et le Turcoman qui imploraient le Créateur tous à la fois.

Le Tartare disait : — Je te prie, ô mon Dieu, de nous envoyer un cheval rapide et fort pour traverser nos champs de neige, nos steppes glacés.

— Et moi, dit le montagnard du Thibet, je te demande un bœuf vigoureux pour porter nos fardeaux, pour traîner la charrue.

— Ce que j'implore, soupirait le Mongol, c'est une chair fortifiante qui me nourrisse, un lait qui me désaltère, un habit qui me préserve contre les frimas.

— Combien t'immolerai-je de victimes, répétait le Chinois, si tu daignes me donner une riche toison, un précieux du-

vet! j'en fabriquerai des étoffes, des tapis, des fourrures, et je m'enrichirai.

— Moi! s'écria le Turcoman, je veux un porc, sa chair me convient.

Dieu, toujours bon, fit aussitôt l'Yack, et le Tartare, le Chinois, le Mongol, le Thibétain se trouvèrent exaucés tous à la fois, puisqu'on leur donnait un animal qui était en même temps bœuf, chèvre, mouton, cheval.



Mais, pour punir le Turcoman qui avait parlé sans respect, l'Yack n'eut du cochon qu'un grognement brusque et sourd.

Nos étables sont ouvertes à l'Yack; elles l'attendent et lui tiennent en réserve une place d'honneur, entre le bœuf et le cheval, ses proches parents. Sa trinité zoologique en fait un animal aussi précieux qu'intéressant, mais son incomparable utilité se borne malheureusement aux parties les plus froides et les plus élevées de nos grandes chaînes, le Jura, les hautes Cévennes, les Pyrénées, surtout les Alpes.

Un jour viendra où, passant de nos Jardins sur nos montagnes, l'Yack, acclimaté, couronnera de sa riche toison les

pics des Pyrénées et les glaciers des Alpes. Il sera la parure nouvelle de nos sommets abandonnés du bouquetin et du chamois ; il deviendra la richesse de nos montagnes.

Là, comme dans sa patrie lointaine, il apportera à l'homme sa chair exquise, son lait, sa toison, sa croupe docile, sa vigoureuse épaule, son pas rapide, et le montagnard saluera avec une joie émue cette longue robe pendante comme une stalactite, cette longue queue étincelante de givre, cette tête constellée de pierreries, et ce robuste corps chargé de neige, comme vêtu d'argent.

* *
*

XXV

LES TOUCANS

Le Toucan est peut-être l'oiseau le mieux mis et le plus décoré des cinq parties du monde.

Manteau royal sur les épaules, ruban au cou, croissant sur l'estomac, plaque éblouissante ou grand cordon sur la poitrine, tunique orange, pourpoint vert, plastron rouge : on dirait qu'il a endossé la garde-robe d'une dizaine de rois, qu'il porte sur ses ailes tout un *musée de souverains*.

Le velours et le satin, la pourpre et l'or, le blanc, le jaune, l'écarlate, se succèdent, se marient, se confondent ou se détachent sur son corps resplendissant de la façon la plus merveilleuse et la plus charmante.

Le Toucan vient du Brésil et de Cayenne ; on croirait plutôt qu'il s'est échappé de l'atelier de quelque peintre du voisinage, tant ses couleurs sont fraîches et vives.

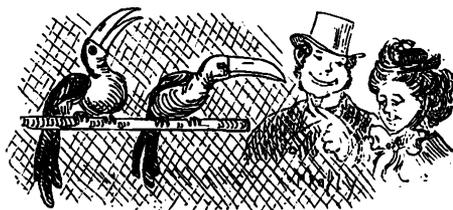
Ce n'est plus un oiseau, c'est un pastel.

Tous les Toucans ne portent pas le même uniforme. Leur garde-robe est aussi variée qu'éclatante, et l'on pourrait dire que le plus beau des Toucans est toujours celui qu'on regarde.

Il semble que la nature ait voulu se surpasser dans chaque plumage et qu'elle y ait réussi.

Le Jardin d'acclimatation possède une collection de ces oiseaux excentriques et rares, aux formes singulières, aux couleurs incomparables.

Les Toucans sont voisins des perroquets ; ils occupent une vaste cage dans la serre aux oiseaux. Ici le Toucan à gorge



blanche et le Toucan à plastron rouge ; là le Toucan toco, du Brésil, vêtu de satin noir ; le Toucan à ventre écarlate, le Toucan à bec cramoisi.

Les passer tous en revue serait vous exposer à un déluge de couleurs, à une véritable orgie de teintes, de nuances et de reflets. C'est donc un type que j'essaye de peindre :

Un habit de velours noir, à basques dégagées, rappelant les modes de la Restauration ; une queue flexible et soyeuse, pleine de grâce et d'éclat ; une large cravate jaune pareille à quelque cordon de commandeur ; une plaque ou un croissant sur la poitrine, parfois une belle bande rouge, rappelant la grand'croix de la Légion d'honneur.

Enfin, un jabot de pourpre ; la jambe grimpante et courte, guêtrée de vert ou de blanc ; les pieds écartés comme un maître de danse, et la démarche importante d'un suisse de cathédrale. Des yeux de créole profonds et doux, cerclés

de vert, de jaune ou de bleu ; une physionomie intelligente, un regard très-fin ; mais un nez colossal, prodigieux, tricolore et fantastique, qui absorbe, envahit la tête, à laquelle il se rattache par un cercle d'or.

Figurez-vous un gigantesque étui artistement colorié.

Le Toucan a à peine cinquante centimètres de long ; le bec seul en a plus de quinze ! A sa base, il présente exactement la même grosseur que la tête, dont il semble la continuation excentrique et phénoménale.

Qu'on se représente un enfant avec un panache de tambour-major, ou quelque tête de géant sur le corps d'un pygmée.

Quand le Toucan lève son bec en l'air, il vous fait l'effet d'un saltimbanque portant en équilibre une poutre sur son front.

Cette disproportion même, si singulière et si rare, frappe, charme, étonne ; c'est moins une difformité qu'un ornement étrange, un ridicule qu'un sujet de surprise et d'admiration. On se demande par quel prodige ce bec énorme peut tenir à cette tête, quelle force invisible le supporte, le baisse, l'élève, le tourne et l'ouvre. On s'attend toujours à un accident, par exemple à voir ce bec gigantesque entraîner la tête, et la tête se détacher du cou.

Ne craignez rien : caverneux, diaphane et léger, ce bec est un volume, non un poids ; le Toucan en use, en abuse et s'en amuse ; il s'en glorifie. C'est son bec qui le distingue. Il lui doit sa réputation, son originalité, je ne sais quelle grâce pittoresque et bouffonne.



Ce bec, du reste, est un chef-d'œuvre, un monument, un monde ; les bords en sont finement dentelés et comme ourlés de pourpre ou d'orange, car ce bec est peint avec autant de délicatesse et d'art que le corps lui-même. Quand il s'ouvre comme une paire de ciseaux, l'intérieur, galerie profonde et secrète, apparaît tout tendu de satin rose.

La langue elle-même, toute barbelée d'épines, est fort singulière : on dirait une véritable plume.



J'ai dit que le Toucan se servait de son bec avec une aisance et une agilité surprenantes. Il vous semble voir un nain s'escrimer, se jouer avec la rapière d'un chevalier.

Il est curieux de voir un Toucan saisir délicatement, avec son bec énorme, des graines, des fruits, des morceaux de viande ou de pain, les jeter en l'air et les recevoir dans son gosier, un gouffre !

La gourmandise est son péché mignon, elle le rend cruel, implacable pour les petits oiseaux qu'il parvient à atteindre. Pour l'oiseau-mouche et le bengali, ce bec magnifique et drôle, qui nous fait sourire, devient tout à coup une cage à perpétuité, un abîme, un tombeau.

Pourquoi ce bec invraisemblable, énorme, emmanché à une tête aussi charmante ? Le naturaliste se recueille et se tait ; mais le poète, qui n'est jamais embarrassé, nous répond par une légende :

Au milieu d'une forêt vierge, s'élevait un arbre merveilleux et sacré ; un *couroucou* resplendissant en gardait les

fruits défendus. C'était quelque chose comme le bananier du bien et du mal.

Les oiseaux de la forêt respectaient les fruits redoutables, et le couroucou, du haut de sa branche, chantait toute la journée : « Regardez, n'y touchez pas ; c'est l'arbre de la science de la vie. »

Deux Toucans à gorge rouge survinrent, aperçurent les bananes merveilleuses et l'eau leur vint à la bouche, je veux dire à leur bec, à leur bec qui était alors délicat, rose et fin comme le bec d'un bouvreuil.

Le couroucou venait de s'endormir et les bananes pendaient longues, odorantes, dorées à bec que veux-tu.

Les Toucans étaient fort émus. Soudain la femelle (il n'y a pas de serpent dans la légende, le Brésil pourtant n'en manque pas) ; la femelle, dis-je, grimpe vivement sur l'arbre sacré, saisit une banane de son bec charmant et la mange. Quelle saveur exquise ! Aussitôt le mâle la rejoint, et les voici à table, chacun sur sa branche, faisant le repas le plus coupable et le plus doux qu'ils aient jamais rêvé.

Mais à mesure qu'ils mangent, leurs becs grossissent, s'allongent, se recourbent à vue d'œil : c'est étrange, c'est horrible ; et les Toucans, qui sont tout aux bananes, ne s'en aperçoivent pas.

Cependant les becs ont tellement grandi qu'ils se touchent et s'entrechoquent ; les oiseaux se regardent, jettent un cri plaintif et s'arrêtent stupéfaits.

Au même instant, le couroucou se réveille, et, secouant ses ailes avec colère, chasse de cette forêt vierge, où ils n'ont jamais reparu, les Toucans, qui s'enfuient baissant honteusement leurs becs exorbitants et maudits.

Ce châtement, dit la légende, ne devait durer qu'un siècle

ou deux ; mais les Toucans ont toujours gardé leur bec énorme. Rien ne dure comme le provisoire.

Le Toucan niche dans le creux des arbres ; quand il quitte son nid, c'est un éblouissement, et l'on dirait une flamme qui sort de l'arbre pour s'en aller lécher les rameaux.

Lorsqu'il dort sur les branches, le bec enfoncé dans la plume et la queue relevée sur son bec, ce n'est plus qu'une boule de plumes, qu'une énorme pelote de velours et de satin aux plus vives couleurs.



Un jour, un voyageur anglais s'arrêta bien surpris devant un bel arbre en fleur qui semblait porter de gigantesques tulipes. Tout à coup les fleurs s'agitent, se déploient et s'envolent. C'étaient des Toucans endormis.

Le Toucan est familier, doux et très-intelligent. Il se nourrit et s'apprivoise avec une remarquable facilité.

Les anciennes peuplades du Brésil adoraient le Toucan. Sa vue portait bonheur ; son bec ornait le bouclier des combattants ; sa plume éblouissante était un talisman qui donnait la victoire et l'amour.

Aujourd'hui elle se vend ; les indigènes en fabriquent des parures magnifiques dont le vif éclat relève merveilleusement le teint mat et doré des Brésiliennes.

Aujourd'hui on chasse impitoyablement l'oiseau sacré ; je crois même qu'on en fait d'excellentes galantines, car la délicatesse de sa chair égale la beauté de son plumage.

Le Toucan n'est qu'un chanteur médiocre et un piètre musicien ; c'est à peine s'il murmure, sur un mode triste et lent, quelque complainte du nouveau monde, sans doute un refrain d'exil.

Son cri monotone et continu, avec son bec tourné vers le ciel, lui a fait donner le nom de *Prédicateur*.

Il faut bien l'avouer, le Toucan n'est pas orateur : son bec est fendu pour la table, non pour la chaire ; il mange beaucoup mieux, beaucoup plus qu'il ne parle, et je vous assure que s'il prêche quelque chose, ce n'est jamais le carême.

* *
*

XXVI

LA CIGOGNE

C'est presque un oiseau sacré. Les Égyptiens la vénéraient à l'égal de l'ibis, et nous l'aimons comme l'hirondelle. C'est



l'hôtesse familière et respectée des chaumières ; c'est la fidèle amie de l'homme. Son bec, redoutable aux insectes, aux vers et aux reptiles, protège les villes et les campagnes, la ferme, la grand'route, le carrefour et le sillon.

C'est une grande voyageuse. Elle émigre comme sa petite sœur l'hirondelle et fuit l'hiver ; mais elle revient au printemps ; elle revient toujours, ayant son souvenir pour guide et son instinct pour boussole. L'aimant qui l'attire et ne la trompe jamais, c'est son nid, le vieux nid qu'elle a bâti au sommet d'une église, d'une tour en ruine, ou sur le toit d'une chaumière devenu sa maison....

Ce nid l'attend. Abandonné à l'approche des neiges et des

frimas, il redevient une couche et un berceau à chaque printemps.

La présence de la Cigogne est un présage heureux ; son retour, une joie publique.

Elle ne niche que dans un coin de la France, et cette terre de prédilection est notre chère Alsace. Jadis, lorsque apparaissait la première Cigogne, on sonnait les cloches, et cette douce nouvelle, courant joyeusement de porte en porte, faisait le tour du village :

« Les Cigognes sont revenues ! »

A elle les reptiles et l'insecte ravageur, la haute surveillance des récoltes et de la salubrité publique. La Cigogne est le marabout de l'Europe, un marabout poétique et charmant, à la patte délicate, au vol hardi, au bec vaillant, aux grandes ailes blanches. Le marabout gloutonne, avale ; la Cigogne extermine, fait disparaître. Ce sont deux bienfaiteurs ; mais les procédés de la Cigogne sont plus nobles et plus délicats.

La Cigogne et l'hirondelle sont de pieux oiseaux. L'hirondelle se plaît dans les vieilles chapelles, voltige le long des voûtes, rase l'autel, se pose sur le tronc des pauvres ou sur l'épaule d'un saint, et boit sans façon dans les bénitiers en coquillages.

La Cigogne aime à construire son nid sur le toit des églises, à la cime des clochers ; son grand cou ondule à côté de la croix, son long bec se profile sur le ciel, et elle penche sa tête comme si elle prêtait l'oreille au chant des cantiques et des litanies.

Dès son arrivée, elle va droit à son nid et bat des ailes, comme pour dire aux habitants : « Me voilà ! je suis de retour. »

Puis elle entre dans le village, visite les fermes et les chaumières, se mêle aux volailles, qui lui font fête et qui l'entourent, comme si, ayant beaucoup voyagé, elle avait beaucoup de choses à raconter.

La Cigogne s'apprivoise admirablement. J'ai vu, dans une brasserie de Mulhouse une Cigogne tellement familière, qu'elle semblait avoir pris du service dans cet établissement. On l'appelait *Toinon*, et elle avait une jambe de bois fabriquée par un *Charrière* du voisinage.



Quoique invalide, *Toinon* était singulièrement alerte, d'une étonnante activité, et boitait avec une grâce que n'aurait pas désavouée M^{lle} de la Vallière. Du bout de son bec elle prenait délicatement l'argent du consommateur et le portait fidèlement

au comptoir ; elle rendait la monnaie de la même façon, tournait autour de la table, et accompagnait les clients jusqu'à la porte, comme si elle réclamait son pourboire. Rien de plus drôle que de la voir se chauffer devant le poêle en véritable maîtresse de maison, ou bien arpenter gravement la salle en faisant entendre le bruit sec et cadencé de sa petite jambe de bois.

Quand venait l'hiver, elle tombait dans la tristesse, se posait sur sa patte valide, dans un coin du jardin, et suivait d'un regard mélancolique le vol des autres Cigognes s'enfuyant à tire-d'aile vers le ciel d'Afrique.

J'ai dit que notre chère Alsace était la terre de prédilection de la Cigogne. A chaque saison, elle y retrouve son blanc clocher, sa chaumière et son vieux nid ; mais les amis

qui saluaient autrefois son retour sont absents; ils ont fait place à des visages étrangers, à des figures allemandes. L'Alsacien, lui aussi, s'est fait émigrateur; mais, comme son amie la Cigogne blanche, il reviendra un jour de printemps....

* *
*

XXVII

LES PHOQUES

Ce sont les enfants gâtés du Jardin. Ils ont leur bassin à eux, qui, sans atteindre les proportions des mers glaciales, n'en est pas moins très-convenable, élégant, coquet, et tout enguirlandé de curieux : une sorte de boudoir aquatique. Ils ont un baigneur, un médecin (je crois que c'est un homœopathe) et un officier de bouche. On m'a même assuré qu'un pédicure en retraite avait été attaché à leurs personnes.

Vers quatre heures, *messieurs sont servis*. Ils montent à la surface de l'eau, ce qui est leur manière de passer dans la salle à manger, dressent la tête, saisissent au vol le poisson qu'on leur jette, plongent, se poursuivent, se balancent, s'approchent, disparaissent, en vous lançant un regard oblique et doux, presque humain.

Ils adorent le poisson. Mais le Phoque n'est pas un gloton comme le pélican, ce goinfre des rivages ; c'est un gourmet délicat qui choisit ses morceaux et fait le difficile. Bientôt, il faudra lui accommoder son poisson, et vous verrez qu'il

demandera des *turbots* à la Reine ou des *carpes* à la Chambord.

Ce curieux amphibie tient du quadrupède, du poisson, du clown et du bourgeois. Rondelet, paisible et ventru comme un bon rentier, il possède quatre nageoires ou pattes qui se terminent par des doigts, de vrais doigts, ornés d'ongles magnifiques. Ce n'est pas tout, le Phoque porte aussi une forte paire de mitaines, précaution bien naturelle quand on habite le pôle. Sa robe est élégante et lustrée, tachetée de jaune ; sa tête, ronde, intelligente, avec de grands yeux pleins d'expression et de douceur, a je ne sais quoi de vivant, de parlant, de tendre et de voilé.



Il n'a qu'un tronçon de queue et point d'oreilles. En revanche, il possède de longues et belles moustaches tombant à la tartare. Son cou est flexible comme un cou d'oiseau ; ses mouvements pleins de grâce et d'aisance.

Le Phoque est un maître nageur. Mais, à terre, il ne marche ni ne court, il saute et tressaute de la poitrine, les nageoires écartées, le cou tendu, le regard mélancolique. Il a l'air de vous demander la main. C'est à la fois comique

et douloureux à voir. On dirait un pauvre estropié qui se traîne, ou un paillasse qui se disloque et se trémousse.

Le Phoque a la vie très-dure; le nez est son endroit sensible, le défaut de la cuirasse, je pourrais dire *son talon d'Achille*. C'est là qu'on le frappe, et c'est par là qu'il meurt.

On trouve le Phoque dans presque toutes les mers. Mais c'est surtout dans les contrées polaires qu'il abonde, qu'on en voit des troupeaux immenses couvrir les glaçons et les rivages.

Il a pour patrie le pôle, pour royaume les banquises, pour hamac un glaçon, pour soleil le rayonnement féérique, les flammes étincelantes des aurores boréales.

Il a pour ennemis l'Esquimau et l'ours blanc. Le premier le harponne, boit son huile, mange sa chair et de sa peau fait des pirogues.

L'ours, blotti dans la neige et penché sur le rivage, guette, attend le Phoque; à peine a-t-il surgi entre deux glaçons, qu'il le saisit, l'enlève, l'emporte, l'étouffe et le dévore.

Parmi les nombreuses espèces de Phoques on distingue le *Lion marin*, qui atteint jusqu'à trente pieds de long; le *Phoque à trompe et à crinière*; le *Phoque noir* de l'Adriatique, qui porte comme un capuchon sur ses épaules et qu'on a surnommé le *Moine des mers*.

C'est, dit-on, un étrange et saisissant spectacle de voir le Phoque, au milieu de la tempête, surgir du sein des vagues, dresser sa tête presque humaine, à l'air calme et monacal, puis soulever sa nageoire, j'allais dire sa main, comme s'il voulait bénir l'équipage,

Si le Phoque n'a pas été dieu comme l'ibis, il a vécu parmi les dieux. C'est un déclassé de la mer et de l'Olympe.

Jadis il composait les troupeaux favoris de Neptune et se jouait familièrement autour de son char.

Aujourd'hui on le montre dans les ménageries, où il dit *Papa* et *Maman*, comme un vieillard tombé en enfance. Après la mythologie, la foire; un tréteau pour horizon et un baquet pour océan....

* *
*

XXVIII

LE PÉLICAN

Le Pélican est le plus excentrique des palmipèdes ; sa robe a l'air d'une longue chemise blanche, son bec d'un soufflet de forge, et sa poche d'un garde-manger.

Son petit œil brillant et sagace se cache sous une touffe de plumes qui s'arrondit en forme de casquette. Ce n'est plus un oiseau ; c'est un bec, c'est un faux nez qui fait rêver aux bals de l'Opéra. Il me semble toujours qu'il va partir du pied gauche et exécuter un *cavalier seul*. Son aspect patriarcal et masqué, biblique et carnavalesque, semble confondre dans un rapprochement impie les *Saintes Écritures* et le *cancan*.



Le Pélican se nourrit, ou plutôt se bourre de poissons ; quand il a rempli son estomac, il remplit sa poche : il lui faut du poisson dans le ventre et *sur la planche*. Sa prévoyance égale sa voracité.

Sa vie n'est qu'une partie de pêche. Il est curieux de voir,

sur le rivage des mers ou sur le bord des fleuves, une longue file de Pélicans, immobiles et attentifs comme des pêcheurs à la ligne, jetant comme une épée leur long bec, qui saisit, engloutit le poisson, s'ouvre et se referme comme une soupe-pape.

A la vue de ces pêcheurs intrépides, on dirait de blancs fantômes ou des baigneurs revêtus de longs peignoirs.

On rencontre le Pélican sur les bords de la mer Méditerranée; mais sa véritable patrie, c'est l'Orient; ses fleuves de prédilection, c'est le Nil, c'est le Gange, c'est le fleuve Jaune du Céleste Empire.

Malgré le poids de son corps, le Pélican a le vol rapide et élevé; il prend dans les airs une grâce et une majesté qu'il est loin d'avoir sur le rivage. Le voyez-vous planer sur vos têtes, se détacher comme une voile blanche sur le ciel bleu d'Orient, faire flotter l'ombre de ses ailes sur les pagodes et les minarets? Il ne barbote plus, il vole, il plane. Le lac s'est fait ciel.

Le Pélican vaut beaucoup moins que sa réputation; il n'est pas de légende plus touchante et plus fausse que celle de cet oiseau. L'Écriture le représente se perçant le cœur de son bec pour nourrir ses petits de son sang. C'est la personification de l'amour maternel. Rien de plus égoïste, au contraire, que ce goinfre des rivages! Le Pélican est la parfaite image de la sensualité et de la gourmandise.

Son cœur, à lui, c'est sa poche. Il ne se dévoue pas, il se gave.

Nous savons aujourd'hui d'où vient cette poétique légende dont le Pélican a bénéficié pendant des siècles. Quand il



donne à manger à sa famille, il presse son bec contre sa poitrine, pour en faire sortir le poisson qu'il leur destine. Il ne se perce pas le sein, il vide son sac.

De son bec on a fait une arme généreuse, le poignard du dévouement; ce n'est qu'une fourchette.

★ ★
★

XXIX

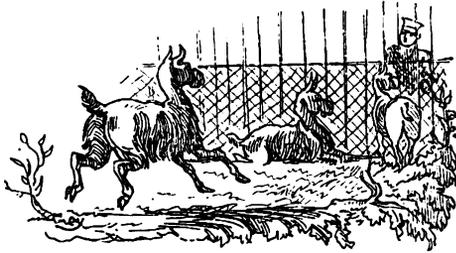
LE LAMA

Au chameau les déserts d'Afrique et les steppes d'Asie; au Lama les froides régions des montagnes américaines, les plateaux élevés des Cordillères ou les pampas de la Patagonie.

On l'a surnommé le Chameau du nouveau monde.

Comme lui, c'est un marcheur infatigable, une rapide estafette qui fait, haut la main, je veux dire haut le pied, ses quinze lieues par jour.

C'est surtout un portefaix émérite qui ne butte ni ne bronche.



Il est mieux fait que le chameau; il n'a ni goître, ni bosse, et sa bouche ne se termine pas en forme de blague à tabac. Sa taille est bien prise, dégagée, presque élégante; sa jambe fine et déliée; son grand cou, flexible et nerveux, porte une

tête intelligente et fière, à l'oreille droite, au regard inquisiteur et défiant.

On pourrait lui reprocher peut-être trop de solennité dans la démarche; quand on l'appelle, il arrive avec prudence et lenteur, s'avance avec la gravité majestueuse et sacerdotale du grand prêtre tartare dont il porte le nom.

Il a l'air de dire : J'avance, écarter-vous ; je m'arrête, prosterner-vous : je suis le grand Lama.

Et c'est lui, au contraire, qui s'agenouille aux pieds de l'homme pour lui obéir, pour le servir et qui reçoit sur son dos le fardeau que sa main lui impose.

Ce n'est plus un dieu, c'est un portefaix. Mais il a d'autres mérites qu'une épaule robuste et un pied infatigable ; sa chair est bonne, sa peau solide, sa laine précieuse.

A côté du Lama, se font remarquer la *Vigogne* et le *Guanaco*, deux espèces sauvages du Lama, qui se trouvent internés au Jardin zoologique comme à une école de civilisation.

Ils se sont faits très-vite à la vie européenne, et je me figure que, depuis leur installation, ces animaux ont dû renoncer à la plupart de leurs idées étroites. Ils viennent poliment vous dire bonjour à travers les grilles et font honneur aux gâteaux de la civilisation européenne, ce qui n'est pas trop sauvage.

La *Vigogne* est un joli animal au poil crépu et fin, aux formes gracieuses et délicates. Le *Guanaco*, gibier excellent et rare, à la toison précieuse est chassé avec passion par les gentlemen péruviens qui le poursuivent jusqu'au milieu des pics neigeux des Cordillères.

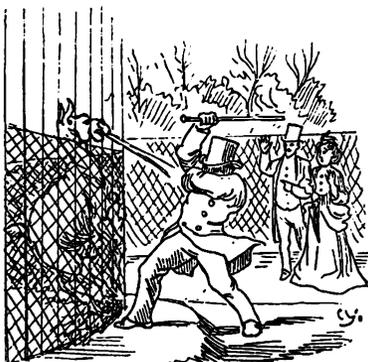
L'*Alpaca* est d'humeur plus familière, s'apprivoise et s'acclimate aisément. Il est moins robuste et moins haut que le Lama. Il n'a du reste aucun besoin de travailler ; sa fortune

est faite, et il la porte sur son dos : c'est une toison abondante et soyeuse, aussi fine, aussi belle que le cachemire.

Les Péruviens entretiennent de grands troupeaux d'Alpacas, les gardent à vue et s'en montrent aussi jaloux qu'un Turc de son harem.

Une loi sévère prohibe l'exportation de cet animal qui a toutes les peines du monde à franchir la frontière. Il est évident qu'on ne passe pas un quadrupède en contrebande, comme un verre de Bohême, un paquet de cigares ou une montre de Genève.

Si l'on demandait aux Alpacas ce qui les étonne le plus dans ce charmant Jardin d'acclimatation, ils répondraient certainement, comme le doge de Venise, que c'est de s'y trouver eux-mêmes.



Le Lama est appelé à un grand avenir européen; il s'acclimate et se reproduit à merveille. Il est rapide et fort, et, sous le rapport de la sobriété, il rendrait des points à un âne breton. Il est docile, et, comme le chameau, s'agenouille humblement pour recevoir son fardeau, se relève avec fierté, marche d'un pas vaillant et sûr, ne s'arrête que sur l'ordre de son maître. Mais sa docilité n'exclut pas une certaine indépendance. Le Lama n'aime pas les familiarités. Si vous l'agacez, il se recule, dresse la tête et vous crache en plein visage. N'insistez pas, autrement le Lama s'irrite, et ce n'est

plus une bouche qui crache, c'est une pompe qui jaillit, un arrosoir qui vous inonde.

Espérons qu'en se civilisant, le Lama renoncera à cette façon impertinente et singulière d'exprimer sa mauvaise humeur.

De même que le chameau d'Asie nous apporte sur son dos les richesses de l'extrême Orient, le Lama est le messenger ordinaire des *placers* américains.

Il attend son précieux fardeau à l'entrée des mines, descend lentement des Cordillères, serpente, ondule en longs chapelets dans les prairies silencieuses, escorté comme un roi, bercé par les chansons des muletiers et faisant tinter ses clochettes d'argent : il porte l'or du nouveau monde.

* *
*

XXX

LE MARABOUT

C'est un singulier personnage, mais c'est un personnage aussi dévoué que ridicule, aussi utile que grotesque, purifiant l'atmosphère à coups de bec, mettant la patte sur les épidémies, absorbant la peste en même temps que les détritrus et les immondices.

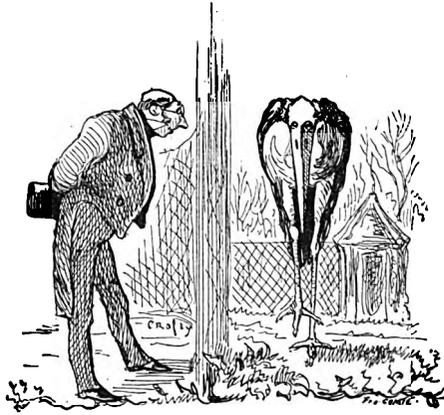
Si le choléra nous vient des bords non moins empestés que sacrés du Gange, ce n'est pas la faute du Marabout qui fait à notre Occident comme un rempart de son bec.

De même que le Serpentaire fait la guerre aux reptiles, le Marabout s'attaque bravement à la charogne et combat l'ordure, dont il est tout à la fois le balayeur et le tombeau!.....

Il n'est pas très-séduisant : de grandes jambes grêles et déchaussées, vomissant de longs pieds plats; une sorte d'habit trop court, aux basques étriquées; point de cravate, un grand cou nu; la tête chauve comme un œuf, l'œil terne et clignotant; un bec monstrueux qui semble de carton et tout agrémenté de verrues; la peau rugueuse, toute plis-

sée, et sur la poitrine une espèce de jabot qui ne sort pas des mains de la blanchisseuse.

On dirait un bohème du ruisseau. Jeune, il a l'air d'un vieillard; infatigable et vaillant, il semble décrépît, je ne sais quoi de déchu, de misérable et de honteux. En le voyant



debout sur une patte, le regard mélancolique et le bec incliné comme une épée, vous pourriez croire qu'il se reproche ses goûts dépravés, qu'il songe à cet axiome de Brillat-Savarin :

« *Dis-moi ce que tu manges et je dirai qui tu es...* »

Qu'importe? ses éminents services sont là qui le réhabilite et qui l'honorent.

Le Marabout est le grand chef de la salubrité publique en Orient.

A Calcutta, à Mahé, à Chandernagor, à Pondichéry, on le rencontre dans les rues, sur les places, le long des quais, sur le seuil des portes; il va, il vient, attentif et préoccupé,

tournant sur lui-même. Qu'attend-il? Que l'on vide les ordures. Alors, de tous les coins surgit une nuée de Marabouts; les voilà tous à l'œuvre : à chacun son tas. Regardez! il n'y a plus rien... Ah! les rudés ouvriers!

Je vous laisse à penser si l'on a du respect et des égards pour ces vénérables chiffonniers qui ont pour crochet leur bec et pour hotte leur estomac, qui travaillent pour la gloire, pour l'art, et qui ne coûtent rien à la municipalité.

Le Marabout n'est pas seulement un directeur incomparable de la voirie; sous sa queue sordide il porte un trésor, un^e fine et éclatante plume, le précieux *marabout*.

Il n'en fait point parade, il la tient cachée, dans la crainte sans doute de la salir. Cette plume est comme l'or de ce fumier vivant, et le Marabout en est fier comme l'huître est fière de sa perle.

* *
*

XXXI

LE CASTOR

Bien qu'il ne sorte pas de l'École polytechnique, sa réputation est faite depuis longtemps. C'est un architecte du premier ordre et un ingénieur de première classe. Il ne lui manque qu'une casquette à six galons sur l'oreille.

Sans doute, le Castor n'a pas fondé Venise ou bâti les tours de Notre-Dame ; mais on raconte de son intelligence et de son savoir des choses merveilleuses.

Il élève des digues et creuse des canaux, étage des galeries, dispose des souterrains, construit des cabanes, des maisons qui joignent à l'agrément d'une villa toute la sécurité d'un château fort.

Je n'ai pas été reçu chez les Castors ; mais il paraît que rien n'égale le confortable et l'ingéniosité de ces demeures aquatiques dont ils couvrent les bords des fleuves américains.

Ils travaillent en société et toujours la nuit, choisissant pour demeures des eaux profondes et courantes, laissant flotter le bois qu'ils ont coupé et qu'ils destinent à leurs habitations. Par des digues artistement construites, au moyen de branches d'arbres, de pierres et de limon, ils

maintiennent les eaux à une hauteur toujours égale et maîtrisent les inondations.

Renforcées tous les ans, ces digues ingénieuses et charmantes finissent par germer, se transforment en haies verdoyantes et simulent un véritable enclos.

Leurs huttes, faites de branches d'arbres finement entrelacées et de limon qui sert de mortier, sont des chefs-d'œuvre de commodité, d'entente, de confortable et de solidité.

Portes, corridors, antichambre, escalier de service, salon, chambre à coucher, rien ne manque : appartement complet. Le cabinet de travail, ou plutôt l'atelier, est encombré de matériaux ; le réfectoire est tapissé de branches, de bourgeons, et la tendre écorce des saules remplit le garde-manger.

Figurez-vous ensuite un vaste et ingénieux système de trappes, de fossés, de remparts, de souterrains et de pièces dérobées, à tranquilliser Louis XI lui-même et à faire oublier Plessis-lez-Tours.

Ici, de vigilantes sentinelles, montées sur des remparts d'écorce, surveillent l'horizon et protègent les travailleurs.

Là, les vieillards et les infirmes, après avoir beaucoup rongé, pétri et maçonné durant leur vie, se réchauffent au soleil, inspectent les travaux d'un pas faible et lent, ou bien, adossés à un arbre, mâchonnet d'un air mélancolique les rameaux verts qu'apportent leurs enfants.

Tandis que les parents bâtissent, les plus petits jouent au bord de l'eau, sous la surveillance d'un vieux Castor, reposent sur les feuilles comme dans un berceau, ou s'amuse à construire des palais enfantins avec des débris de racines.

Plus loin, à l'écart, les turbulents et les paresseux, gardés sévèrement, sont tenus aux arrêts, silencieux, immobiles, isolés, n'ayant à ronger que leur frein.

Et c'est ainsi qu'un village de Castors est tout à la fois une forteresse, un toit, un chantier, une crèche, un asile, un hospice pour les vieillards, une école d'apprentissage et une maison de correction.

C'est mieux encore qu'un cours d'architecture, c'est l'enfance entourée de soins, la jeunesse instruite au travail, l'infirmité secourue, la paresse châtiée, la dissipation mise aux arrêts et la vieillesse servie, honorée.

Le Castor est un colon infatigable et hardi. Sous sa patte et sous sa queue, une hutte surgit, un village succède à la hutte et une tribu au village.

Famille et propriété, voilà ses principes, son code et sa devise. Il n'est pourtant pas égoïste. S'il est dévoué aux siens, il est utile aux autres, utile à tous. Sa tribu et son foyer ne font qu'un. Il y a chez les Castors solidarité de principes et communauté de sentiments, jamais de biens.

Leur république, bien différente des nôtres, n'est pour ainsi dire qu'un vaste chantier de travail. On coupe, on ronge, on taille, on transforme, on creuse, on aligne, on bâtit au lieu de détruire, et l'on agit au lieu de parler.

Il n'y a pas de temps pour la discussion.

D'ailleurs le Castor est un savant et non un avocat.

Il n'y a qu'à regarder cet amphibie pour rester convaincu que la Providence le destinait à l'architecture. Impossible d'être mieux outillé :

Sa queue est une truelle, sa dent une scie, sa patte une main, son ongle un pic.

Il est fait pour la nage et pour le travail. Ses pattes de derrière sont palmées, celles de devant armées de griffes. Il conçoit et il exécute ; il est tout à la fois la pensée et l'instrument, le créateur et le manœuvre.

Une large queue aplatie et écaillée ; le corps ramassé du travailleur, l'oreille courte et le museau busqué ; la physiologie intelligente et douce, un air réfléchi et des poses méditatives ; un regard mathématique qui cherche un alignement, sonde, calcule, mesure, compare, inspecte : tel est le Castor.

Son humeur est douce, aimable. Il s'apprivoise avec facilité et s'attache volontiers à l'Homme, dont il n'a pour tant pas à se louer.

Jadis le Castor élevait sa cabane sur les bords du Rhône et du Gardon. Il paraissait heureux et maçonnait en paix ; mais l'Homme vint et s'acharna après sa fourrure. Un beau jour le Castor disparut.

Son chantier a été transporté en Amérique. C'est de là que, chaque année, il nous arrive des quantités énormes de peaux de Castor.

Mais la cupidité humaine est la même sous tous les climats ; le Castor devient rare, même en Amérique, et finira par disparaître des bords du Mississipi, comme il a disparu des bords du Rhône.

Dieu le créa architecte ; l'homme en fit du feutre et donna son nom à un chapeau.



* *
*

XXXII

LES PERROQUETS

Les Perroquets, les Cacatois et les Aras, les Toucans et les Perruches éblouissantes, les Merles bronzés, les Passereaux éclatants, les petits oiseaux des Tropiques, occupent une ancienne serre qui ne paraît point avoir changé de destination.



Au lieu de camélias et de roses, des oiseaux aux couleurs magnifiques, des fleurs animées qui volent et qui chantent.

Ils sont là une centaine de Perroquets de tous les plumages et de tous les ramages, grimpant le long des grilles comme s'ils voulaient monter au pouvoir, se dandinant comme s'ils ne tenaient qu'à leur perchoir et ne prétendaient jamais en descendre, branlant la tête comme s'ils avaient

une révolution dans le gosier, et roulant de gros yeux ronds en prenant des airs de dictateur.

Quel vacarme ! Ce n'est plus une volière, c'est un club. On se croirait à une réunion électorale de Belleville ou de Montmartre.

Tous orateurs et tous Perroquets ! Il y a surtout un Ara écarlate, tribun infatigable, à la voix caverneuse et rauque, qui ne cesse pas de parler. L'œil flamboyant, le bec ouvert et la plume hérissée, il agite ses ailes rouges comme de grands bras, et semble pérorer du haut d'un balcon...



J'avoue que je ne le comprends pas ; mais je parie qu'il raconte, pour la centième fois, que les Césars sont les bourreaux des Perroquets, que l'empereur Héliogabale se nourrissait des cervelles de ses ancêtres, et que Vitellius en faisait des pâtés !

Le Jardin d'acclimatation possède une collection de Perroquets très-remarquable et très-variée.

Voici d'abord l'Ara, à la tête plate, au bec prodigieux, aux plumes éblouissantes et tricolores, bleues, rouges et jaunes.

C'est un Américain du Sud. L'Indien est friand de sa chair et fier de son plumage dont il fait d'éclatantes parures ; l'Ara vit sous son toit, familier et confiant comme le pigeon chez nous. Faut-il un panache ou un ragoût, on a l'oiseau sous la main ; il ne reste qu'à lui tordre le cou et à le plumer.

De tous les Perroquets, le plus sociable, le plus spirituel



et le plus éloquent, est en même temps le plus modeste et le plus commun. J'ai nommé le *Perroquet gris d'Afrique*.



Il imite tous les sons et tous les bruits, siffle comme un merle, bavarde comme un avocat, et chante comme un membre du Caveau. Il écoute, retient, imite, répète tout; exécute un roulement de tambour, s'informe de vos nouvelles, et entonne le *Dieu des bonnes gens*. Sa facilité est merveilleuse, et sa mémoire égale celle de Pic de la Mirandole.

Son costume est fort simple, mais élégant, d'un beau gris cendré. Son seul ornement, c'est sa queue, d'un rouge vif, qui semble trempée dans un plat de framboises.

Ce Perroquet d'une blancheur éclatante est le Cacatois,



une vraie boule de neige. Il n'a de noir que la patte, le bec et l'œil. On dirait un nègre en peignoir blanc.

Ce splendide oiseau a une huppe jaune-paille, ou rose tendre, qui se relève et se déploie à volonté; c'est tour à tour un panache et un éventail. Mais l'éloquence ne réside pas dans la huppe, et le Cacatois n'a pas, comme

le Perroquet gris, ce *pectus* dont parle Cicéron et qui fait les vrais orateurs.

Un des grands avantages du Perroquet, c'est sa longévité ; sans devenir aussi vieux que la carpe, l'éléphant et le corbeau, il atteint facilement un âge avancé, et, comme les vieillards d'élite, conserve toute la plénitude de son intelligence.

Il vient de mourir au Ministère de la guerre un Perroquet quasi légendaire, qui, du haut de son perchoir, avait vu passer cinq ou six gouvernements. Sa vie, très-digne du reste, est un



vrai roman que je vous demande la permission de raconter.

Il était né à la Guadeloupe. Un capitaine de frégate l'avait donné au maréchal Soult, duc de Dalmatie. Le héros de Toulouse le prit en amitié, et en 1830 l'installa près de lui au Ministère de la guerre.



Il lui apprit à crier : « Vive le Roi ! » En quittant le ministère, Soult légua Jacot au bon maréchal Gérard, qui le passa au duc de Trévise, qui le recommanda au maréchal Maison. Cubières en hérita, et puis Trézel, et puis Nyon.

Sebastiani et le comte de Rigny l'adoptèrent successivement.



Dans les hautes sphères politiques on ne disait plus le portefeuille, mais le Perroquet de la guerre.

Jacot reçut tour à tour les caresses de Thiers, de Guizot et de Molé, de Duchâtel et de Dumont ; mais il se défia

toujours un peu de M. Persil, sans doute à cause de son nom.

Louis-Philippe le connaissait, l'aimait, s'informait de ses nouvelles.

N'étaient-ils pas montés le même jour : l'un sur son trône, et l'autre sur son perchoir ?

Vint 1848 ! Le Roi descendit ; le Perroquet resta.

Il resta, et, au moment où Louis-Philippe montait en fiacre, il cria de sa voix rauque et ferme : « Vive le Roi ! »



Et ce cri, il le répéta vaillamment le lendemain, les jours suivants, à l'heure même où M. Garnier-Pagès, ajustant son faux-col, proclama la république.

On vit peu d'orléanistes de cette trempe.

Le général Bedeau arrive au ministère, et c'est par un bruyant « Vive le Roi ! » qu'il est accueilli.

— Voilà, dit-il en souriant, une singulière façon de souhaiter la bienvenue à un ministre de la république.

— C'est le Perroquet du maréchal Soult, répond l'économe du ministère. Il est ici depuis 1830 et il paraît qu'il n'a jamais varié dans ses opinions. Voilà dix-huit ans qu'il crie : « Vive le Roi ! »



— C'est fort honorable, riposte le ministre. Pourvu que Crémieux ne l'entende pas !

Subervie succède à Bedeau, et Cavaignac à Subervie. Non-seulement Jacot n'est pas inquieté, mais il crie : « Vive le

Roi ! » aussi librement que s'il était à Frohsdorff ou à Claremont.

Lamoricière s'installe au ministère, entend le Perroquet du maréchal et devient tout pensif.

— C'est étrange ! dit-il simplement.

Puis, arrivent le colonel Charras, qui va jusqu'à gratter la tête de Jacot, et M. d'Hautpoul qui lui apprend à chanter *La boulangère a des écus...*

Le général Schramm lui fait donner un perchoir neut, et ce n'était pas sans besoin ; l'autre datait du général Trézel.

Enfin, Saint-Arnaud entre au ministère, s'installe, et, prêtant l'oreille :

— Ne vous semble-t-il pas, dit-il à son aide de camp, qu'on crie : « Vive le Roi ! » C'est fort bizarre.

— Parfaitement, mon général. Cette voix même est très-enrouée.

— Est-ce une bravade ou une mystification ? Voyez un peu mon chef de cabinet.

L'aide de camp interroge le chef de cabinet, qui fait appeler son sous-chef, qui sonne l'économiste.

— Mais, c'est le Perroquet du maréchal Soult ! répond ce dernier. Il y a vingt-deux ans qu'il est ici et qu'il crie : « Vive le Roi ! » On ne l'a jamais inquiété.

On transmet cette réponse au ministre.

— C'est bien la peine, s'écrie le général, d'avoir fait le coup d'État, pour entendre toute la journée : « Vive le Roi ! » Je n'aime pas les Perroquets ; qu'on me délivre de cette bête !



Cet ordre affligea beaucoup l'économe; ils avaient vieilli ensemble, Jacot et lui, et, qui sait? peut-être avaient-ils aussi une secrète communauté d'opinions.

L'économe prend le Perroquet, l'emporte, le cache dans son appartement et lui fait la leçon toute la nuit. Le lendemain, il descend radieux, et pose triomphalement Jacot sur son perchoir.

Aussitôt Jacot secoue les ailes et s'écrie de sa voix la plus éclatante : « Vive le Roi !... »

Le général, qui dormait du sommeil du juste, se réveille en sursaut, et sonnait, à tout rompre, son valet de chambre :
— Voilà, dit-il, qui est un peu fort !

Mais au même instant le Perroquet ajoute :
— ... de Saint-Arnaud.

Et reprend avec une volubilité effrayante :

— Le Roi de Saint-Arnaud ! Vive le Roi... de Saint-Arnaud !..

— A la bonne heure ! fait le ministre, il n'y a là rien de bien séditieux, et voilà, assurément, un Perroquet de beaucoup d'esprit.

Après le départ de Saint-Arnaud, le Perroquet échut au maréchal Vaillant, qui fut très-gentil pour lui. Il s'occupait sérieusement de son éducation, et s'ingénia par tous les moyens à lui faire crier : « Vive l'Empereur. »

Mais le Perroquet, qui depuis vingt-six ans avait un *Vive le Roi* dans le gosier et un *Vive le Roi* compliqué d'un *Saint-Arnaud*, ne put jamais articuler que : « Vive l'Emp... ! »

Il s'arrêtait brusquement, balançait sa tête déplumée et tournait ses gros yeux ronds comme s'il allait mourir. Ce



n'était qu'au bout de dix minutes qu'il parvenait à ajouter :
« ... *eur!* »

— Cet oiseau, dit finement le maréchal Vaillant, n'arrivera jamais à rien.

Un mois après la Commune, il mourut fidèle à ses opinions et laissant un grand exemple. Il mourut comme il avait vécu, en criant : « *Vive le Roi!* »

Ses forces ne lui permirent pas d'ajouter : « ... *de Saint-Arnaud!* »



XXXIII

LE DAUW



E n'est plus l'âne de la fable vêtu de la peau du lion ; c'est le cheval de la réalité qui a endossé la peau du tigre.

Rien d'éclatant, d'original, de délicat, de mathématique et de fini comme le vêtement du Zèbre et du Dauw.

Ce n'est pas une robe, c'est un dessin ; ce n'est pas un pelage, c'est un éblouissement, une énigme, une harmonie. Qu'on se figure, sur un corps jaune clair, de fines et élégantes bandes noires qui se détachent, se suivent, s'écartent, se soude, s'élargissent, se recourbent, s'amincissent, se fuient, se retrouvent, se confondent ; tout un système d'anneaux, de ceintures, de jarretières, de bracelets, de colliers.

Et tout cela s'harmonise, se complète et se tient ; c'est une figure, c'est un tableau. Un géomètre a tracé ces lignes, un peintre a dessiné ces bandes ; n'y touchez point, vous en effaceriez les couleurs.

L'ayant vu passer comme une flèche, comme un rayon,

les peuplades africaines demeurèrent éblouies et le saluèrent de ce nom poétique : le *Cheval du soleil*.

Le corps du Zèbre est digne de la robe qui le pare. C'est la

force, la hardiesse, l'agilité; une allure hautaine et vive; des mouvements brusques et légers, un trot rapide, aérien; la



tournure dédaigneuse et souple, une grâce indolente, nerveuse; la tête fine, la jambe déliée, l'oreille mince, l'œil brillant et noir de la race africaine, les longs cils d'une mule espagnole; des bonds, des retours imprévus et capricieux, des allées, des venues, des galops spontanés, brusquement interrompus; des poses théâtrales comme s'il paraissait dans un cirque; je ne sais quoi d'impatient, de tourmenté, d'inquiet, d'obstiné, de nonchalant et d'emporté, de rapide et d'endormi.

C'est le lazzarone qui se réveille et qui bondit à la première mouche qui le pique. Il sommeillait, il galope; il broutait, il caracole; il était là, il a suivi le vent qui passe.

La paresse est le péché mignon du Dauw. Fantastique, hautain, volontaire, il se trouve trop fort pour se soumettre, trop rapide pour se rendre, trop beau pour travailler.

Sa vigueur et son étonnante agilité en font une bête précieuse, une importante conquête, un puissant auxiliaire de l'homme.

Sa domestication est assurée; mais elle sera pénible, lente, et exigera des soins constants. Si l'on se fie à ses bons

mouvements, il vous trompe; si on le néglige, il retourne aussitôt à ses instincts; si on le perd de vue, il vous échappe. On ne le persuade pas, on le dompte; il faut le combattre jusqu'à ce qu'il soit vaincu, jusqu'à ce qu'il soit conquis.

On dirait qu'il a le désert dans sa tête, et l'imagination toute remplie de mirages africains.

Cependant son éducation européenne a été entreprise avec persévérance, avec soin; le Dauw se soumet peu à peu: on l'apprivoise, on l'attelle, et le jour approche où nous verrons l'Hippotigre s'adoucir et plier sous la main patiente et souveraine de l'homme.

Le Dauw habite les plaines immenses et désertes de l'Afrique méridionale.

C'est un touriste infatigable et rapide autant que capricieux et que hardi. On le trouve au Congo; on le rencontre en Abyssinie; il traverse le pays des Hottentots, le Mozambique, la Cafrerie; se promène du tropique à l'équateur, traverse d'un pied léger les solitudes inconnues, et redescend vers le cap de Bonne-Espérance.

C'est le bohémien du désert, stationnant partout, ne restant nulle part; ayant pour bien, sa liberté; pour guide, son caprice; pour but, l'inconnu; pour domaine, l'immensité; pour chemin, l'horizon; pour abreuvoir, les rives du Niger ou les bords du Nil Blanc, les flots de l'Orange ou du Zaïre; pour tente, une forêt vierge; pour observatoire, un plateau



du Lupata ; pour barrière, l'Océan ; pour compagnons de route, des troupeaux d'autruches, de gnous, d'antilopes, caravanes étranges et bigarrées, dont la prudente autruche est le guide et la sentinelle, dont le Dauw, robuste et vaillant, est le défenseur.

Son courage, son agilité, sa force, en font un combattant redoutable, un adversaire respecté de tous les carnassiers du désert. Seul, le lion l'attaque et le dévore ; le chacal, l'hyène, le léopard, se tiennent à l'écart, évitant sa dent meurtrière, son pied nerveux, terrible, qui vise, frappe, étourdit : un trait, une massue.

Son péril inévitable, c'est la balle de l'Européen, c'est le javelot de l'indigène ; c'est la fosse perfide qui s'ouvre sous ses pieds et le retient à jamais captif, lui, l'indépendant, la bête libre par excellence.

J'ai dit que le Dauw était le bohémien du désert ; il en a l'insouciance, la fierté, les instincts pillards et maraudeurs. Quand la sécheresse a tout brûlé, il quitte le désert, une fournaise, et, suivi d'une troupe d'antilopes, il envahit les cultures, dévaste les plantations.

Les pluies venues, il retourne au désert, sa patrie.

Sa peau magnifique est comme le manteau royal des monarques africains ; sa crinière droite et roide, éclatante, alternativement blanche et noire, une fraise déroulée, pare l'épaule des guerriers hottentots et des Cafres.

Bien que le Dauw tienne le milieu entre l'âne et le cheval, il ne sait ni braire, ni hennir. Il a son cri à lui, bref, impérieux, sonore, qui retentit dans les solitudes comme un appel, une menace, ou un cri d'alarme.

La vie constante et accidentée du désert l'a instruit à la prudence et à la ruse ; il prévoit, il flaire, il fuit le danger,

et, à moins d'avoir des ailes, le danger ne saurait l'atteindre.

Le Zèbre et le Dauw ne sont guère connus que depuis l'établissement des Portugais sur les côtes du Congo. Un



jour pourtant, le Zèbre fit irruption dans l'antiquité, apparut dans Rome, étonna le cirque par sa robe étrange, fabuleuse, et mérita les applaudissements de l'empereur Caracalla.

On dirait qu'il eût voulu, par sa présence inexplicquée, embarrasser la science et l'histoire. D'où venait-il? Était-ce un Zèbre égaré dans la haute Égypte? Un cadeau royal apporté par quelque ambassadeur? Ce qu'on sait, c'est qu'il passa fièrement devant la loge impériale, qu'il lutta, qu'il mourut.

Ave, Cæsar, morituri te salutant.

La mythologie attelait des tigres au char de Bacchus; réalisant pour ainsi dire la fable, la science moderne attelera bientôt l'Hippotigre de Caracalla, le Dauw soumis, le Zèbre dompté, à nos breaks et à nos chars à bancs.

* *
*

XXXIV

LE CASOAR

A côté de l'Autruche se dresse le Casoar d'Australie, le Dromée. Il est moins élevé que sa gigantesque voisine; mais son œil vif et clair, pétillant de malice et de ruse, annonce la même intelligence, la même sagacité.

Comme l'Autruche, le Casoar court, il ne vole pas. C'est un oiseau de course, ayant pour turf les solitudes de l'Australie: c'est le *Gladiateur* des oiseaux.

Ces vaillants coureurs s'en vont par troupeaux immenses, se pressent et se distancent comme s'ils avaient quelques grands prix à remporter. Les voici: ils passent, ils ont passé. Où vont-ils? Ils courent. On dirait qu'ils ont des ailes à leurs pattes.

Le Casoar a deux titres à notre sympathie: sa plume, sa chair.

Sa plume, formée pour ainsi dire de deux tuyaux partant de la même racine, est élégante, originale et des plus estimées. Sa chair est exquise. Si je voulais flatter nos oies de Toulouse, je dirais que c'est à peu près le même goût, mais avec une saveur particulière et un parfum exotique qui dis-

tinguent le Casoar. Ses œufs, très-déliçats, sont teintés d'un beau vert : de gigantesques émeraudes. Les guerriers indigènes ont le mauvais goût d'en parer leurs armures, quand il serait si agréable et si simple de les manger à la coque.



Le Dromée est un bel oiseau, élégant, bien vêtu, à l'allure vive et fière. Il porte un jabot artistement plissé, et une chenille pareille à celle d'un casque de dragon serpente sur sa tête.

Son humeur n'est pas irréprochable, mais il jouit d'un tempérament heureux; il s'acclimate à merveille sous notre ciel, dont il brave les plus froids hivers.

Son étrange voisin, le *Casoar à casque*, n'a rien de commun avec le Dromée. C'est un être à part et un oiseau des plus bizarres. Son plumage est un poil singulier, ses ailes des tuyaux de plume sans barbe, sa huppe un cimier osseux, crânement incliné sur l'oreille. Ce casque et ce poil lui donnent je ne sais quel air apocalyptique. On dirait un guerrier changé en bête.

C'est un solitaire, sombre et défiant; il se cache dans les

forêts impénétrables des Moluques et de Java. Sa vie est un secret, sa capture un miracle.

Cet oiseau manque absolument de respect et d'égards pour sa femelle, qui n'est jamais son épouse et toujours son esclave. Jaloux, brutal, infidèle, sa vie n'est qu'une série continue de coups de canif, de coups de patte et de coups de bec dans le contrat.

Arrogant et despotique, il a l'air de dire : Toute la puissance du côté du casque !

* *
*

XXXV

LES SINGES

Une grimace, un cri, un bond, c'est le Singe.

La volonté, la parole et la conscience, c'est l'homme.

On a dit que le Singe était l'ancêtre de l'homme. Il n'est et ne fut jamais que sa caricature.

A une époque inconnue, lointaine, et pour une cause ignorée, Dieu voulut humilier l'homme, il réfléchit et fit le Singe.

Cette parodie étrange peut étonner les yeux et frapper l'esprit. Mais la science a posé froidement son doigt sur le cerveau du quadrumane, et elle a souri : le Singe n'est qu'une bête.

Si des philosophes grincheux en ont fait une sorte d'Adam velu et grimaçant, cela les regarde, eux, leur conscience et leur miroir.

Le Singe n'est qu'un acrobate et un histrion tenant tout entier dans un cerceau.

Peut-on se figurer sans rire le père du genre humain suspendu par la queue à la branche d'un cocotier ? Alexandre et Charlemagne descendant d'un macaque ; Platon, Homère,

Bossuet, Descartes, remontant à un Chimpanzé ou à un Sagouin! Diane de Poitiers et Ninon de Lenclos ayant pour grand'mère une Guenon!

Cependant nous voyons cette ressemblance humaine provoquer le respect et parfois l'adoration des peuples primitifs.

C'est ainsi que le Singe *Houlman* était une divinité indienne tellement respectée, qu'on le laissait dévaster les fermes et les jardins à mâchoire que veux-tu.

Le *Tartarin*, qui, avec sa longue chevelure descendant sur ses épaules, a l'air d'un président à mortier, était, chez les Égyptiens, l'emblème vénéré du dieu Thoth, chargé, comme on sait, de peser les bonnes et les mauvaises actions des hommes. Le Babouin, qui porte de si beaux favoris blancs, se trouve également figuré sur les vieux monuments de l'Égypte et de la Nubie. Il avait un temple et un culte spécial. Enfin, l'*Entelle* du Bengale est vénéré par les adorateurs de Brahma, qui se trouvent très-honorés quand le Singe familier arrive à l'improviste, s'installe à table et dîne à la fortune du pot, comme un simple particulier.



Les peuplades du Soudan prétendent que, jaloux de l'œuvre de Dieu, le diable voulut, à son tour, créer un homme, et qu'il fit le Singe. Il lui inculqua naturellement toutes les malices imaginables, mais ne put jamais lui apprendre à parler.

Les nègres du Congo considèrent les Singes comme leurs cousins, et ils assurent que, s'ils ne parlent pas, c'est dans la crainte qu'on ne les fasse travailler...

Enfin, une légende brésilienne raconte qu'à une époque très-reculée, les Singes parlaient comme vous et moi, mais comme ils ne pouvaient dire un mot sans mentir ou tenaient des propos inconvenants, ils devinrent tous muets.

Les cinq parties du monde ont leurs Singes presque aussi laids les uns que les autres. Mais la race européenne se trouve réduite à cinq ou six *Magots* réfugiés sur la pointe de Gibraltar.

Bientôt elle aura pour tombeau les colonnes d'Hercule, et l'on pourra graver sur le rocher anglais : « Ci-git le dernier Singe européen. »

De tous les Singes, ceux qui se rapprochent le plus de l'homme par la taille, les habitudes et l'intelligence, ce sont : le *Chimpanzé* d'Afrique et l'*Orang-outan* d'Asie.

A l'état de domesticité, les jeunes Orangs répètent et s'approprient avec une facilité étonnante tous les actes dont ils sont témoins : ils boivent dans des verres, se servent de fourchettes, de cuillers, de couteaux ; ouvrent et ferment les portes ; montent sur une chaise pour saisir un objet qui n'est pas à leur portée ; arrangent leur lit pour mieux reposer et vont chercher eux-mêmes la couverture qui sert à les envelopper.

Quant au Chimpanzé, très-répandu dans la Guinée et les forêts du Congo, il se construit de véritables cabanes de feuillages, pour se préserver de la pluie ou des intempéries de l'air. Aussi brave que robuste et intelligent, il ne recule que devant l'arme à feu, et se défend avec énergie contre tout être vivant qui ose l'attaquer. Il ne craint même pas d'engager la lutte contre les éléphants, qu'il attaque à coups de pierre, à coups de bâton, et qu'il met en fuite par ses cris assourdissants et terribles.

Intraitables à l'état sauvage, le Champanzé et l'Orang sont très-doux en domesticité. En 1834, un capitaine au long cours, M. Vanigson, apporta des forêts de Sumatra un Orang-outan qu'il vendit au Muséum de Paris. Plein d'intelligence et de douceur, cet Orang mangeait sa bouillie avec une cuiller, comme l'aurait fait un enfant de son âge, inclinait sur l'oreille une calotte de velours dont l'administration lui avait fait cadeau, et se drapait avec une majesté comique dans sa robe de chambre à grands ramages.

Devenu malade, il se laissait ausculter et tâter le pouls avec une patience admirable, prenait sans hésitation tous les médicaments qu'on lui donnait, et sa physionomie mélancolique et douce était tout empreinte de reconnaissance. Mais la phthisie ne pardonne pas. Il mourut à l'automne, comme le malade de Millevoye.

Je crois qu'il reste fort peu de chose à dire sur l'adresse, l'ingéniosité et la ruse des Singes.

On sait que les *Papions*, répandus dans toute l'Afrique, depuis le tropique du Cancer jusqu'au cap de Bonne-Espérance, sont d'implacables ravageurs. Plus grands que nos plus grands chiens et capables de terrasser un homme en deux tours de bras, ils sont aussi rusés que féroces et forts.

Ils dévastent les cultures et pillent les jardins avec une promptitude étonnante, avec une précision géométrique : échelonnés de distance en distance, ils se passent de main en main les objets qu'ils ont volés, comme des couvreurs se passent des tuiles ou des ardoises. C'est rapide, éblouissant, vertigineux. Sont-ils nombreux, ils ont soin d'étendre leur chaîne depuis l'endroit du pillage jusqu'au lieu de la retraite. La colonne est-elle trop courte, ils établissent un

entrepôt à l'autre bout, d'où ils recommencent leurs manœuvres.

Tandis qu'ils maraudent, une sentinelle fait le guet. Ils défient tout animal; l'homme même ne les effraye pas. Aussitôt que l'ennemi paraît, l'alarme est jetée; en un clin d'œil ils s'appellent, se réunissent, se rangent en bataille, engagent la lutte, font pleuvoir sur leurs agresseurs un tourbillon de branches d'arbres et un déluge de pierres.

Des voyageurs dignes de foi racontent que lorsque les *Atèles*, si communs dans l'Amérique méridionale, veulent passer une rivière, ou franchir d'un saut une grande distance, ils s'attachent les uns aux autres par la queue, et forment ainsi une chaîne qu'ils font osciller jusqu'à ce que le premier ait atteint le but; alors ce dernier attire tous ses camarades à lui; la chaîne ondule, se replie, se rapetisse; chaque anneau se détache par un bond, et le Rubicon est franchi.

Outre ses usages ordinaires, la longue queue de l'Atèle lui sert à saisir les objets et à s'envelopper pour se garantir du froid. C'est tout à la fois une main et un cache-nez.

Malgré toutes leurs ruses, les Singes se montrent parfois singulièrement naïfs: témoin ce stratagème enfantin auquel ils se laissent toujours prendre. Les Brésiliens creusent des trous dans les troncs d'arbres et suspendent à l'intérieur un sac de riz. Le Singe, qui a tout épié du haut des branches, arrive en gambadant, introduit sa main, prend une poignée de riz et se trouve captif, comme si l'arbre lui-même le tenait serré au poignet.

Pour retirer sa main, il n'a qu'à l'ouvrir et le voici libre. Mais cette idée si simple ne viendra jamais à son esprit de Singe.

Les Singes du Jardin d'acclimatation ont pignon sur rue. Ils habitent une sorte de maison hollandaise égayée de pla-



ques de faïence. L'extérieur comprend un vaste gymnase grillagé, orné de trappèzes, de poutres, de cordages et de tout ce qu'il faut pour cabrioler. Le dedans se compose de compartiments grillés qui communiquent par des trappes avec l'extérieur.

Aux murs sont adossées les cages des espèces délicates, des Ouistitis, des Atèles. Tout cela est chauffé comme un bou-



doir de Saint-Pétersbourg, complété d'une salle de bain, d'une infirmerie et d'un garde-manger.

Rien de plus mouvementé, de plus comique et de plus bruyant que le gymnase. Les cordes se balancent, les trappèzes tournent,

les clochettes sonnent. C'est une orgie de faces grimaçantes et de corps velus, bondissants; un fourmillement de têtes presque humaines, d'yeux clignotants, de pattes qui se

tendent comme des mains, de queues qui pendent comme des cordons de sonnettes, de moues diaboliques, de poursuites acharnées, de bonds imprévus, de malices infernales, de tours désopilants, de physionomie étranges variées.

Ici le Macaque *Maimon*, à la queue de cochon, et la *Diane*, qui porte sur le front un croissant de poils blancs; l'*Ascagne*, qui caresse de ses doigts ridés un superbe collier de poils éclatants comme la neige. Là le *Maure*, qui porte perruque, et dont la queue ondule comme une couleuvre; le Gibbon, qui a toujours l'air, en marchant, de vouloir ramasser ses pieds avec ses mains.

Plus loin, c'est le *Bonnet chinois*, qui porte une raie symétrique au milieu de la tête; le *Sajou*, qui est chaussé de guêtres d'or et coiffé à la Caracalla; le *Chacma* d'Afrique, qui secoue sa crinière avec une majesté olympienne; le *Patas*, patriarche vénérable, qui a des favoris blancs et une calotte sur la tête.

Le *Griwet* de Nubie fait vis-à-vis au *Saimiri*, qui ressemble à un carlin; l'*Hypoxanthe*, qui est tout crépu, au Capucin du joueur d'orgue; le *Sajou*, qui pleure, au *Hurlleur*, qui aboie; enfin l'*Araignée*, aux membres longs, flexibles et grêles, tourne autour de la *Veuve*, dont la collerette, le voile et les gants blancs tranchent sur sa robe de deuil.

D'un côté, le *Pinche*, un nègre à cheveux blancs; le *Babouin*, un bateleur et un écuyer du premier ordre. De l'autre, un *Sapajou* qui porte toute sa barbe; un *Sagouin*, qui pourrait être plus poli, et une *Guenon* solitaire, qui semble faire de la tapisserie.

A l'intérieur, nous nous arrêterons devant les *Ouistitis*, des miniatures, l'*Oreillard du Brésil*, qui a l'oreille toute

blanche, et le *Singe-lion*, une merveille de grâce, de délicatesse et de beauté.

La nature a parfois des fantaisies bizarres, des ironies charmantes. Quand elle a voulu créer le plus petit, le plus délicat, le plus doux de tous les Ouistitis, elle l'a fait à l'image du plus terrible des carnassiers, du plus redoutable et du plus fort des animaux : le Lion.

Ce petit Singe est en effet la miniature frappante et microscopique du roi des animaux. C'est la même face hautaine et somnolente, la même crinière épaisse et fauve, la même queue flexible et noueuse, la même majesté, le même regard souverain et redoutable : *quærens quem devoret*, la même gueule fendue pour le carnage.

C'est le Lion de Lilliput. Mais cette crinière, d'un roux doré éclatant, fourrure précieuse et rare, ne ferait pas un manchon de poupée; cette queue, qui bat des flancs larges comme la main, n'assommerait pas une abeille; cette mâchoire ne briserait pas une amande, et cette gueule avalerait à grand'peine un oiseau-mouche.

Doux, familier, intelligent, plein de vivacité et de grâce, le *Singe-lion* est l'animal favori des riches Créoles. Il s'attache à sa maîtresse, la suit, la caresse, ramasse le mouchoir, agite l'éventail, se joue avec une fleur, avec un rayon du soleil brésilien.

C'est une fourrure et un jouet vivant. Le vent le fait trembler, le froid le fait mourir. La mère porte son enfant dans ses bras, comme une bonne nourrice, et l'allaita avec une tendresse incomparable.

Elle se ferait tuer pour son petit, et son petit ne la quitte même pas quand elle est tuée.

On le prend toujours à côté du cadavre de sa mère.

Quand on montre au Lion ce charmant Ouistiti, qui est comme son portrait-carte, il reste interdit, s'étonne, puis s'indigne; il rugit, il bondit, il semble dire : « Quelle est » donc cette mauvaise plaisanterie ? Qu'on éloigne ce pygmée, » cet avorton, cette petite caricature. Est-ce qu'on parodie » le Lion ? »

* * *

XXXVI

LE SERPENTAIRE

Le Serpentaire, le Secrétaire et le Messenger : trois noms, trois titres pour un seul oiseau. Il les porte honorablement et les justifie tous.

Cet étrange rapace forme un genre à part, unique, des plus bizarres. Ses hautes jambes emplumées sont celles d'un échassier; son bec large, crochu, tranchant, est celui d'un oiseau de proie. Vif, alerte, et fier comme un coq, il frappe le regard par son beau plumage, son aspect original, son allure hautaine et rapide.

C'est le plus gracieux et le plus délié des coureurs. Il a toujours l'air de partir, et l'on dirait qu'il porte une dépêche sous son aile.

Ses grandes jambes d'acier, qui s'ouvrent comme un compas, lui ont valu ce nom de Messenger. Sa course est gracieuse et rapide comme un vol. Il ne marche pas, il arrive.

Enfant de l'Afrique méridionale, il s'en va du cap de Bonne-Espérance au pays des Hottentots, comme vous iriez de Ville-d'Avray à Saint-Cloud. Ce n'est pour lui qu'une promenade, qu'une course, qu'un galop; c'est à

peine s'il s'arrête, de loin en loin, pour cueillir sous les hautes herbes un reptile, qu'il avale en courant, j'allais dire sur le pouce.

C'est aussi un exterminateur émérite et un hardi combattant. Fléau des serpents, gardien des plantations et des jardins, il fait une guerre acharnée à tous les reptiles, brave la morsure des plus dangereux, et avale un crapaud comme une dragée.

Ce qu'il a absorbé de reptiles venimeux et préservé d'existences humaines est incalculable. Sa vie n'est qu'un combat incessant et un festin prolongé. Il tue et il avale; c'est toute son histoire, c'est toute sa vie.



D'un coup de bec il transforme son champ de bataille en salle de banquet et sa victime en régal.

Pour lui, un ennemi est toujours bon.

Il ingurgite le vaincu, et, au lieu de chanter sa victoire, il la digère en

un clin d'œil, car il a la digestion aussi facile que le triomphe.

Veni, vidi, vici. Apercevoir son ennemi et le vaincre est tout un pour le Serpenteaire.

Il se moque des morsures et du venin; d'un bond, il s'élançe sur le reptile, le saisit à la nuque, l'étreint de son bec comme d'un crochet, le fait voler en l'air, attend qu'il retombe; puis tout à coup, agitant ses ailes comme un archange, il se précipite, s'élève, foudroie son adversaire de sa haine, de son mépris, et l'écrase sous sa patte d'acier, sous son talon.

Rien de plus juste que son nom de Secrétaire. Sur chaque oreille il porte une plume horizontale comme un vrai bureau-crate. Il ne lui manque qu'une paire de manches de lustrine, et les cercles écarlates qui entourent ses yeux ont le singulier aspect d'une paire de lunettes rouges.

C'est l'écrivain public du Jardin d'acclimatation, ou, si vous préférez, le Barthélemy Saint-Hilaire des oiseaux.

Au-dessus de son élégante niche on pourrait écrire :

AU TOMBEAU DES SECRETS.

Lettres, avis, circulaires, correspondance.

Mais c'est un épistolier prudent, dont la sagesse pourrait servir d'exemple à beaucoup d'hommes d'État.

Le Secrétaire a une plume, mais elle ne quitte pas son oreille et il ne s'en sert jamais.

* *

XXXVII

LES OIES

L'Oie manque de grâce; le pied large et plat, la jambe écartée, roide et courte; la démarche titubante et heurtée; des ailes qu'elle secoue comme de grands bras; le corps lourd, mal assis; un cou immense qu'elle tend comme une perche, un bec ouvert à tout propos; lente et brusque, indolente et effarée, loquace et bruyante. Ajoutez qu'elle parle du nez...



Elle paraît fort sotte, mais elle ne l'est point; c'est une bête réfléchie,

prudente, avisée, familière, affectueuse.

De Humboldt parle d'une Oie qui, tous les dimanches, conduisait une vieille aveugle à la messe et la ramenait à la ferme. Le philosophe Mousbacher avait une Oie qui était en même temps sa compagne, son édredon et son réveil-matin. Elle l'accompagnait à la promenade, couchait à ses pieds, et, quand sonnait l'*Angelus*, le réveillait par un battement des ailes.

Si l'Oie n'est pas gracieuse, elle a pour elle une chair

exquise, une graisse succulente, un duvet fin, un beau plumage, une bonne et vieille renommée, des états de service enregistrés par Homère et par Charlemagne.

Elle a fait les délices des Grecs, et surtout des Romains; qui la consacrèrent à Junon. Ce qui ne les empêchait pas de lui tordre le cou et de la bourrer d'une farce savante, où dominait la truffe parfumée de Libye, si vantée par Pline.

En France, l'Oie fut, durant plusieurs siècles, un plat choisi, un morceau de roi, et les *Capitulaires* en ont fait un éloge pompeux.

Enfin la Dinde vint; le sceptre des festins passa entre ses pattes, et l'Oie descendit sur les tables subalternes.

Qu'importe? Ne lui reste-t-il pas le plus beau fleuron de sa couronne; ce joyau incomparable qui se nomme le foie gras? C'est là son mérite et sa gloire, une gloire, il est vrai, qui lui coûte cher, qu'elle paye de mille privations et des plus cruels tourments.

Les Romains étaient trop gourmets pour ne pas *cultiver* le foie de l'Oie. Ils le développaient avec le plus grand soin et en faisaient des pâtés, comme on en fabrique aujourd'hui à Toulouse et à Nérac. Selon Pline, on nourrissait les Oies de figues grasses, de fine fleur de farine et de lait.



Pinguibus et ficis pastum jecur anseris albi.

Les cuisiniers de Rome l'accommodaient au vin, en vertu de ce principe que l'Oie veut être abreuvée :

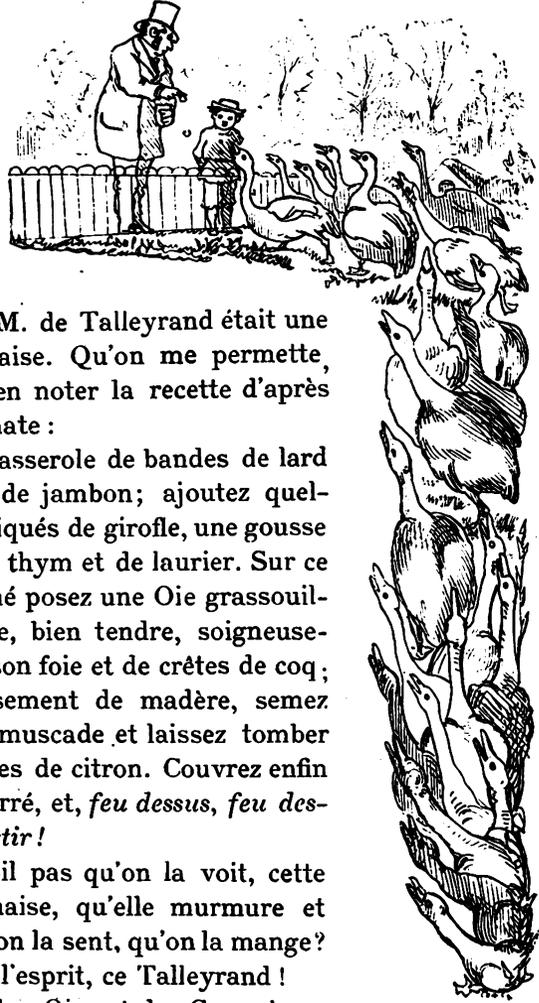
Anser petit Bacchum mortua, viva lacum. Vive, elle veut de l'eau; morte, elle veut du vin.

On se rappelle qu'un des rôts favoris de M. de Talleyrand était une Oie à la béarnaise. Qu'on me permette, en passant, d'en noter la recette d'après l'illustre diplomate :

Foncez une casserole de bandes de lard et de tranches de jambon; ajoutez quelques oignons piqués de girofle, une gousse d'ail, un peu de thym et de laurier. Sur ce matelas parfumé posez une Oie grassouillette, bien jeune, bien tendre, soigneusement farcie de son foie et de crêtes de coq; arrosez copieusement de madère, semez une pincée de muscade et laissez tomber quelques gouttes de citron. Couvrez enfin d'un papier beurré, et, *feu dessus, feu dessous, faites partir!*

Ne semble-t-il pas qu'on la voit, cette Oie à la béarnaise, qu'elle murmure et qu'elle cuit, qu'on la sent, qu'on la mange? Il avait bien de l'esprit, ce Talleyrand!

Le domaine des Oies et des Canards se trouve au centre du Jardin d'acclimatation, sur les bords



d'une sinieuse et pittoresque rivière, égayée de ponts rustiques et lilliputiens, de niches élégantes, d'arbrisseaux toujours verts, de touffes de clématite et de bouquets de roseaux. Ici tout un monde de palmipèdes et d'échassiers plonge, nage, s'envole d'une aile nonchalante, ou sommeille debout, sur une patte, le bec, rose ou bleu, enfoncé dans la plume aux mille couleurs.

Voici les Oies. C'est d'abord la *Bernache armée* ou l'*Oie d'Égypte*, qui porte au pli de son aile une pointe saillante et cornée. Ses formes élégantes et ses brillantes couleurs en font un oiseau d'ornement, un des plus beaux palmipèdes connus. Son bec est rose, son plumage marron. Le noir et le blanc alternent sur ses ailes, qu'ils découpent avec une régularité géométrique et charmante; la taille est dégagée, l'allure un peu hautaine, l'humeur capricieuse et violente.

Bonne pour les siens, elle est sévère aux autres et semble dédaigneuse des races étrangères. Elle n'a pas sauvé le Capitole, mais elle figure dans les hiéroglyphes de la vieille Égypte. Son blason est gravé sur les ruines de Memphis et sur le tombeau des Pharaons.

A côté de la *Bernache armée* se dresse l'*Oie de Gambie*, robuste et haute, perchée sur de grandes jambes qui semblent à peine ébauchées. Ce n'est pas l'élégance en personne, mais c'est un beau brin de fille vigoureuse et rustique, portant sans apprêt sa robe verte et blanche, fière de sa prestance et de son double éperon.

Malgré sa parfaite santé et sa vigoureuse charpente, elle hésite encore à se reproduire dans nos jardins.

Sa voisine, l'*Oie du Canada*, se montre plus obligeante, car depuis de longues années elle se reproduit dans toutes les contrées d'Europe. C'est un charmant oiseau, aux formes

élégantes, au port gracieux et solennel. Sa tête est noire comme le jais, et sur son cou d'ébène se détache une magnifique cravate blanche qui le rend plus noir encore. C'est une Oie bien mise et bien apprise, tendre à ses petits, douce à ses voisins, parlant peu et tout bas. Sa chair est parfaite, son duvet des plus fins.

Elle a deux passions : l'herbe et l'eau ; il faut qu'elle broute ou qu'elle nage. L'Amérique du Nord est sa patrie, l'étang son parc, la prairie son Éden.

L'*Oie du Danube* est une conquête de la Crimée ; elle nous vient de Sébastopol. Elle est fort jolie, gracieuse et petite, ornée de plumes frisées en spirales qui touchent le sol. Sa voix est rocailleuse et brusque comme la langue allemande. On pourrait dire que l'Oie du Danube est le King's-Charles des palmipèdes.

L'*Oie de Guinée* se nomme ainsi probablement parce qu'elle est originaire de l'Asie. Rien de plus erroné que les noms de pays donnés aux oiseaux.

Il est vrai que l'Oie de Guinée s'appelle également l'*Oie de Chine* ou l'*Oie de Sibérie*. Ces noms expriment suffisamment que cet oiseau est natif du Céleste Empire. C'est un Chinois qui nous est venu par la Russie.

Un ornement imprévu et d'une excentricité toute chinoise distingue l'Oie de Guinée : c'est un tubercule roide et droit qui surmonte la base de son bec et lui fait comme une petite tête de rhinocéros.

C'est d'ailleurs un joli oiseau d'humeur familière et d'une multiplication facile. Sa chair est succulente, mais sa voix est intolérable. De toutes les Oies, c'est à coup sûr celle qui parle le plus fortement du nez.

Nous devons à l'Australie une récente et précieuse con-

quête, l'*Oie céréopse*. C'est un palmipède à part, aux formes typiques, aux mœurs toutes particulières. Sans être hydrophobe, elle n'aime l'eau que médiocrement, ce qui est assez original pour une Oie. Elle a les jambes violettes, comme si elle portait des bas d'évêque, et le plumage d'un beau gris-perle. Ses ailes, ornées de taches noires, sont comme sou-tachées de velours.

Mais son plus bel ornement est une cire brillante et jaune qui recouvre son bec. On dirait qu'elle est tombée là par hasard en cachetant une lettre.

La *Céréopse* est une double conquête, d'un beau plumage et d'une chair exquise; elle est appelée à égayer nos parcs, à parfumer nos tables.

N'oublions pas l'Oie sauvage de nos contrées, au plumage gris, au bec orangé et noir. Elle passe l'été sur les côtes de la mer du Nord; mais, quand vient l'hiver, elle se dirige vers le Midi par volées immenses disposées en un gigantesque triangle.

L'Oie sauvage est bavarde, mais défiante et rusée. En Thuringe, on entend parfois au milieu de la nuit une rumeur houleuse et babillarde qui s'élève du sein des forêts : ce sont des milliers d'Oies sauvages qui jacassent aux bords des étangs.

Au moindre bruit, des sentinelles jettent un cri d'alarme, et tout s'envole ou tout se tait. La conversation reprend *mezza voce*, s'élève *crescendo*, s'étend de rive en rive, et cesse tout à coup à une nouvelle alerte.

Il est bien rare qu'une Oie sauvage soit prise ou blessée.

L'Oie sauvage est la source reconnue de nos Oies domes-



tiques, dont la plus précieuse et la plus estimée est l'Oie de Toulouse.

Son capitole, ses Oies ! Toulouse est là tout entier.

Dans le Nord, l'Oie s'appelle aussi *Poule de Noël*, et se



trouve ainsi associée à la plus belle fête de l'année. C'est le plat de ce grand jour : tandis que les cloches sonnent à toute volée, l'Oie de Noël valse joyeusement autour de la broche, se dore, se gonfle et verse dans la lèche-frite

des torrents de graisse odorante. Elle fume comme un volcan et reluit comme un lingot d'or.

C'est un plat presque sacré.

Déchue, calomniée, torturée pour nos plaisirs, plumée à outrance et engraisée à mort, notre Oie domestique a toujours excité ma sympathie.

Farcie aux marrons, c'est la dinde truffée du prolétaire, et ses confits gascons s'en vont porter jusqu'en Russie la gloire de la gastronomie française.

Mais avant tout l'Oie m'est chère à cause de son foie gras, que la truffe parfume si bien !



XXXVIII

LE PHASCOLOME

Ce n'est pas l'Apollon du Jardin zoologique. Il est laid. C'est un vague mélange de rat, de porc et d'ours. Figurez-vous un corps trapu, informe et pesant, lourdement assis sur quatre pattes ridiculement courtes; une tête d'hydrocéphale et un regard éteint, un cou apoplectique; je ne sais quoi d'obèse, d'endormi et d'hébété; un soupçon d'oreilles et point de queue; une masse et une surface; quelque chose de tondu, de gauche, d'hésitant, de lourdaud et de pataud.

Comme s'il avait conscience de sa laideur, le Phascolome garde la chambre tout le jour et ne sort que la nuit.

La nuit, tous les Phascolomes sont beaux.

Son temps, il le passe à méditer ou à dormir dans son terrier, qu'il quitte à l'approche des ténèbres pour s'en aller manger quelques racines. Un régime d'anachorète.

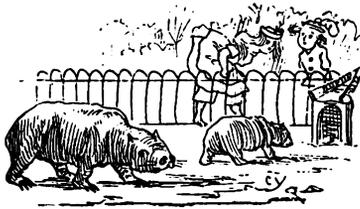
C'est un taciturne et un solitaire. Mais, disons-le, s'il fuit la société, c'est plutôt par timidité que par antipathie.

Il sait qu'il n'est pas beau et il se rend justice. Il se dérobe modestement.

Mais qu'on lui fasse la moindre avance, il y répond avec

empressement. Il s'en montre touché, plein de gratitude, s'approprie avec une grande facilité, et pour quelques caresses renonce à sa liberté même.

Il aime l'Homme. L'Homme, j'en suis sûr, le payerait de retour s'il le connaissait mieux, car la chair du Phascolome est excellente.



Si le Kangourou se rapproche du Lièvre, le Casoar de l'Oie; le Porc-épic du Chevreuil, le Tatou du Cochon de lait, le Phascolome a le

goût du Lapin. C'est un Lapin qui pèse cent livres et qui ne sent pas le chou; c'est le Lapin de l'avenir. Il vient à nous et il nous dit : « Tenez, voici mon râble, goûtez-le, prenez-le, car il est excellent. »

Les pêcheurs de l'île de Van-Diemen élèvent des Phascolomes comme nous élevons des Lapins. J'ignore s'ils s'en font trois mille francs de rente; mais ces paisibles animaux rôdent familièrement autour de leurs cabanes, sans s'éloigner jamais, comme s'ils attendaient qu'on eût besoin d'eux pour se mettre à sa table, si bien que les pêcheurs n'ont qu'à choisir entre une matelote et une gibelotte.

★ ★
★

XXXIX

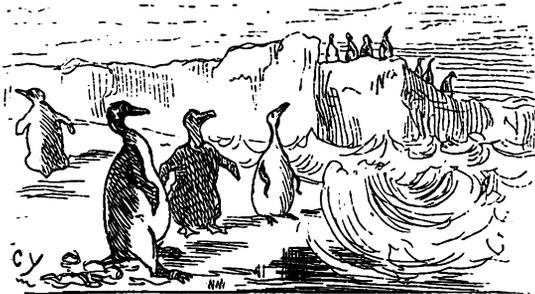
LE PINGOUIN ET LE MANCHOT

Le Manchot et le Pingouin se ressemblent comme deux gouttes d'eau ; ce n'est cependant pas le même personnage. Ils diffèrent de climats, de goûts et d'opinions. Le Pingouin tient pour le Nord, le Manchot pour le Sud. Le Pingouin ne vit que pour les mers glaciales ; sa société, c'est l'Ours blanc du Spitzberg et le Phoque du Groenland, qu'il harangue du haut de sa tribune, un glaçon.

Le Manchot est moins exclusif. On le rencontre au détroit de Magellan, à la Terre de Feu, aux îles Malouines, en Guinée, en Patagonie. Dépaysé, il résiste à la nostalgie du sol natal. Le Pingouin ne peut vivre en dehors de sa patrie, le pôle.

Le Pingouin nage et vole. Le Manchot ne vole pas du tout, c'est la moindre de ses originalités. Ses ailes ne sont que des nageoires revêtues d'une espèce de duvet serré, offrant plutôt l'apparence de poils que de plumes : on dirait deux moignons cherchant une main absente, et l'on est enclin à se demander si ce singulier oiseau est infirme de naissance ou par accident. Il ne lui manque qu'une pancarte explicative sur la poitrine. De là, sans doute, son nom de *Manchot*.

Sa taille est celle d'un petit enfant et son aspect celui d'un invalide. Son portrait le voici : De hautes et grêles jambes avec un long pied plat qu'on croirait de caoutchouc. Le corps lourd et gras, vertical, penchant en arrière comme l'abdomen d'un bourgmestre; le bec mince et effilé comme une lance; la tête brune et le cou dans les épaules, avec une belle cravate jaune d'œuf.



L'œil petit, vif et fin ; je ne sais quelle expression ironique et quel air railleur; haussant légèrement l'épaule; penchant la tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme s'il se moquait de vous; la démarche vacillante et lourde d'un homme qui a bu, quelque chose de goguenard, d'aviné et d'attendri ; portant de temps à autre son moignon sur sa poitrine, comme s'il voulait déclarer son amour à quelque *Manchote* ou implorer la charité.

Sa mise est irréprochable. Le poil de derrière, qui est noir, forme exactement un habit à la française. Le devant, qui est d'une blancheur éclatante, dessine avec beaucoup de netteté un gilet à la Robespierre, sur lequel vient trancher la cravate jaune d'œuf.

Marlborough compare le Manchot à un petit enfant en tablier blanc. Pernetty va plus loin : « On croirait voir, dit-il, un enfant de chœur en surplis et en camail noir. »

Je tiens à mon habit à la française.

Le langage du Manchot n'est pas moins bizarre que sa personne. Il fait entendre un murmure confus et précipité, pareil au bruit que fait une vieille femme en récitant ses patenôtres.

Son cri est plus singulier encore que son ramage, car il imite, à s'y méprendre, le braiement de l'âne. Un savant s'y tromperait.

Le Manchot braie régulièrement deux fois par jour, au lever et au coucher du soleil : c'est peut-être un usage de son pays. Alors les Zèbres et les Hémiones du Jardin, les Chevaux d'Islande et de la Camargue, les Poneys bretons, les petits Anes de Siam et d'Abyssinie, lui répondent, que c'est une bénédiction !

Le Manchot, comme le Pingouin, est doux, familier, confiant. Il vit pour manger, se laisse approcher, se laisse prendre. Mais si on le taquine, il se retourne bravement et se défend à coups de bec, j'allais dire à coups de poignard.

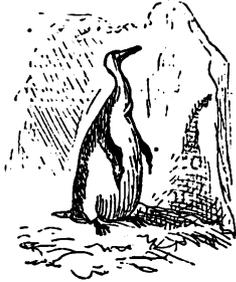
C'est un oiseau loquace et bruyant ; son caquetage étourdissant remplit les solitudes des archipels et ressemble beaucoup au bruit d'une population en fête.

Cook raconte qu'ayant abordé dans une île déserte, il entendit tout à coup un grand vacarme de voix discordantes et bizarres.

Il en conclut aussitôt que l'île est habitée, en prévient l'équipage, se met en marche, et aperçoit bientôt une immense procession d'oiseaux étranges, défilant deux à deux, res-

semblant, avec leur camaïl noir et leur rabat blanc, à des séminaristes en promenade. C'étaient des Manchots.

Dans la terre de Kerguelen, Cook et ses compagnons se nourrirent durant un mois de la chair du Manchot. Elle est délicate et fine, mais trop grasse, légèrement écœurante. Son goût est plus prononcé encore que celui de l'*Oie musquée*. Ce n'est plus de la chair, c'est de la parfumerie.



Le Manchot et le Pingouin nagent avec une rapidité étonnante, et bondissent jusqu'à dix pieds au-dessus

des vagues, quand ils rencontrent un obstacle ou un danger.

Ils se nourrissent exclusivement de poissons, qu'ils piquent de leur long bec comme d'une fourchette.

Perché sur sa banquise, le Pingouin a l'air d'une sentinelle fantastique montant sa garde sur des remparts de glace.

Dans les mers du Sud, debout sur le rivage, l'air grave et mélancolique, le Manchot, avec son aspect humain, ressemble à un pauvre naufragé. On dirait que, jeté par la tempête sur une terre étrangère et déserte, il guette un navire à l'horizon, qu'il attend un pavillon hospitalier.

Le Manchot du Jardin d'acclimatation marche à grands pas vers la civilisation. Depuis qu'il est pensionnaire de M. Geoffroy Saint-Hilaire, ce n'est plus le même oiseau ; il vit à l'européenne, déjeune d'un beefsteak, dîne d'une côtelette de porc frais, et ne paraît pas regretter ses coquillages patagons.

Il a ses appartements particuliers, sa chaumière de bam-

bous, ses bassins, son cornac, une foule d'admirateurs. Il ne lui manque qu'une compagne pour remplir et égayer sa chaumière.

Viendra-t-elle? La Terre de Feu est si loin! J'ai bien peur que le Manchot ne s'éteigne, un beau matin de printemps, dans les tristesses du célibat...

C'en est fait! j'apprends la nouvelle de sa mort, et quand je traçais un portrait, c'est une épitaphe qu'il me fallait écrire. J'apprends aussi qu'un Pingouin, attendu depuis longtemps, fait voile vers les côtes de France et arrivera bientôt au bois de Boulogne.

Le Manchot est mort! Vive le Pingouin!

* *
*

XL

LE MARA

Lorsque des voyageurs partant pour Buenos-Ayres et la Patagonie allaient au Jardin des plantes demander des instructions à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le célèbre



naturaliste leur répondait à tous : « Procurez-nous parmi les oiseaux le Nandou, et parmi les quadrupèdes le Mara. »

Le Mara est le Lièvre des Patagons. Son excellente chair, remarquable par sa délicatesse et sa blancheur, le classe parmi les animaux alimentaires, tandis que sa belle fourrure, agréablement nuancée, le range au nombre des bêtes industrielles.

Ce double mérite justifie les vives recommandations de Geoffroy Saint-Hilaire.

Le Mara a de grandes ressemblances avec notre Lièvre d'Europe, qu'il domine par la force et par la taille. Ses oreilles courtes et droites, sa tête fine et éveillée, lui don-

nent plutôt la physionomie d'un rat gigantesque que celle d'un Lièvre. Sa queue, vraiment dérisoire, n'est qu'un tubercule. Son derrière, très-large et très-carré, plus élevé que la tête, a l'air de l'entraîner en avant comme s'il allait faire la culbute.

Quand il marche, on dirait, avec son dos énorme et arrondi, qu'il joue à *saute-mouton*. Mais lâchez-le dans une plaine, et sa course rapide, éblouissante, défie les chiens et les cavaliers.

On rapporte que dans les années de disette les Patagons ne vivent absolument que de Maras. C'est peut-être un peu échauffant; mais la chair de ce rongeur est si délicate, qu'on regrette à peine les années d'abondance.

Le Mara est très-recherché des tables aristocratiques de Buenos-Ayres, où les gourmets se délectent du civet des Pampas et du râble patagon.

De sa peau on fait des casquettes, d'élégantes couvertures, des manteaux fort appréciés des Espagnols, et surtout de beaux tapis d'une douceur extrême et d'un effet charmant.

Le Mara habite les solitudes qui s'étendent des Cordillères à la Patagonie. Il abonde dans les campagnes désertes du sud du Rio-Negro, où il meurt de vieillesse après avoir vécu en paix. Que de civets perdus pour l'humanité!

Son caractère est doux et sa domestication facile. Il s'apprivoise parfaitement; aussi le Lapin n'a qu'à se bien tenir. Le Mara est sans doute appelé à devenir le premier de nos quadrupèdes de basse-cour, à moins qu'il ne soit élevé aux honneurs mêmes de la boucherie.

Ses mœurs sont paisibles et casanières, très-intéressantes. C'est un solitaire qui fuit les lieux habités; c'est un séden-

taire qui ne perd jamais son gîte de vue ; c'est un sage qui meurt où il est né.

Les Maras vont toujours deux ensemble, le mari et la femme ; parfois ils se réunissent deux couples pour aller, en partie carrée, brouter le *pasto de la Sierra* et déguster la rosée du matin, seule boisson du Lièvre *pampa* :



Parfois encore ils s'assemblent une trentaine et forment un cercle fantastique, assis sur leur train de derrière. Ces sortes de comices, dont le but échappe à la perspicacité de l'Homme, sont assez rares.

A la moindre alerte, la séance est levée, tous les conseillers décampent, mais par couples. Le mâle ne quitte jamais sa femelle, qu'il avertit du danger par une sorte de sifflement conjugal et qu'il défend au besoin de ses dents tranchantes.

Ses mœurs sont exemplaires et sa fidélité vraiment touchante.

Quand le Mara s'est choisi une compagne, c'est pour la vie. Morte, il ne la remplace pas. Il devient craintif et mélancolique ; rôde sans cesse autour de son gîte, comme s'il

cherchait quelqu'un.... renonce pour toujours aux parties carrées et n'assiste plus à aucun comice.

C'est un veuf inconsolable qui ne se remarie jamais.

Cette rare douleur nous donne la mesure de la tendresse et de l'amour de ce rongeur, qui semble avoir pris pour devise : Un terrier et un cœur !

Le double vœu de Geoffroy Saint-Hilaire a été exaucé.

Le Nandou aux plumes précieuses et le Mara à la riche fourrure se trouvent réunis dans ce Jardin d'acclimatation qu'il a fondé et dont la prospérité s'accroît chaque jour.

* *
*

XLI

LES POULES

Deux mille têtes, les types les plus variés, les plus rares, les plus purs ; des espèces géantes et des races naines ; des Poules de tous les plumages et de tous les pays, aussi familières et aussi jolies que les plus beaux oiseaux ; des huppés et des chignons, des colliers, des bracelets, des robes à traîne, du velours et de la soie ; des Coqs de toutes les contrées et de tous les courages : hardis, galants, batailleurs, marchant la plume sur la hanche et le bec au vent ; des Coqs qui ressemblent tous à Fra-Diavolo et à d'Artagnan ; des gloussements et des murmures, des fanfares, des chants de guerre et des chants d'amour : telle est la poulerie du Jardin d'acclimatation.

Comme je ne puis faire cinq ou six cents portraits, je note au passage le type qui défile et j'esquisse un tableau.

Ici la race de Padoue, à la robe cailloutée, chamois, argentée ou dorée, à la huppe énorme, séparée au milieu de la tête comme la chevelure d'un ténor d'opéra-comique ; la Poule Wallikiki, qui se coiffe à *la Récamier*, mais dont les pieds larges et la queue absente lui font comme un jupon

court et des souliers plats ; la Nangasaki à courtes pattes, qui, avec son aile traînante et sa queue relevée sur la tête, a l'air d'une roue. Là c'est le Coq de Bantam, à la crête hérissée, à la queue sans faucilles ; la Poule naine et joufflue de Java, une miniature ; la Poule de soie, une boule de neige ; la Poule nègre, à la chair noire, aux oreilles bleues, au plumage crépu et blanc.

Plus loin, le Coq de Sumatra se drape dans son manteau à reflets métalliques, incline sa large crête comme un cha-



peau de mousquetaire, regarde, écoute ; a l'air de cacher une rapière sous son aile et d'attendre un rival pour aller se battre à la lueur des réverbères. Près de lui, le Yokohama, qui arrive du Japon, secoue ses ailes rouges et balaye le sol de sa queue longue, soyeuse et blanche, tombant en gracieux panache.

D'un côté, la Poule moscovite, dont l'aile brille comme une coupole du Kremlin, annonce à toutes les volières d'alentour qu'elle vient de pondre un œuf de quatre-vingts grammes ; et la Poule malaise, dont l'éperon d'acier brave l'oiseau de proie, fait vis-à-vis à la jolie Poule de Nankin, au bec de perroquet, aux œufs exquis, teintés de rose.

D'un autre côté, la Poule de Brahma picore bec à bec avec

un Coq andalou, qui tout à coup dresse sa tête altière pour entonner la fanfare de ses tournois et de ses amours.

En face du Coq de Sonnerat se dresse la Poule de Breda, une femme d'Alger, une *moukere*.

De belles plumes forment comme un voile autour de sa tête coiffée d'épis; elle ploie ses grandes ailes comme un burnous africain et a l'air de marcher dans des babouches.

On dirait qu'elle cherche son éventail et qu'elle regarde avec pitié le Coq de Gueldre, qui n'a pas de crête...

Arrêtons-nous devant ces races françaises, ces espèces utiles, incomparables, dont les rôtis succulents parfument



l'Europe, dont la réputation sans rivale a fait le tour du monde.

Voici la Poule de la Bresse, qui porte un collier noir et qui est ronde

comme une boule de beurre. Voici

la reine des pondeuses, la plus fé-

conde et la plus tendre des mères,

la poule de Gascogne. Plus loin,

Crève-cœur, dont la crête s'élève en

forme de cornes redressées et qu'il

suffit de nommer; des Chapons du

Maine, plus gras qu'un moine; le

plus grand, le plus fort et le plus

vaillant de nos Coqs, le Coq de la Flèche, dont la crête écarlate ne pâlit jamais, dont le bec intrépide et l'ergot de fer bravent la fouine, le renard et l'épervier.

Nous ne sommes plus en Afrique ou en Asie; c'est le Maine, c'est la Bresse, c'est la Normandie, c'est la France.

Nos Poulardes montent en wagon et vont se faire embrocher à Londres, à Vienne, à Moscou. Elles sont de tous les

festins et se font annoncer pompeusement dans toutes les langues.

Un voyageur raconte que, se trouvant à New-York, il aperçut derrière la vitrine d'un restaurateur fameux une Poularde magnifique qui se promenait en portant à son cou cette lugubre inscription :

Poularde du Périgord, à manger demain, aux truffes, à table d'hôte.

Et entre parenthèses :

(Six heures précises. — Diner : quinze francs.)

Voyez-vous cette infortunée volaille transformée à la fois en carte de restaurant et en lettre de faire part, portant écrits sur son cou le jour, l'heure précise de sa mort, et apprenant ce qu'il en coûtera pour la manger !

Mais quelle satisfaction pour notre amour-propre national : elle est du Périgord !

Nos Poules françaises sont donc répandues dans tous les pays, et les cuisiniers les parent de leurs plus belles plumes qui s'étalent comme une sorte de passeport.

C'est la mode aujourd'hui de déguiser un faisan en postillon de Longjumeau, et d'attifer une Poule de la Bresse comme une jeune mariée. Les plumes des ailes s'arrondissent en forme de crinoline, et sur l'épaule on ajoute une pèlerine de lard trouée comme de la dentelle ; sur la tête on pose un toquet de sucre, au cou on attache un ruban, dans le bec on met une fleur ou un bonbon !

Quant à moi, je veux la volaille toute nue, et je ne souffre pas que la moindre plume éveille, sur les nappes blanches, un souvenir de meurtre et de basse-cour.

O Coqs des fermes normandes et des vallons de la Bresse !

que diriez-vous en présence de ces Poules étalant aux vitrines et dans les festins ces fastueuses toilettes ?

Vous vous écrieriez, sans doute, que ce ne sont pas là les compagnes rustiques et fidèles qui picoraient à vos côtés sur le fumier du village, qui allaient s'égarer avec vous au fond des bois...

Autant le Coq est viril et belliqueux, autant la Poule est timide et douce, familière, aimante.

Veiller, combattre, aimer, telle est la devise du Coq ;



pondre, couvrir, élever ses poussins, c'est le rôle de la Poule, et l'on peut dire qu'elle est le dévouement maternel fait oiseau. Quand la buse et le milan planent dans les airs, elle appelle ses petits, les cache sous son aile, et, la tête penchée, le

regard oblique, elle semble dire au ravisseur : « Me voilà ! tu peux me prendre et m'emporter... tu vois bien que je suis seule. »

Heureuse est la vie de la Poule : sa famille est la plus nombreuse et la plus charmante des familles ; son époux est le plus noble, le plus brave, le plus beau et le plus galant des époux. Pourquoi faut-il qu'elle ait deux dangers perpétuellement suspendus sur sa tête : le couteau du cuisinier et les serres de l'oiseau de proie ?

La Poule est intelligente et susceptible d'un grand attachement. Michel Montaigne avait une Poule qui le suivait

comme un chien, et les Poules de Töppffer l'accompagnaient à la promenade, perchaient sur son épaule quand il s'asseyait, au pied d'un arbre, pour écrire la *Bibliothèque de mon oncle* ou le *Presbytère*.

Pendant le siège de Paris, j'avais une Poule de Cochinchine, une géante, à qui j'avais cédé une pièce de mon appartement..... une chambre d'ami.

Malgré les égards, trop légitimes, hélas! dont je l'entourais,

elle semblait pressentir les périls qui la menaçaient.

Elle ne chantait plus, se faisait toute petite, et marchait doucement, la jambe ployée, comme une personne qui craint d'être entendue.

Si je la regardais, elle s'accroupissait immédiatement dans un coin de la chambre et baissait gravement sa tête blanche, pour me faire croire, sans doute, qu'elle pondait!

De loin en loin, cependant, elle poussait un gloussement sonore, et les voisins regardaient mes fenêtres en chuchotant, comme si j'avais caché un proscrit.

Trois fois je levai mon couteau, qui se détourna trois fois. Elle était si belle, si blanche, et, il faut bien l'avouer,



si maigre ! Car la grande Cochinchinoise avait pris le parti de maigrir, espérant retarder sans doute la mort qu'elle pressentait.

Enfin, le jour du supplice arriva, quand tout à coup le général Trochu vint lui sauver la vie. Elle vécut, mais Paris avait capitulé.....

Tout le monde sait que le Coq est originaire de l'Asie ; de la Perse il passa en Égypte, de l'Égypte en Grèce, d'Athènes à Rome. Aujourd'hui, le Coq est une nécessité absolue de la vie humaine, et l'on trouve dans toutes les contrées du globe ce magnifique oiseau que Saeven appelle le *Lion des oiseaux*, dont la voix est un clairon et le chant une fanfare.



Chez les anciens Perses, le Coq était dieu ; les Chaldéens vénéraient le *Fils du soleil*, dont la voix éclatante salue l'aurore. A Rome, c'était l'emblème de la force et de la santé qu'on sacrifiait à Esculape. Chez les peuplades du Soudan, le Coq est un fétiche et sa crête est un talisman.

Le Coq est l'emblème guerrier de notre vieille Gaule, c'est le drapeau de Brennus ; il entre dans Rome, se pose triomphant sur le temple de Delphes et dicte ses conditions : *Væ victis!*

Plus tard, quand les Romains ont envahi les Gaules, il s'élançait de son rameau d'or, et, l'aile déployée, le bec menaçant, il arrête pendant dix ans les aigles de Jules César.

Enfin, après le Capitole, le calvaire. Quand Pierre a renié Jésus, le Coq de la passion agite ses ailes et entonne aussitôt sa fanfare sur l'arbre de la croix.

* *
*

XLII

LE LAPIN

Sa fourrure n'est pas de l'hermine et sa chair n'est pas du chevreuil; c'est un animal sans prétention, un prolétaire modeste. Il loge dans une cabane et se nourrit de choux. Le plus humble et le plus retors des marchands, l'enfant de l'Auvergne, achète sa fourrure quinze à trente centimes.

Le Lapin est le régal du campagnard et de l'ouvrier : c'est le gibier des petits. Il est de toutes les fêtes; il préside aux mariages de banlieue et aux baptêmes villageois. Il remplit, il égaye de ses robustes parfums la ferme et la guinguette.

C'est un plat toujours prêt, qu'on a sous la main. Une chiquenaude, un cri, le Lapin est mort. Cinq minutes après, il saute entre le persil et l'oignon. Vous êtes servi.

Le Lapin est l'hôte le plus populaire et le plus utile de nos basses-cours.



C'est un vaillant époux qui ne fait pas sa cour uniquement à la rosée, car il aime sa femme encore plus que le thym et le serpolet.

Sa peau est vulgaire et court les rues, mais elle se vend par milliers dans nos halles, dans nos marchés, et constitue un commerce important. Vous souvient-il de ce marchand de peaux de Lapin, qui, sans avoir d'autre comptoir que le comptoir de zinc du marchand de vin, fit, il y a quelques années, une faillite de deux millions ?



Le Lapin n'est point beau, mais il est pittoresque ; et j'aime assez ces grandes oreilles qui vous saluent ou qui vous menacent comme une paire de cornes, ces gros yeux fixes à fleur de tête, ce nez qui frétille, cette bouche qui marmotte, et ces pattes qui tricotent, avec une vitesse éblouissante, dès bas imaginaires.

On aurait tort de mesurer la naïveté du Lapin à la longueur de ses oreilles ; c'est une bête ingénieuse et réfléchie.



Poursuivi, il fait des détours d'une grande science stratégique et donne le change en grim pant sur un saule. Captif, il creuse adroitement de longs terriers, et trouve son salut, sa liberté, dans son talent d'ingénieur.

L'implacable cuisinière vient-elle faire l'appel des condamnés, c'est merveille de les voir se glisser, comme des anguilles,

les uns par-dessus les autres et se dérober à la main qui veut les prendre.

Ce que le Lapin a jamais trouvé de plus spirituel et de plus malin, c'est évidemment de se faire remplacer dans les restaurants de barrière par sa doublure, le Chat.

On a prétendu que le Lapin mangeait ses petits. C'est une calomnie : il se contente de leur broyer la tête. Mais ne croyez pas pour cela que l'infanticide soit son péché mignon. C'est un acte de violence, d'emportement, dont il se repent toujours. On a vu des Lapins rester deux jours sans manger après avoir eu le malheur de tuer leurs enfants.

Le Lapin s'apprivoise admirablement. J'ai connu, dans une ferme du Périgord, un Lapin qui poussait la familiarité jusqu'à l'indiscrétion, jusqu'à la tyrannie.

Le foyer était à lui et il avait accaparé toute la maison, où il se promenait en maître, mordant les chats, querellant les chiens, taquinant sans cesse un gros terre-neuve qui, stupéfait de tant d'audace, ne trouvait rien à répondre, et mourut sans avoir pu revenir de son étonnement.



Sa niche, son écuëlle, étaient sacrées. Quand le temps était beau, il accompagnait la servante à la fontaine, ou faisait un tour de jardin, dédaignant les choux et les salades. Mais il mangeait de la soupe comme un laboureur et ne reculait pas devant un morceau de viande.

Il devint énorme, puis impotent, et un beau jour, après s'être aliéné tout le monde par son humeur querelleuse et despotique, il mourut de la goutte, auprès du feu.

La collection du Jardin d'acclimatation renferme les es-

pèces les plus utiles et les plus charmantes. Adossés aux grandes écuries, leurs logements forment des deux côtés de la porte d'entrée comme un portique d'oreilles mouvantes et de fourrures variées.

Ici le *Lapin angora*, aux longs poils brillants et soyeux dont on tisse de moelleuses étoffes; là le *Lapin russe*, dont le nez, les oreilles, les pattes et la queue, d'un beau noir velouté, se détachent sur un corps plus blanc que la neige.



D'un côté, le *Lapin argenté*, dont la belle fourrure gris-perle, uniforme et lustrée, compte tant d'amateurs.

De l'autre, le *Lapin bélier*, un colosse, aux larges oreilles tombantes, comme si un orage avait passé sur sa tête, et qu'on pourrait appeler le Lapin à l'oreille cassée.

Le Bœuf, l'Ane, le Porc, le Mouton, la Chèvre, le Cheval, le Cygne, l'Oie, le Faisan, presque tous nos animaux domestiques ont pour patrie commune ce mystérieux Orient, berceau du monde.



Et c'est aussi de là que nous sont venus les fleurs et les parfums, la soie, le café et l'or, la civilisation, la poésie,

les religions, les prophètes et les dieux, Moïse, Zoroastre, Bouddha, Mahomet, Jésus...

Le Lapin est une exception parmi les animaux domestiques. S'il se trouve en Orient, c'est qu'il y est venu et qu'il possède d'assez bonnes jambes pour faire le trajet. Sa patrie véritable, c'est l'Espagne.

Dès le premier siècle avant l'ère chrétienne, le Lapin s'é-



tait tellement multiplié dans la France méridionale, qu'au

témoignage de Strabon, ce « pernicieux animal » étendait ses ravages depuis l'Espagne jusqu'à Marseille.

Pline, ajoute Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, nous montre le Lapin plus nuisible encore. Il désole la Corse, et il est si nombreux dans les îles Baléares, que les habitants de ces contrées épouvantées implorent l'envoi de troupes contre les Lapins.

Auxilium militare a divo Augusto petitum.

Il est permis de supposer que les soldats de César remportèrent la victoire sur les Lapins, et que les vainqueurs firent *sauter* les vaincus.

* *
x

XLIII

LE CYGNE

Au Lion la souveraineté du désert, à l'Aigle l'empire des nuages, au Cygne la royauté des eaux.

Les eaux lui appartiennent. Il ne nage pas, il règne, glissant avec une majesté indolente et paisible sur la face des lacs, faisant onduler son cou magnifique qui se courbe comme un arc ou se dresse au milieu des roseaux comme une S majuscule.



Il s'avance mollement, comme au gré de la brise, noble et charmant, dans une attitude de Jupiter endormi, inclinant son bec rose sur ses plumes blanches, frappant tous les regards par sa beauté majestueuse faite de fierté et d'indolence, de grâce, de dédain et de volupté.

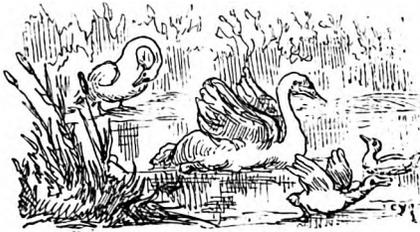
Vous l'apercevez et vous dites : « C'est lui, le maître de ces rivages. » Sa voix n'est qu'un murmure, un coassement

doux, suivi d'un frémissement de plumes, comme s'il soupirait encore dans les bras de Lédæ.

C'est un époux très-tendre, un gardien intrépide et jaloux du toit conjugal.

Tandis que sa compagne couve ses beaux œufs dans un de ces grands nids de joncs et de roseaux, matelassés des douces plumes qu'elle s'est arrachées de la poitrine, le mâle monte la garde, prêt à se jeter sur l'audacieux qui oserait approcher.

Au moindre danger qui menace sa paternité dans l'œuf, il tourne en sifflant autour de la verte alcôve, rassure son épouse de coups de bec affectueux, agite ses robustes ailes qui mesurent plus de deux mètres d'envergure et cassent la jambe à un homme.



Le Cygne est, avec le corbeau, le perroquet, la carpe et l'éléphant, un des animaux qui vivent le plus longtemps. On assure qu'il arrive jusqu'à cent ans : un siècle de joies nautiques et de plaisirs amoureux.

Ce n'est pas seulement un oiseau magnifique, l'ornement sans rival des rivières et des étangs. Le Cygne a sa chair, le Cygne a sa plume. Il a sa plume éclatante et fine, qui s'entasse dans les marchés de Berlin, de Spandau et de Potsdam, que la Pologne et la Lithuanie envoient par quintaux aux foires de Francfort-sur-l'Oder.

Il a son duvet si blanc, si doux, dont on fait de riches pelisses, de somptueuses garnitures, des manchons d'un

moelleux incomparable et jusqu'à ces houppes vaporeuses qui servent à poudrer les fronts qui se rident et les épaules qui vont au bal.

La chair du jeune Cygne, surtout du Cygne sauvage, est plus tendre et plus savoureuse que celle de nos meilleurs palmipèdes, y compris les Rougets de rivière et les Albrans.

Le pâté de Cygne est une merveille gastronomique. Sa croûte odorante et massive s'élève, comme un dôme d'or dans les histoires de chevalerie et les vieux dispensaires l'entourent de tant d'éloges, qu'après trois ou quatre siècles l'eau en vient encore à la bouche.



La tradition respectée s'en est conservée dans le nord de la Hollande. C'est le seul pays du monde où l'on fabrique encore de ces pâtés exquis que Rubens se faisait envoyer à Rome, qu'on enfermait dans une belle croûte de seigle, finement imbibée de lard.

C'est un mets parfait qui se trouve déjà indiqué dans un dispensaire wallon de la fin du ^{xiv}^e siècle.

Je n'ai parlé que du Cygne domestique, qui nous vient de l'Orient et que les anciens semblent n'avoir pas connu.

Sa domestication en France date du xvi^e siècle.

Louis XIV le prit en affection, sans doute à cause de sa majesté royale et de ses aventures mythologiques, bien que le Roi-Soleil n'eût pas besoin, comme le roi de l'Olympe, de se métamorphoser en Cygne pour se faire agréer des Lédas de Trianon.

Ces beaux oiseaux peuplèrent les eaux de Versailles, et il en fut lâché tout le long de la Seine d'innombrables troupes que Colbert se chargea de faire respecter.

Le Cygne sauvage n'a ni la taille, ni la majesté du Cygne domestique.

C'est pourtant un magnifique oiseau, au plumage éclatant, aux grâces indépendantes, au cou droit comme une flèche, au bec recouvert d'une cire jaune d'un effet très-pittoresque.

Il ne visite nos contrées qu'en hiver et se tient habituellement aux bords de la mer. Il repart au printemps, mais il s'apprivoise si bien, qu'il faudrait, je crois, peu de chose pour le retenir.

C'est le Cygne sauvage qu'ont célébré les anciens, qu'ont tant chanté les poètes de Rome et d'Athènes, qu'apprivoisait Aspasia et que chassait Alcibiade; c'est lui que la mythologie attelle au char de Vénus et qui sert de déguisement à Jupiter quand il trompe l'infortunée Junon. C'est lui dont le vol audacieux et superbe charme Ovide et Catulle, et dont notre Lamartine a dit :

« Le Cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
» Amis, s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
» Flotte encor sur un vil gazon ? »

C'est encore lui qui ne chante qu'une fois dans sa vie, au moment de sa mort, mais d'une façon si harmonieuse, que rien n'égale le charme de sa voix expirante.

Quittons les nuages, l'antiquité, l'Olympe, et arrêtons-nous devant le lac du Jardin d'acclimatation, où vogue une escadre de trois ou quatre cents Cygnes de tous les plumages et de tous les pays.



Parmi ces flots de neige se dessine le *Cygne d'Australie*, qui est tout noir, avec un bec écarlate. Il fut introduit en France par l'impératrice Joséphine, qui en peupla les étangs de la Malmaison.

C'était la plus chère distraction de sa retraite et son oiseau favori. A sa vue, les Cygnes noirs sortaient de l'eau et venaient manger dans sa main d'impératrice.

Plus loin se dresse le *Cygne du Chili*, dont la tête et le cou absolument noirs se détachent sur le corps, qui est d'une blancheur de neige.

On dirait qu'il est peint, qu'il est à moitié peint, que la nature, changeant tout à coup de résolution, a terminé en blanc ce qu'elle avait commencé en noir.

Je retourne à la mythologie et je termine cette esquisse par une douce légende que vous avez peut-être oubliée : le chant du Cygne.

Hélas ! pensait un Cygne, en se baignant le soir dans les

flots qui réfléchissaient les éclatants rayons du soleil, faut-il que je sois muet ! Je n'envie pas, il est vrai, le gloussement de la poule, le gémissement du paon..., mais c'est ta voix que j'envie, ô Philomèle ! Tes accents harmonieux me ravissent ; je cesse de fendre l'onde, je m'arrête enivré.

Oh ! si j'avais une si douce voix, comme je te chanterais, blond Phœbus, lorsque le soir, tu descends chez Thétis, et que le matin tu te lèves pour réjouir la création ! Oh ! si je pouvais chanter alors, je mourrais volontiers !

Et le Cygne, ayant plongé un instant, revenait à la surface des eaux lorsqu'un être resplendissant lui apparut sur le bord du lac et l'appela.

C'était Apollon, le dieu du jour.

« Charmante créature, lui dit-il, je t'accorde le vœu que tu formes dans ta poitrine silencieuse. » Il le toucha de sa lyre, puis il joua l'hymne des immortels. Le Cygne, ravi d'admiration, se mit à imiter les sons de cette lyre. Pénétré de reconnaissance, il chanta le brillant soleil, les eaux du lac et sa propre vie innocente et heureuse.

Son chant, d'abord vif, harmonieux, puis doux et lent s'affaiblit peu à peu, et bientôt il alla s'éteindre dans l'Élysée... Le Cygne venait de mourir.

Sa compagne fidèle, après avoir chanté plaintivement la perte de son époux, mourut aussi, et tous les deux ornèrent le char de la déesse de la beauté.

★ ★
★

XLIV

LE TAPIR

Cet étrange animal a quelque chose d'apocalyptique et de forain. Il étonne, il amuse, il est fait pour l'exhibition. On n'a besoin que de le voir pour comprendre ses succès de ménagerie. On dirait un faux cochon ou un éléphant manqué.

Il tient des deux ; mais il ne possède ni le merveilleux talent de découvrir les truffes, ni la commodité de se servir de sa trompe comme d'une fourchette.

Son vêtement est de cuir recouvert d'un pelage rare ; ses courtes oreilles sont bordées d'un liséré blanc comme un mouton d'étréenne du passage Vivienne ; ses grands yeux sont intelligents et doux, ombragés de longs cils noirs. Mais son groin est tout ce qu'on peut imaginer de plus excentrique. Il s'allonge en une petite trompe qui semble une lèvres pen-



dante et démesurée, qui lui donne je ne sais quel air mélancolique et honteux.

La trompe de l'éléphant est une arme terrible et un instrument admirable, c'est une massue, c'est une main. Celle du Tapir n'a que la prétention excessive d'être un ornement ; elle porte deux narines à son extrémité. Le corps est trapu, la peau brune, la queue courte et tronquée.

En revanche, le Tapir a pour lui la bonté, la douceur et la reconnaissance ; il est sociable et familier, bon père, époux fidèle, excellent voisin. Il fraternise avec tous les animaux du Jardin zoologique et témoigne à ses gardiens le plus respectueux attachement.

Le Tapir nous vient des Indes et de l'Amérique du Sud. Sa chair est abondante et exquise ; son cuir est parfait, son épaupe vigoureuse et solide.

Dans l'Inde, on l'apprivoise, on l'engraisse, on l'abat pour la table. Au Brésil, c'est une bête de somme plus rapide et plus sobre que le mulet.

Malgré ses mœurs si douces, le Tapir aime par-dessus tout son indépendance, et ne se reproduit jamais en captivité, même dans son pays natal. Il s'éteint, mais il n'abdique pas, et il préfère être le dernier de sa famille que d'engendrer des esclaves.

Dans les îles de la Sonde, le Tapir est singulièrement vêtu. Sa robe est moitié noire et moitié blanche. Vous croiriez qu'il porte une nappe sur le dos et qu'il vous invite à vous mettre à table. Il n'y a qu'à servir.

Le Tapir doit être classé parmi les animaux détruits par les révolutions du globe ; on en retrouve de nombreux débris dans diverses contrées, et l'une des espèces, à jamais disparue, égalait presque la taille d'un éléphant.

Il aime les forêts profondes, les bords des fleuves, les vastes marécages ; il nage très-bien et ne se couche jamais sans avoir pris un bain. Mais, à l'eau profonde et limpide il préfère la boue, la vase, où il se vautre et s'endort.

Grattez le Tapir, vous retrouvez le Cochon.

* *
*

XLV

LE TALÉGALLE

Jean-Jacques s'indignait contre les mères qui ne nourrissaient pas elles-mêmes leurs enfants.

Qu'eût-il dit du Talégalle, ce gallinacé étrange, qui abdique



sa maternité, ne se donne même pas la peine de couvrir ses œufs, abandonne sa famille avant qu'elle soit née.

La femelle du Talégalle pond, c'est tout. Là s'arrête son rôle de mère.

Elle dépose ses œufs dans une pyramide de détritrus amoncelés par le mâle, les recouvre, et tout est dit.

La nature fera le reste.

C'est à la chaleur artificielle de ce nid singulier, c'est à ce fumier qui fermente et se décompose qu'elle confie, qu'elle abandonne l'éclosion de ses œufs, la mort ou la vie, l'avenir de ses enfants.

C'est la nature elle-même qu'elle prend, non-seulement pour nourrice, mais pour couveuse, et la nature accepte tout, réussit tout.

Oiseau étrange et curieux entre tous : son nid ressemble à un tombeau et sa naissance a l'air d'une fable.

L'enfant ne sort pas de l'œuf, il en bondit ; ce n'est pas une éclosion, c'est une explosion. La coquille petille ; éclate en mille morceaux imperceptibles, et l'oiseau est là, vivant, volant, courant, tout élevé, tout émancipé, j'allais dire majeur.

Il n'a pas d'enfance, et il débute par la jeunesse, une jeunesse orageuse, car on peut dire qu'il entre dans la vie en cassant les assiettes.

C'est moins une naissance qu'une apparition ou qu'une résurrection. C'est tout à la fois Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter et Lazare surgissant de son tombeau.

Mais voici les Talégalles à l'œuvre, suivons-les dans leurs travaux mouvementés comme un drame, intéressants comme un mystère.

Ils sont deux, le mari et la femme, qui se promènent gravement, silencieux et attentifs au paysage. Tout à coup ils s'arrêtent comme d'un commun accord. Ils se sont regardés et ils se sont compris. Ils semblent dire : La place est belle ; ici sera notre nid.

La femelle s'assied sur l'herbe, un peu à l'écart, et reste immobile.

Le mâle entonne un air sourd et ronflant, sa chanson de travail, et se met à l'œuvre, lançant derrière lui, de ses pattes vigoureuses, une poignée de feuilles mortes qu'il mêle à la terre humide.



Ce sont les fondations ou, si vous aimez mieux, la première pierre de son nid.

Au bout de quelques jours, ce petit tas de fumier s'est arrondi comme une meule et se dresse comme une pyramide. Il augmente sans cesse; du lever au coucher du soleil le Talégalle travaille sans relâche.

Les matériaux volent sous sa patte ardente, infatigable, qui se relève et s'abaisse comme un pic, lance la terre comme une pelle, creuse, exhausse, tasse, amoncelle, aplanit, élève des digues, fait des tranchées, pratique des saignées, forme des trous.

Puis, il s'arrête et se pose en sentinelle au pied du nid.

Alors la femelle se lève, arrive, gravit majestueusement la pyramide, fait un trou, pond son œuf, le recouvre et s'en va.

Le mâle, qui l'attend au passage, s'avance aussitôt et lui prouve sa tendresse...

Mais ne craignez pas qu'il s'endorme dans les *délices de Capoue*; déjà il a repris son travail avec une ardeur nou-

velle, exhaussant encore la pyramide, tassant toujours, ajoutant des tranchées, remplaçant la terre sèche par la terre humide, creusant de nouveaux trous, balayant de sa patte les abords du nid à dix mètres à la ronde.

Il veut que tout soit propre, que tout soit beau.

Sa compagne, à qui il vient de frayer ces belles avenues, apparaît de nouveau, atteint le sommet de la pyramide, pond un autre œuf et se retire.

Si je ne craignais pas de compromettre son époux en le peignant sous des couleurs trop ardentes, je dirais qu'il se hâte de lui exprimer encore une fois son plus vif attachement.

Puis il retourne à son travail, que la sécheresse seule peut interrompre; il revient à ce nid qui l'absorbe, qui le possède, exhausse encore et toujours; découvre et recouvre les œufs, les retourne, les examine; appelle la chimie à son secours, hâtant par le choix de ses matériaux la fermentation qui doit faire éclore les œufs; suit avec le double intérêt d'un père et d'un savant les phases de cette incubation artificielle et surveille pour ainsi dire la marche de la nature.

Enfin, le nid a atteint une hauteur de dix pieds et tous les œufs se trouvent pondus.

Le Talégalle n'a plus rien à faire. Il abandonne sa pyramide et en commence une autre.

Mais, un jour, au bout d'un mois, la terre remue, s'entr'ouvre, et l'on voit surgir un bec, une tête, des pattes, des ailes. C'est un petit Talégalle qui sort de son berceau, j'allais dire de son tombeau.

C'est la montagne qui accouche, non pas d'une souris, mais d'un oiseau.

Un instant après, l'enfant vole dans les arbres ou court

dans les allées; il est né d'un craquement, et un coup de patte lui a suffi pour soulever le couvercle du tombeau où il est venu au monde.

Pour lui pas de bas âge. Dès qu'il respire, il est élevé. Les soins sont inutiles et l'éducation est supprimée.



Mais toutes les notions de la famille se trouvent bouleversées par cette naissance excentrique.

Pas le moindre cri d'appel, pas la moindre caresse, pas une ombre d'attention de la part des parents.

Quant aux petits, c'est à peine s'ils regardent les père et mère qu'ils ne sauraient reconnaître, et si, au détour d'une allée, deux frères se rencontrent, ils s'arrêtent, puis s'enfuient épouvantés.

Ils sont tous étrangers les uns aux autres.

Ils sont frères comme deux œufs achetés chez la fruitière, et leur véritable mère, c'est la nature. L'autre a résilié ses devoirs et abdiqué ses privilèges.

Le père n'a été qu'un bon maçon, qu'un vaillant terrassier.

Il a retourné le champ et la mère l'a ensemencé. C'est la nature qui a fait germer et qui a fait éclore les petits.

Le Talégalle nous vient d'Australie. Il est gros comme un dindon; son plumage est brun; sa patte, tour à tour pic, pelle et balai, est robuste et longue, crochue, faite pour lancer les matériaux, les pétrir et les tasser.

La tête est toute chauve, le cou nu, mais paré d'une jolie

collerette jaune d'œuf artistement tuyautée. Avec sa tête rasée et sa fraise plissée, on dirait une figure du temps de Henri III.

C'est un oiseau inoffensif, rustique et familier, très-facile à apprivoiser.

Lâché dans un jardin, il purge la terre des chenilles, des limaces, et ne commet aucun dégât.

Sifflez, il accourt aussitôt et vient manger dans la main.

Perchant sur les arbres, il n'a besoin ni de volière, ni d'étable.

Sa chair est succulente, d'un goût particulier, très-fin, supérieure en délicatesse à celle de la pintade et du dindon.

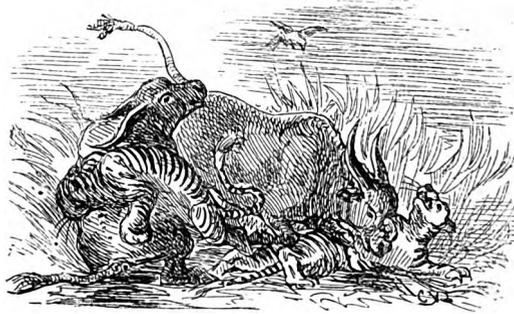
Tel est ce précieux et bizarre oiseau, telle cette singulière famille d'étrangers : le père, un architecte, un ingénieur et un chimiste ; l'épouse, une moitié de mère ; l'enfant, un pauvre enterré vivant qui a pour berceau une tombe et pour parents un fumier.

* *
*

XLVI

LE BUFFLE

Le front bas, sombre et bombé; le regard farouche, l'œil enfoncé; la chevelure inculte, la barbe rude, le poil noir; la croupe élevée, le garrot en bosse; l'oreille pendante, les



naseaux frémissants, la bouche écumeuse; des cornes menaçantes, recourbées, tourmentées, comme tordues par la colère; l'air indomptable et fier; des formes herculéennes; une majesté brutale, pesante et massive; une course rapide, effroyable, un bloc qui roule, une avalanche que rien n'ar-

rète : ni l'eau, ni le fer, ni le feu, ni les grands fleuves que le Buffle traverse à la nage, ni les fourrés inextricables, ni les forêts vierges où il passe comme une trombe vivante, courbant tout, brisant tout ; la jambe épaisse, vigoureuse ; le pied impatient et large, prêt à fouler la victime que ses cornes ont percée comme une lance, fait tourner comme une trompe, déchirée comme un croc, broyée comme une massue.

Tel est le Buffle sauvage de la Cafrerie ou de l'Inde, promenant la terreur dans les steppes et les déserts, plongeant dans les grands fleuves ou mugissant au fond des bois, plus redouté que le lion lui-même, implacable ennemi et vainqueur ordinaire du tigre royal, qu'il jette en l'air de ses cornes terribles, qu'il foule à ses pieds, palpitant, les os fracassés.

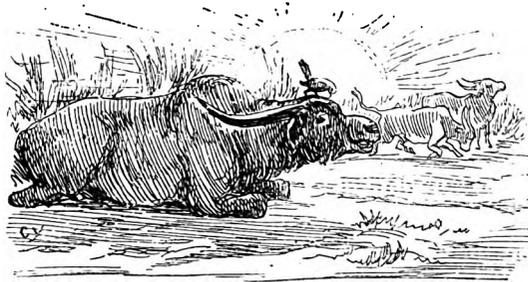
Sa fureur est sans repos. Il vous voit et il s'élance, fond sur tout ce qu'il rencontre, s'acharne après sa victime, et revient sur ses pas pour broyer un cadavre.

Dans la Cafrerie, le Kordofan et les forêts qui bordent le Nil Bleu, il inspire tant de frayeur, que les indigènes n'osent même pas le chasser.

Après le carnage, sa passion est le bain ; il reste des journées entières enfoncé dans les roseaux, nageant dans les rivières, et c'est un spectacle terrifiant de voir s'avancer ces têtes noires, ces faces monstrueuses surmontées de cornes menaçantes.

Tout fuit devant le Buffle. Je me trompe ; il y a un oiseau, l'*Oiseau des Buffles*, qui s'est pris d'amitié pour ce monstre et ne le quitte jamais. Il trotte sur son dos, se pose sur sa corne, fait sa toilette et l'avertit du danger. Pourquoi cette affection étrange ? C'est tout bonnement que le Buffle est

pour l'oiseau un garde-manger, un fournisseur de vermine, et qu'en échange l'oiseau est pour le Buffle un compagnon, un convive et un gardien.



Mais, un jour, l'homme s'est montré, et devant lui est tombée la colère du Buffle.

Il s'est soumis à sa toute-puissance, et nous avons eu le Buffle domestique.

Répandu sur une grande surface du globe, il traîne la charrue sur trois continents : l'Asie, l'Europe, l'Afrique.

Plus sobre que l'Ane, plus fort que le Cheval, docile et patient comme le Bœuf, il s'est fait monture, portefaix et laboureur.

Notre climat est devenu le sien, et il n'a conservé de son origine qu'un regard farouche et des cornes terribles qui plient sous le joug.

Un enfant le garde, une femme le conduit, un vieillard l'attelle. Sur les bords du Gange et du Nil, on rencontre des troupeaux de Buffles qui traversent le fleuve, portant en croupe leurs jeunes bergers.

Le Buffle domestique descend du Buffle sauvage de l'Asie. Comme le Bœuf, l'Yack et le Zébu, il a pour patrie l'Orient.

A une époque indécise, mais lointaine, il fut domestiqué dans l'Hindoustan, dans la Perse, la Syrie, la Palestine et l'Égypte.

Puis il passa sur les bords de la mer Noire, de la mer Caspienne en Hongrie, et des rives du Danube en Italie.

Dans tous ces pays, il rend de précieux services à l'agriculture, sans compter le produit de sa chair, de son cuir, de ses nerfs, de ses os.



Mais, arrivé au pied des Alpes depuis 595, il n'a pas fait un pas de plus, semblable à ces talents secondaires à qui les emplois supérieurs et les premiers rôles restent inaccessibles.

Un jour, cependant, n'est pas loin, peut-être, où le Buffle passera les Alpes en conquérant et viendra s'établir dans la Bresse, la Camargue et les



Landes. Il ne saurait usurper le rang qui appartient au Bœuf, mais il pourrait prendre une place utile à ses côtés.

En attendant, il reste depuis plus de douze siècles en arrêt au pied des Alpes, comme si la nature elle-même lui avait fixé cette limite en lui disant :

« Tu n'iras pas plus loin, tu ne monteras pas plus haut : ces Alpes, ce sont tes colonnes d'Hercule. »

XLVII

LE CORMORAN

Les fleuves et les mers n'ont pas de pêcheur plus habile, plus infatigable, plus pittoresque et plus hardi que le Cormoran.

Le Cormoran pêche comme le Rossignol chante, comme les Aigles planent, comme le Chamois bondit, comme l'Écureuil grimpe, comme le *Tisserin* fait de la tapisserie, comme le Chien chasse.

Il est pêcheur de naissance. C'est un métier qui se transmet de père en fils dans la vieille famille des Cormorans.

Il y excelle. Perché sur les falaises, ses petits yeux fixés sur le grand Océan, il guette la matelote ou la friture qui surgit dans l'écume du rivage, s'élance sur sa proie, l'avale ou la rapporte à son maître, quand il a reçu une bonne éducation.

Mais il est bon de dire que, pour éviter toute soustraction frauduleuse, on lui passe au cou une lanière ou un anneau qui empêche le Cormoran d'avaler son butin.

Cette alliance de l'Homme et du Cormoran remonte aux temps les plus anciens, ainsi que l'attestent les vieilles por-

celaines de Chine, où sont représentés les exploits cynégétiques de cet oiseau.

Pour le Cormoran, ces vases antiques sont des titres de noblesse, un parchemin, un diplôme et une galerie de portraits de famille.

Le Cormoran n'est pas beau : une patte courte sur un pied de Canard, un grand cou qui se tend comme une ligne et un long bec tout droit qui se recourbe comme un hameçon ; la tête aplatie du plongeur, l'œil très-fin et la vue perçante ; de grands pieds noirs et la queue tombante ; un plumage verdâtre, couleur des flots ; enfin un gosier profond, immense, qui se dilate comme le caoutchouc, un abîme qui engloutit quatre kilogrammes de poissons par jour, le long duquel une truite de deux livres glisse comme une dragée.



Il est sans grâce, lourd, maladroit ; marche les pieds en dedans comme un bancal, court par petits sauts et tombe sur le bec.

Mais il grimpe comme il nage, comme il plonge, comme il vole, c'est-à-dire avec une aisance et une rapidité merveilleuses.

Sur terre, c'est un poids ; dans l'eau, c'est une flèche.

C'est plaisir de le voir, aux bords d'une rivière ou d'un étang, fouiller comme un vrai chien d'arrêt les herbes et les racines, les troncs et les roseaux ; déloger le poisson qui se cache sous une pierre ou dans la vase, le tirer par la queue, le poursuivre avec la rapidité de l'éclair ; décrire des cercles concentriques qui troublent et qui enveloppent son adversaire, opérer des crochets et des mouvements tournants que

le regard charmé peut suivre sous les eaux limpides comme dans une cuvette d'aquarium; forcer, saisir le poisson le plus agile après quinze à vingt mètres de course; remonter à la surface des eaux, retourner sa proie qu'il étreint par le milieu du corps, l'avaler par la tête, ou bien la faire sauter en l'air et la recevoir, avec la précision mathématique d'un jongleur, dans sa bouche, un abîme!

Le Cormoran est répandu sur toute la surface du globe, depuis nos côtes bretonnes jusqu'aux fleuves du Céleste Empire, depuis le Kamtchatka jusqu'au cap de Bonne-Espérance; mais ce cosmopolite a ses contrées de prédilection: les marais de la Hollande, les rivages anglais, les côtes de la Bretagne, les grands fleuves de la Chine: les poissons y sont si abondants, que, pour les pêcher, on les pique avec un trident.



La Chine, c'est sa terre de Chanaan.

Le Cormoran s'apprivoise comme un moineau et se reproduit en captivité. Donnez-lui à manger à la main, et il vous connaît, vous aime et vous suit comme un chien.

Ainsi que tous les rêveurs, cet oiseau est distrait. Le *Nigaud* du Finistère se laisse marcher sur les pieds ou frapper d'une gaule sans s'envoler. A quoi pense-t-il? Il contemple et il digère!

Son péché mignon, c'est la gourmandise. Il est bien rare qu'un Cormoran meure de vieillesse, il succombe presque toujours à une indigestion.

C'est un philosophe, un résigné qui se reproduit et qui engraisse dans la captivité, quand elle est égayée de bons repas, sans trop regretter les roseaux où il niche, les sapins où il perche, les falaises, les embouchures des fleuves et les bords des étangs où il vit.

Le Cormoran a sa page, une page brillante et originale dans l'histoire de la fauconnerie française.

Vers le xvi^e siècle, nous voyons les Hollandais introduire en Europe la pêche au Cormoran, qui bientôt après se trouve pratiquée en France et en Angleterre.



On rirait bien aujourd'hui d'un monsieur qui inscrirait sur ses cartes de visite :

Grand maître des Cormorans du roi.

Et pourtant sous Henri IV, en France, sous Charles I^{er}, en Angleterre, cette charge enviée ne fut ni une sinécure, ni une plaisanterie.

Le maître des Cormorans était un personnage très-occupé, très-estimé et très-heureux, quand ses administrés ne mouraient pas d'une indigestion.

On a quelque peine à s'expliquer la disparition d'un sport, aussi facile que charmant, qui avait duré plus d'un

siècle et demi, fait courir la cour et la ville, qui se rendaient aux pêches de Fontainebleau commenus allons aux courses de la Marche et de Chantilly.

Quelques sportsmen français ont conçu la louable pensée de ressusciter la pêche au Cormoran.

C'est ainsi que le comte Le Couteux de Canteleu possède aujourd'hui des équipages de Cormorans absolument comme Louis XIII et Charles I^{er}.

M. Le Couteux ne s'est pas borné à dresser des Cormorans, il a décrit cette pêche dans une intéressante notice où nous assistons aux prouesses de son Cormoran *Tobie*, un pêcheur de première force, qui rendrait des points à tous les *Leu-tze* et les *Louwars* du Céleste Empire.

C'est en effet en Chine que cette pêche est pratiquée sur une grande échelle, et qu'on trouve les Cormorans les plus sagaces et les mieux instruits.

En Chine, la pêche au Cormoran est tout à la fois une industrie et une fête, un sport national. La Chine a ses Cormorans comme la France et l'Angleterre ont leurs chevaux de course, comme l'Espagne a ses taureaux.

Tandis que les spectateurs se pressent le long de quelques rivières du Katay, on voit surgir mille barques éblouissantes, aux flancs éclatants de vernis, aux proues sculptées en forme de dragons ou de chimères ; sur l'onde, qu'on aperçoit à peine, flottent les voiles de nattes de bambou qui se déroulent comme des paravents.

Soudain les rames se lèvent et retombent frappant l'eau en cadence.

A ce signal, des nuées de Cormorans perchées sur l'avant des jonques agitent leurs ailes, plongent de tous côtés comme un seul oiseau, et reparaissent étreignant dans leur long bec

recourbé le poisson, qu'elles déposent fidèlement aux mains des pêcheurs.

Pendant les entr'actes, on voit d'autres Cormorans, lustrant leur plumage vert avec leur bec huileux, se profiler sur les kiosques du rivage, les tours de porcelaine, les toits vert et or des temples.

Parfois ces intelligents et hardis oiseaux s'entraident mutuellement et s'unissent en troupe pour transporter un poisson monstrueux, qui par la tête, qui par la queue, qui par les nageoires.



On dirait l'ascension de quelque dieu chinois emporté dans le ciel par des oiseaux fantastiques.

La foule applaudit tout le long du rivage, et le pêcheur, excitant de la voix ses compagnons ailés, répète le cri du Cormoran : *Haw! haw!*

★ ★
★

XLVIII

LES PIGEONS

Symbole divin et manger excellent, le Pigeon fait naître en même temps des souvenirs religieux et des pensées gastronomiques.



On le voit, tantôt les ailes déployées, planant dans le ciel azuré d'une chapelle, tantôt fumant dans un légumier de por-

celaine blanche, entouré de petits pois.

Messenger rapide et charmant, on se le représente encore en tenue de facteur, tunique verte et boîte au cou, sur la rampe d'un balcon ou sur le bord d'une fenêtre, tenant une lettre à son bec.



Ses mœurs familières, sa grâce, sa beauté, son joli plumage, en ont fait depuis des siècles le plus apprécié des oiseaux d'ornement.

A Rome, le Pigeon de luxe était aussi recherché qu'il l'est aujourd'hui à Londres et

à Bruxelles. Il se vendait jusqu'à cinq cents francs la paire, à la grande indignation des philosophes et des moralistes, qui ne pouvaient comprendre un pareil engouement.

D'où vient le Pigeon? L'Égypte et la Grèce l'ont tiré de la Perse. Mais, dès les temps les plus reculés, il vit en domesticité en Europe, en Asie, dans le nord de l'Afrique. Comme la patrie d'Homère, son berceau est encore incertain, et l'on ne peut dire de quelle contrée est parti son premier roucoulement.

Les anciens connaissaient déjà son prodigieux talent de facteur, et mettaient à profit son mérite postal et son vol rapide.

Au cirque, les patriciens avaient coutume de lâcher des Pigeons voyageurs, chargés d'annoncer à leur famille le résultat des jeux, ou de commander le dîner.

Il arrivait parfois que, par une fantaisie cruelle du maître, ces messagers trop exacts se trouvaient porteurs de leur propre arrêt de mort et figuraient eux-mêmes sur la carte du festin.

« Deux Pigeons s'aimaient d'amour tendre..... » Oui ! le Pigeon est aimant,

mais il n'est pas dupe, et l'on se tromperait fort si l'on croyait qu'il se laisse mener par le bec. On ne le plume que quand il est mort.

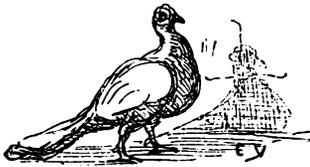
Les Égyptiens, qui connaissaient si bien les mœurs des animaux, ne jugeaient pas le Pigeon comme nous. Dans le langage hiéroglyphique l'Épervier signifie l'âme, l'Ibis le cœur, la Grenouille l'imprudence, la Fourmi le savoir. Quant au Pigeon, il indique la violence et l'emportement.



C'est un époux fidèle, ardent, courtois, mais irascible et sachant fort bien faire respecter sa huppe ou son jabot. Son roucoulement ne dit pas toujours : « Je t'aime ! » et ses coups de bec ne sont pas toujours des baisers.

Arrêtons-nous devant les espèces aussi variées que charmantes et curieuses du Jardin d'acclimatation.

Ici le *Bagadais* et le *Polonais*, deux antithèses. Le premier profile un bec énorme, une sorte de faux nez constellé à sa base d'excroissances bizarres. Pour vous regarder en face, il est obligé d'incliner la tête à la façon de Polichinelle, ce qui lui donne un petit air narquois et madré. Le bec du second est comme imperceptible et perdu dans la plume.



Le Bagadais a un vrai nez d'ivrogne bourgeonnant, tandis que le Polonais est camard.



Là, le *Boulant* et le *Souffleur* projettent leur poitrine proéminente et gonflée comme l'abdomen d'un bourgmestre. C'est plaisir de les voir se dandiner, les jambes écartées et debout comme un Pingouin.

D'un côté l'*Hirondelle*, dont la patte courte et emplumée semble traîner une paire de guêtres. De l'autre, le *Pigeon de soie*, au fin plumage, brillant et frisé, le *Havanais* des Pigeons.

Plus loin c'est le *Cravaté*, qui étale fièrement son jabot et se rengorge dans les plumes de son cou, comme dans un faux-col.

Près de lui trotte vivement le *Coquillé*, dont la huppe

écourtée part de la tête et s'avance sur le front, comme pour cacher les ravagés d'une calvitie précoce.

Ce Pigeon pourrait être classé dans la catégorie des *rame-neurs*.

Enfin voici le *Nonnain*, qui s'avance délicatement, d'un pas léger, presque aérien, en baissant sa petite tête encapuchonnée de plumes. On n'aperçoit que le bout rose de son bec et deux yeux très-vifs. On dirait un novice se rendant au parloir ou à la chapelle.



Ils sont plus de mille Pigeons de toutes les races, de toutes les formes, de tous les plumages et de tous les pays. Celui-ci s'envole en rasant le sol; celui-là se pose en tourbillonnant; un autre fait la roue comme un Paon; un autre, blotti dans son nid, roucoule une chanson d'amour.

Terminons cette esquisse au vol par la plus intéressante de toutes ces espèces, les *Pigeons voyageurs*. Regardez-les! rien ne les distingue. Ils ont l'air des premiers Pigeons venus, et pourtant ils ont une page dans l'histoire, une belle, une touchante et douloureuse page. Ils sont justement célèbres; à Rome, ils seraient sacrés.



Ce sont les Pigeons du siège de Paris qui ont pris leurs invalides au colombier du Jardin d'acclimatation.

Pour nous qui ne pouvons les regarder sans émotion, ce ne sont plus des oiseaux, mais des auxiliaires et des alliés, des amis, des compagnons d'infortune, d'espérance et de combat.



Paris assiégé, sans issue, sans nouvelles, est retranché du

monde, retranché de la France. Saint-Cloud, Meudon, sont en Prusse, et les bords de la Loire sont plus loin de nous que les bords du Gange. Que se passe-t-il dans l'ouest, au nord, au midi ?

Sommes-nous vainqueurs ou vaincus ? La France résiste-t-elle encore et faut-il toujours espérer ?

Et la province ! La province vient-elle au secours de Paris ? Qui donc va franchir les lignes prussiennes et nous apporter ensuite des nouvelles de la France envahie, de la France absente ?

Un oiseau !

Trois cent soixante-trois Pigeons voyageurs quittent le colombier de l'hôtel de ville, emportés dans un ballon.

Ils vont dire à la province que Paris attend, résiste, espère. Puis, ouvrant leurs ailes, chargés des nouvelles tant désirées, ils se tournent vers leur colombier comme l'aiguille aimantée se tourne vers le nord.



Ils reviennent un à un, à travers une route inconnue, ayant au-dessus de leur tête les nuages, à leurs pieds les Prussiens, devant eux Paris...

Vous voyez ce point qui s'avance dans le ciel, passe et disparaît ? C'est un Pigeon voyageur, c'est un messenger de la patrie, c'est un trait d'union entre Paris et la France.

Quelle joie dans la cité quand passait de bouche en bouche cette émouvante nouvelle : « Un Pigeon vient d'arriver ! Il s'est posé sur un balcon de la rue Lafayette ou sur les tours de Notre-Dame. »

Vaillants oiseaux ! Celui-ci a perdu sa dépêche et des



plumes de son aile; celui-là est tombé exténué sur un arbre

du boulevard; un autre a franchi les fortifications et s'est abattu sur un canon, la tête alourdie, l'aile pendante.

Q'apportaient-ils? Ce n'était ni le salut, ni la victoire, mais c'était encore et toujours l'espérance!

Combien de ces oiseaux ont payé bravement de leur petite personne! Combien de ces messagers fidèles sont tombés victimes de leur dévouement, atteints par le plomb allemand! Pareils à ces régiments vaincus, mais décimés par la mitraille, ils pourraient dire en se drapant dans la gloire de leur défaite : « Nous étions partis huit cent soixante, et nous ne sommes plus que cinquante-sept. Nous avons bien mérité de la patrie. »



XLIX

LE GNOU

C'est la bête de l'Apocalypse : une tête de taureau, des cornes de bouc, une queue de cheval ; des yeux hagards et farouches, un front bombé, le nez écrasé, de larges et frémissantes narines obstruées de poils rudes ; les sourcils en broussailles, les moustaches hérissées, la poitrine velue ; tout nerfs et tout feu ; la vivacité de la poudre, l'impétuosité de l'avalanche, la rapidité du vent ; un aspect fantastique, des poses imprévues, des cabrioles extravagantes, des bonds fabuleux ; je ne sais quoi de fébrile et de comique, de gracieux et de barbare, de bizarre et d'évaporé : l'agilité d'un oiseau et l'air d'un fou.



On dirait que le soleil de l'équateur lui a tourné la tête.

Ses mœurs ne sont pas moins singulières que sa personne.

Sa passion, c'est la voltige et la *fantasia*. Il ne vit que pour sauter : c'est le clown du désert ; c'est tout à la fois Auriol et Franconi changés en bête. Il part, il trotte, il galope et disparaît dans un tourbillon de poussière qui ne laisse voir que sa queue flottante et ses cornes diaboliques. C'est le vent du désert, c'est le vent qui l'emporte.

Vous tournez la tête et il est là, devant vous, immobile, pétrifié, ou bien s'avançant avec une grâce nonchalante,



comme s'il traînait ses pieds d'airain sur un tapis de l'Inde ; puis, il s'élançait, fond sur vous, s'arrête, bondit, décrit un grand cercle, tombe, s'agenouille, cabriole, s'enfuit, revient et disparaît. Est-ce un jeu, une menace, une ruse, une folie ? C'est tout cela ensemble. Comme le Bédouin du désert et le Cosaque du Don, le Gnou parade en combattant.

Tout champ de bataille est pour lui un cirque. Il mêle le farouche au comique, la colère à la gaieté, la farce à la terreur, la cabriole au sang.

Il frappe en se jouant, fait sourire et fait frissonner, et se donne en spectacle, même en donnant la mort.

Il est robuste et vaillant, se défend avec courage à coups de tête, à coups de pieds, à coups de cornes. Mais la lutte lui est moins chère que la parade.

On dirait qu'il prend plaisir à varier ses exercices et à se montrer sous tous ses aspects : la corne menaçante, la tête baissée, la croupe en l'air et la queue droite comme une épée, c'est un taureau qui s'élançe ; droit sur ses jambes de derrière, le corps oblique et la tête pivotant sur son cou robuste, c'est une chèvre qui cabriole ; frappant le sol d'un pied impatient et partant comme un trait, la queue flottante et le cou tendu, c'est un poulain qui galope.

A chaque pose c'est une race nouvelle, et l'on peut dire qu'à quelque instant qu'on regarde le Gnou, ce n'est plus le même animal.

Le Gnou est originaire du cap de Bonne-Espérance ; mais depuis longtemps il a trouvé que les colons hollandais recherchaient avec trop d'empressement sa peau précieuse et sa chair exquise.

Abandonnant sa patrie à la civilisation, il a émigré en masse dans le pays des Hottentots, dans la Cafrerie et jusqu'à l'équateur, ce qui n'est, à vrai dire, qu'une simple promenade pour un marcheur tel que lui.

Mais la sécurité n'est nulle part. Après les balles européennes, c'est la flèche empoisonnée du Hottentot qui le menace et qui l'atteint ; c'est la lance du Cafre qui le guette et le surprend, cachée derrière un buisson.

Eux aussi, ils aiment sa chair succulente qui parfume leurs huttes, égaye leurs fêtes. De sa peau ils fabriquent un cuir excellent, et ses os si fins, si blancs, se changent en manches de poignard, en ornements bizarres, anneaux, bracelets, pendants, que les dames Hottentotes, peu vêtues mais

coquettes, regardent comme leurs talismans, leurs *porte-bonheur*.

Le Gnou est l'animal fabuleux du désert.

C'est lui qui prend sur sa croupe les guerriers morts et les emporte à travers l'espace, au sein des étoiles, dans la Grande Oasis.

C'est lui qui, pendant la tempête, rôde autour de la hutte du Cafre et joue le rôle terrifiant de feu notre loup-garou.

C'est encore lui qui apparaît au nègre consterné, dans les mirages africains, profilant à l'horizon des cornes gigantesques, ou dansant sur les sables un menuet fantastique.

Mais les légendes s'effacent et l'on devient pratique, même au désert. Depuis qu'il a goûté du Gnou, le Hottentot a perdu la foi. Cet animal lui semble beaucoup moins fabuleux : au lieu de le redouter, il le chasse ; au lieu de l'invoquer, il le mange.

Rien de mélancolique comme le sort d'un vieux Gnou à barbe blanche que les flèches ont épargné, qui ne peut plus galoper et bondir. Agenouillé dans la plaine, il assiste aux ébats rapides, aux *fantasia* excentriques, aux brillants tournois des jeunes Gnous.

Tout à coup son âme d'artiste se réveille, il est debout ; il rassemble tout ce qui lui reste de vigueur, essaye une pirouette de sa jeunesse, chancelle et se couche. Mais son œil curieux et bienveillant semble participer aux jeux des siens, et toute sa physionomie respire cette belle pensée : « La joie des autres est le bonheur de ceux qui ne peuvent plus être heureux. »

La chasse du Gnou est des plus difficiles. On ne poursuit pas un torrent, on ne force pas le vent, on n'atteint pas une flèche.

Il ne succombe qu'à un guet-apens. Son agilité le sauve, son étourderie le perd. Mais il est bien rare qu'on le prenne vivant.

Quand il voit que ses cornes sont impuissantes à vaincre et ses jambes impuissantes à fuir, il se tue, préférant ainsi la mort à la captivité.

D'un bond il s'élançait vers un précipice, un ravin, fait une cabriole suprême, tombe, et meurt comme il a vécu, en faisant la voltige.

* *
*

L

LA COLOMBE VOYAGEUSE

C'est dans les grandes volières du Jardin que se prélassent et se rengorgent les Pigeons exotiques, que coquettent et s'ébattent librement les jolies Colombes de l'Australie, de l'Amérique et de l'Inde.

Ici le roi des Pigeons, le *Nicobar* de Cochinchine, au bec noir, à la queue blanche, aux longues plumes vertes, soyeuses et effilées, qui recouvrent ses épaules d'un camail éblouissant.

Là le *Colombard* d'Océanie, ce parent des perroquets, habillé de gris, de jaune, de vert, orné d'un bec robuste et crochu, affamé de muscades.

Plus loin, un bruissement d'ailes nous annonce la *Colombe grivelée*, à la chair exquise, au gai plumage marqué de noir et de blanc.

Le *Pigeon bronzé* d'Australie trotte sur ses pattes roses,



en faisant miroiter ses belles couleurs, et dresse fièrement sa tête qu'entoure un diadème de plumes blanches.

Perchée sur un tronc d'arbre, comme pour être mieux vue, la *Colombe à longue huppe* incline sa cornette d'astrologue en secouant ses plumes ardoisées, teintées de pourpre et de rose.

Près d'un petit bassin à l'eau trouble se tient immobile la *Colombe poignardée*, à l'air repentant et doux, oiseau mélancolique et charmant, dont le nom ressemble au titre d'une pièce de l'Ambigu et cache peut-être un drame conjugal. De temps en temps elle penche sa petite tête et regarde sa belle gorge blanche tachée de rouge, de gouttelettes de sang.

Faut-il croire qu'un époux trompé ait voulu venger son honneur et ait déchiré cette poitrine d'un bec jaloux? Ne dirait-on pas que sa faute et son châtiment sont marqués pour toujours dans cette tache rouge, ineffaçable comme celle de lady Macbeth, et que toute l'eau du bassin ne saurait laver.

Les autres Colombes ont l'air de la dédaigner et de la fuir; mais le Nicobar, qui sait à quoi s'en tenir sur leur vertu, regarde tendrement, à travers le grillage, la *Colombe poignardée*, et semble dire : « Que celle qui est sans péché lui jette la première pierre. »

Nous voici en face de la *Colombe voyageuse*, la plus sympathique et la plus intéressante de toute cette grande famille.

C'est une Américaine du Nord, un touriste infatigable et un charmant oiseau. Des formes délicates et un beau plumage; la tête fine, la patte délicate, l'aile élégante et découpée pour les longs voyages; la queue souple, effilée; la

gorge magnifique, toute violette, avec de brillants reflets métalliques; une légèreté aérienne et une grâce de tourterelle.

Elle aime trois choses : les voyages, la faîne du hêtre et la nombreuse société.

Les Colombes voyageuses s'assemblent par bandes innombrables et, déployant leurs ailes à je ne sais quel commandement instinctif et muet, partent comme un seul oiseau.

Ce n'est plus un vol, c'est tout un peuple, un peuple ailé qui envahit le ciel; c'est un nuage immense et chatoyant qui ondule d'un horizon à l'autre, emporté par le vent, illuminé par le soleil qui fait scintiller ces corps mouvants, ces ailes diaprées, ces gorges violettes : on dirait un voile gigantesque tendu dans le ciel, se levant, se baissant, se déroulant dans l'immensité, tantôt sombre et tantôt éclatant, aux dessins changeants, aux teintes fugitives.



Le nuage s'arrête et descend. Une forêt a été aperçue du haut des airs; tout s'abat : une avalanche de plumes, une trombe effroyable de pattes, de têtes, d'ailes.

Ces Bohémiens du ciel ont choisi leur campement qui va s'étendre à dix lieues au moins. La forêt en est vivante et comme toute emplumée. Dans ce coin, ils sont mille; sur cet arbre ils sont deux cents; ils sont quatre-vingts sur une branche; ils sont un milliard en tout : c'est à croire que chaque feuille s'est changée en Colombe.

Ils resteront là tant qu'il y aura autour d'eux, à la portée

de leurs ailes et de leurs becs, des faînes de hêtre, leurs délices.

Mais, un beau jour, quand tout est dévoré, ils se disent : « Allons dîner ailleurs ! » Et ils s'en vont dîner à cent lieues de là.

Ils partent, ne laissant d'autres traces de leur séjour que de jolies plumes que le vent emporte et des nids vides qui se balancent aux branches des hêtres.

Ils sont partis à la recherche de nouveaux festins, mais ils reviendront un jour, quand de nouvelles faînes auront mûri.

Et c'est ainsi que ces *Zingari* de l'air passent de la Virginie au Canada, du Kentucky dans l'Ohio, de l'Ohio dans l'Indiana.

Ils ne sont pas voraces, ils sont nombreux. Songez un peu à tous les couverts qu'il faut, à la table qu'exige un milliard de becs !

Maintenant voyez tous ces chariots et tous ces cavaliers qui défilent, ces tonneaux, ces tentes, ces armes qui brillent au soleil.

Quelles sont ces longues caravanes et où vont-elles ? A une foire ? à une fête ?

Ce sont les habitants de tous les pays voisins qui viennent de découvrir un cantonnement de Colombes voyageuses. Ils arrivent, ils s'installent, et la chasse commence. Que dis-je ? c'est l'assassinat, c'est le carnage. On ne vise pas, on tue. Des pyramides de cadavres s'amoncellent sur la lisière des bois ; les belles plumes violettes sont arrachées, jetées au vent ; on sale les victimes et on les entasse dans des tonneaux.

C'est un manger excellent !

Oui ! on sale la Colombe voyageuse comme un vulgaire morceau de lard. Après avoir parcouru tant de pays et régné dans les airs, ce poétique oiseau aboutit à un baril et finit comme une sardine.

* *
*

LI

LE FOURMILIER

Des mœurs étranges, des formes bizarres, et ce que la médecine appelle des goûts dépravés ; un grand museau pointu, une longue queue velue ; de courtes pattes armées



de griffes ; une tête qui représente le tiers de la longueur totale du corps ; un poil grisâtre et rude, pareil à l'herbe fanée ; l'oreille d'un rat, l'œil petit et brillant ; une étroite bou-

che fendue d'un coup de canif, dardant une langue immense, élastique et visqueuse, qui s'allonge comme une fourchette; une mâchoire sans dents.

C'est le Fourmilier, le plus singulier habitant des zones torrides de l'Afrique et de l'Amérique.

Il marche avec lenteur et les pieds en dedans, mais il grimpe sur les arbres comme un écureuil.

Comme son nom l'indique, c'est le fléau des fourmis qu'il déterre avec son ongle crochu, et dont il est aussi friand que le cochon de truffes.

Il n'a qu'à tirer sa langue immense, il la ramène comme recouverte d'une tartine vivante. Il prend en quelque sorte les fourmis à la glu.

Quand il a bien diné, il prend un peu de miel et se gargarise avec des abeilles.

Le Fourmilier n'a qu'un petit à la fois, qu'il dorlote et qu'il gâte comme un fils unique. Ce bien-aimé ne quitte jamais ses parents, qui le portent à tour de rôle à travers les forêts vierges.

De même, aux jours de fête, on voit un couple d'artisans s'en aller à la promenade, leur progéniture sur l'épaule.

Il est curieux de voir le petit Fourmilier, qui est pour ainsi dire tout en museau, campé sur le dos de sa mère, balançant sa queue de singe et tirant par intervalles égaux une grande langue qui promet.

De temps à autre le père, qui marche derrière, s'arrête,



flaire le sol et continue sa route, poussant sa famille de son museau pointu.

Ils vont à la chasse aux fourmis. Mais qu'un danger éclate, qu'un ennemi surgisse, les parents déposent aussitôt leur fardeau, réunissent tous leurs efforts pour défendre leur petit, et meurent plutôt que de l'abandonner.

Malgré leur nourriture singulière, on recherche la chair de certains Fourmiliers : celle de l'Oryctérope du Cap, que les Hollandais appellent *Cochon de terre*, est particulièrement estimée.

A côté du Fourmilier proprement dit apparaissent des espèces plus bizarres encore.

Tel est le Pangolin, qui habite l'Afrique et les Indes occidentales.

Il diffère du Fourmilier ordinaire par une carapace des plus originales, formée d'écailles disposées en quinconce, qui se couvrent les unes les autres, comme une rangée de briques, et donnent au Pangolin l'aspect d'une pomme de pin quadrupède.

Il est, lui aussi, un amateur forcené de Fourmis, qu'il fait sortir en grattant le sol, et qu'il frappe de sa langue extensible et gluante.

Mieux partagé que le Fourmilier ordinaire, armé de ses seules griffes pour défendre son excentrique personne, le Pangolin, quand il se voit attaqué, se roule en boule, et devient absolument inexpugnable, présentant de toutes parts à son ennemi des écailles tranchantes. Ce n'est plus qu'une sphère cornée, toute hérissée de lames, une armure et un bouclier.

Si des Indes nous passons dans les forêts américaines, nous trouvons le plus fort et le plus grand des Fourmiliers,

le Tamanoir. De l'origine de la queue à son museau il mesure quatre pieds; sa queue seule a plus d'un mètre. Sa vigueur égale son courage; ses ongles sont formidables, déchirent, éventrent, accrochent comme des grappins de fer. Il se défend contre le jaguar, et les chiens n'osent l'attaquer.

Son originalité et sa parure, c'est sa queue magnifique formée de longs poils soyeux.

Relevée sur son dos en panache gigantesque, elle le défend contre la pluie et les ardeurs du soleil; elle le garantit de la tempête et abrite son sommeil.

Il la lève et l'abaisse, comme un store tamisant la lumière et l'ombre, et cette queue s'incline à mesure que le soleil descend.



C'est tout à la fois une ombrelle et un parapluie, un store, un paravent et un cadran solaire.

Dans les rivières et les marais de la Nouvelle-Hollande se cache l'espèce la plus étrange de cette nombreuse famille des édentés.

C'est l'Ornithorhynque, animal plus bizarre encore que son nom.

Nous sommes bien loin du Fourmilier ordinaire, et la science se demande si ce mammifère vraiment fantastique ne se rapproche pas davantage des reptiles ou des oiseaux.

Figurez-vous le corps déprimé d'une loutre, un bec de

canard, les ergots d'un coq et la queue aplatie du castor; des ongles crochus et de grands doigts palmés qui en font un nageur de première force.

Des voyageurs assurent que ce singulier animal, fait de toutes pièces, dépose dans un nid de roseaux des œufs pareils aux œufs de poule, mais le fait n'est pas bien prouvé.

Ce qui est beaucoup moins douteux, c'est la façon très-originale dont l'Ornithorhynque allaite ses petits. Il paraît que le lait sécrété par la femelle surnage à la surface de l'eau, où les petits le recueillent aisément, grâce à leur bec de canard.

C'est un animal très-rare et très-défiant, qui semble jaloux des mystères de sa race, et se dérobe au moindre bruit. Multiple et changeant, flottant entre les genres, il pourrait dire : Est-ce au mammifère ou à l'oiseau que vous désirez parler ? Et comme vous cherchez à répondre, il plonge et disparaît.

C'est peut-être un reptile.

Je reviens au Fourmilier. Les naturalistes parlent de sa timidité et le disent fort doux.

Je le trouve effroyable.

Connaissez-vous en effet beaucoup de gens qui absorbent dans un seul repas deux ou trois milliards d'êtres vivants, créés au même titre que le rhinocéros ou le chameau ?

Voyez-vous ce terrible solitaire des zones torrides s'avancer lentement sous les forêts, allonger son museau implacable et voluptueux, tirer, comme une bande de caoutchouc, sa grande langue visqueuse et noire ?

Il titube sur ses pieds difformes, flaire le sol, s'arrête. Son œil brille et sa longue queue frétille.

Il vient de découvrir une fourmilière.

Il s'installe bien commodément. Le voici à table. D'un coup d'ongle il bouleverse la terre, renverse des villes, des palais, des maisons ; portiques et galeries, tout s'écroule, et les habitants éperdus s'enfuient de tous côtés.

Alors quelque chose de sombre, d'immense et de gluant s'étend sur les ruines, happant les fuyards. C'est la langue du Fourmilier.

Femmes, vieillards, enfants, tout périt, rien n'est plus.

Chaque coup de langue a englouti une génération.

Enfin, il est repu ! Alors, jetant un regard d'indifférence sur les ruines qu'il vient d'amonceler, sur cette florissante cité métamorphosée d'un coup de griffe en cimetière, il grimpe sur un arbre, s'installe sur la plus belle branche, et la queue pendante, les yeux demi-clos, mâchonnant une abeille saisie au passage, il s'endort.

Il digère tout un peuple et rêve à l'infortunée république dont il a déjeuné.

* *
*

LII

LE CANNA

De toutes les Antilopes qui ruminent ou qui galopent depuis la mer Rouge jusqu'à l'Océan, depuis les solitudes algériennes jusqu'au cap de Bonne-Espérance, la plus grande, la plus belle, la plus forte, la plus sérieuse espèce, c'est le Canna.

Le Canna est le roi des Antilopes et le premier des quadrupèdes d'ornement. Chez lui tout s'harmonise, se complète et concourt à un parfait ensemble. Il n'est pas possible de joindre, à un plus haut degré, la grosseur à la délicatesse, la vigueur à la grâce, la douceur à la majesté.

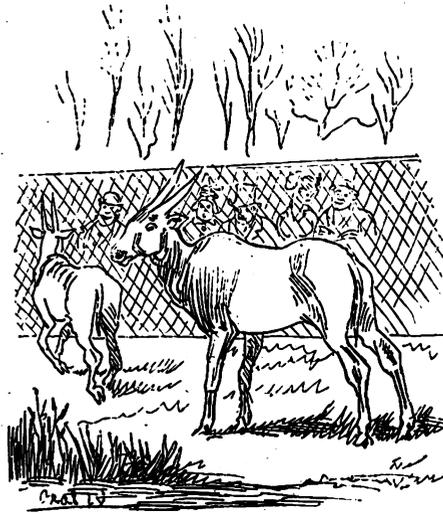
Le Canna pèse jusqu'à cinq cents kilogrammes, et il est léger comme un chevreuil; il atteint deux mètres au garrot, et il est élégant comme la Gazelle; il est plus haut qu'un bœuf et il est rapide comme un daim.

Sa physionomie respire l'intelligence et la bonté, je ne sais quelle majesté familière et charmante, quelle timidité sympathique et gracieuse. Il y a dans ses grands yeux si beaux, si doux, quelque chose d'étonné et d'affectueux.

Vous l'appellez, et il vient avec une indolence amicale,

vous caressant pour ainsi dire de son regard velouté; puis il s'arrête, tendant le cou comme s'il voulait flairer vos intentions. La douceur n'exclut pas la prudence.

Ses jambes nerveuses et fines, délicatement bottées, ont l'air de fouler un tapis; sa poitrine est ornée d'un fanon qui



pend comme un rabat, et son grand corps a des souplesses étonnantes, des attitudes pleines de grâce.

Tantôt il s'arrête brusquement, les jambes obliques, écartées, relevant sa tête noble et douce, que couronnent deux cornes magnifiques, ornées d'un bourrelet en spirale comme le bâton d'un pâtre sicilien. Tantôt le cou tendu, la tête penchée, il allonge dans le vide son museau délicat et fin, comme s'il voulait se désaltérer dans l'onde d'un fleuve imaginaire.

On voudrait voir cette gigantesque Antilope dans son

cadre africain, ruminant en nombreuses troupes au bord d'une source limpide, sous un dôme de palmiers.

Le Canna est un animal intermédiaire entre deux races, et l'on peut dire de cette grande Antilope qu'elle a un ou deux pieds dans la famille bovine.

C'est un bœuf revu avec un soin artistique et poétiquement corrigé; c'est un bœuf avec la légèreté, la rapidité, la grâce et l'élégance en plus; c'est un bœuf avec la docilité acquise et la patience traditionnelle en moins; un bœuf enfin qui, oisif et admiré, coule son âge d'or dans les parcs aristocratiques, en attendant que la domestication, cette civilisation excessive, appliquée aux bêtes, l'attelle à la charrue et le mène à l'abattoir.

C'est en effet triste à dire. Le dernier mot de cette reine des Antilopes est la broche à rôtir ou le pot-au-feu.

Oui! la beauté n'est pas le seul mérite du Canna, il possède une chair excellente, d'une saveur et d'une délicatesse extraordinaires. C'est donc un animal sérieux, pratique, aussi utile que charmant, destiné à passer des châteaux dans les fermes, des parcs dans les champs, et des champs à la boucherie, où ses tendres aloyaux feront un royal vis-à-vis aux filets de bœuf.



On sait que le mérite d'avoir acclimaté le Canna en Europe revient à lord Derby. Ce fut en 1842 qu'il fit venir du cap de Bonne-Espérance quelques-unes de ces précieuses Antilopes, dont la nombreuse descendance fait aujourd'hui l'ornement de plusieurs jardins zoologiques et de riches habitations anglaises.

Sa domestication est aussi facile que sa reproduction est vigoureuse et belle. Enfin, son tempérament solide et rustique permet à cet Africain de braver l'humidité et le froid de nos climats.

Le Canna vit, par troupes de quarante à cinquante, dans le pays des Hottentots et dans la Cafrerie, où l'excellence de sa chair l'expose à tout instant aux flèches de l'indigène comme aux balles de l'Européen.

Au moment où il prospère et se multiplie dans nos parcs, il se fait de plus en plus rare dans son pays natal. Déjà il s'est enfui des solitudes du cap de Bonne-Espérance, comme le Castor a abandonné les bords de nos fleuves et le Chamois nos montagnes.

L'Afrique est la terre classique de l'Antilope. Chaque contrée de ce vaste continent a pour ainsi dire la sienne propre, sans compter les espèces de passage et les touristes du désert.

Dans l'Algérie, c'est le *Bubale*, aux formes robustes et élégantes, qu'on appelle aussi à cause de sa grande taille, la *Vache de Barbarie*.

C'est la douce *Gazelle*, chantée par les poètes et guettée par les lions.

Emblème de beauté et type de courage, aussi vaillante que belle, aussi résolue que douce, aussi hardie que gracieuse, la *Gazelle*, qu'un souffle emporte, qu'un bruit de feuille ou qu'un chant d'oiseau fait frissonner, résiste bravement aux attaques des bêtes féroces. Figurez-vous des colombes tenant tête aux aigles et aux vautours : à l'heure du danger, on voit d'innombrables troupes de Gazelles se former en un vaste cercle et présenter de toutes parts aux assaillants une enceinte de pointes menaçantes, un rempart

hérissé de cornes. Au lieu d'un faible et timide adversaire, c'est une forteresse qui s'improvise, surgit, se resserre; l'assiégeant est assiégé et l'assiégé est mort.

Du Cap à l'équateur, galope, en bondissant, le *Gnou*, cet étrange composé de chèvre, de cheval et de taureau, aux allures fantastiques, à la légèreté incomparable.

Dans le Soudan et la Nigritie, errent des troupeaux d'*Oryx* dont les cornes arquées mesurent plus d'un mètre de longueur et portent jusqu'à quarante anneaux.

Des bandes d'*Algazelles* s'en vont d'un pied léger de la Nubie au Sénégal.

Le Kordofan possède le *Beisa*, au front marqué de roux, aux joues tachées de noir, et le *Pasan* intrépide, qui, de ses cornes droites comme deux épées, repousse vaillamment les carnassiers du désert attirés par sa chair exquise.

Le *Defassa* et l'*Addax*, aux grandes cornes contournées en spirale, peuplent les pâturages solitaires de l'Abyssinie. Des caravanes d'*Algazelles*, domestiquées jadis par les anciens Égyptiens, s'étendent sur les bords de la mer Rouge.

A l'ouest, sur les côtes de la Guinée, on rencontre le *Guib*, gracieuse Antilope ornée de bandes blanches et croisées, qui dessinent sur ses épaules comme un harnais naturel.

Le cap de Bonne-Espérance voit tour à tour défilé dans ses plaines immenses : l'*Antilope bleue*, dont les cornes immenses se recourbent comme un cerceau; l'*Antilope chevaline*, qui a la taille d'un cheval arabe; l'*Antilope plongeante*, qui se jette et disparaît dans les broussailles inextricables; le *Sauteur de rochers*, un acrobate incomparable; la *Grimme*, et le *Guevei*, des miniatures d'Antilopes.

Enfin, l'Afrique méridionale est fière du *Canna*, qui égale

tous ceux de sa race en grâce et en douceur, comme il les domine par la taille, par la force et par la beauté.

Telles sont les principales Antilopes qui sillonnent en tous sens le continent d'Afrique, processions incessantes et pittoresques, bandes inoffensives et charmantes, qui ne demandent qu'à errer en paix en broutant quelques touffes d'herbe.



LIII

LA PERRUCHE

La Perruche est le plus gracieux, le plus charmant et le plus varié des Perroquets ; sa taille est plus petite et plus dégagée que celle de l'Ara ; son bec est plus raisonnable, moins gros, moins crochu ; son aile est plus légère et sa queue plus déliée ; sa robe est aussi belle.

Le Perroquet est un braillard, il crie. La Perruche gazouille et babille ; l'un bavarde, l'autre cause.

Si la Perruche parle moins que le Perroquet, c'est qu'elle veut rester oiseau, tandis que son confrère aspire évidemment au rôle d'avocat.

La Perruche abonde en variétés plus gracieuses et plus jolies les unes que les autres. C'est une nombreuse et charmante famille dont je vous présente les membres les plus distingués. Voici d'abord la *Perruche-soleil*, dont chaque plume est un rayon. Elle habite le Brésil. Les rives embaumées du fleuve des Amazones sont son berceau. Quand vient le printemps, elle est d'un jaune si vif, qu'elle a l'air de s'être roulée dans une omelette. Au repos, on dirait un lingot d'or ; lorsqu'elle vole, vous croiriez voir une

fleur énorme que le vent emporte, une jonquille des Tropiques.

Tout ce que la nature possède de couleurs, de nuances et de reflets, elle l'a déposé sur les ailes de la *Perruche omnicolore*.

En passant dans les airs, elle décrit un véritable arc-en-ciel, et les indigènes prétendent qu'elle sème des pierreries dans son vol. Ce n'est qu'une métaphore, autrement les Australiennes iraient bien vite les ramasser.

La *Perruche du Sénégal* porte une belle robe verte qui brille comme la soie. Son cou est orné d'un collier magnifique, composé d'une bande rose et d'une raie noire : du corail sur du velours.

Le *Calopsitte de la Nouvelle-Hollande* est mise avec plus de simplicité ; mais rien n'égale la grâce et l'originalité de sa coiffure. C'est une huppe très-longue, éclatante, effilée, qui se recourbe en arrière comme un panache vénitien. Sur chaque joue il porte, en guise de fossette, une tache orange.

Une miniature de perroquet, c'est la *Perruche ondulée d'Australie*, au plumage vert zébré de noir. Qu'elle est vive et jolie, gaie, familière, joueuse !

Elle a du vif-argent dans les ailes, dans les pattes, et toujours une chanson sur son bec, un doux refrain sans cesse interrompu et repris sans cesse. Son bonheur, c'est le jeu, et sa passion, la société. La solitude et le repos la feraient mourir. Il faut qu'elle gazouille, qu'elle vole, qu'elle aime.

Aussi le Jardin d'acclimatation lui a-t-il consacré une spacieuse et fort jolie volière où elle prend ses ébats par centaines. La grille en est mouvante et toute bariolée, comme peinte en vert. C'est une trombe de pattes et d'ailes, un

fourmillement de têtes, un tourbillon de plumes, un nuage vert, un gazouillement éternel.

Au milieu de la volière s'élève un tronc d'arbre ; les Peruches ondulées qui le tapissent en sont les feuilles et les fleurs vivantes ; des rameaux frétilants, changeants, éblouis-



sants ; une écorce animée, agitée, toute emplumée : c'est l'*arbre chantant* dont chaque branche porte un orchestre et fait entendre un concert. Tout gazouille, tout s'envole et tout revient : des feuilles vertes que le vent emporte et que le vent rapporte. Elles se détachent, voltigent, tourbillonnent, retournent à la branche d'où elles se sont envolées, si bien qu'en un instant ces rameaux fantastiques apparaissent tour à tour vivants ou morts, fleuris ou dénudés, muets ou chantants. C'est l'arbre de la vie et de la chanson ; c'est l'arbre de la musique et de l'amour. Sur toutes les branches on gazouille et l'on aime.

Dans un coin des volières chuchotent deux *Inséparables* au langage tendre et discret ; ils portent un habit vert-feuille et sur leur gentille tête une calotte de pourpre. S'ils parlent peu, tout bas, c'est qu'ils s'aiment. Leur mérite, ce n'est ni leur plumage, ni leur ramage, c'est leur amour. Ils se connaissent, s'unissent, ne se quittent plus.

Si l'inconstante humanité les prenait pour exemple, il y aurait, à coup sûr, moins de querelles en ménage et de séparations de corps au Palais.

La fidélité de l'Inséparable est autrement touchante et sincère que celle des veuves du Malabar : quand elle a perdu son ami, l'Inséparable n'a pas besoin d'allumer un bûcher, sa douleur la consume et la tue. Elle cherche, elle appelle son époux, répète sur un ton mélancolique la chanson qu'ils chantaient ensemble, languit et meurt.

Son veuvage est son trépas.

Parfois on essaye de la consoler, de la tromper, en suspendant à sa cage un miroir dans lequel elle croit voir encore le compagnon qu'elle a perdu.



Mais l'illusion est courte : bientôt la pauvre veuve s'aperçoit que ce n'est là qu'une décevante image ; son époux ne chante pas, et, quand ils se retrouvent bec à bec, il reste sans caresse. Cet oiseau ce n'est plus lui, c'est elle : alors, honteuse et désolée, elle se cache, s'accroupit, détournant sa petite tête de cette glace trompeuse, un tableau de son deuil, une ironie cruelle.

* *
*

LIV

LES PÉCARIS

Le voyageur qui explore les immenses forêts de l'Amérique du Sud est parfois témoin d'un spectacle saisissant. Le sol tremble, et il s'élève un bruit vague et sourd, comme s'il y avait des grognements dans l'air.



Tout à coup, à l'horizon, apparaît une masse étrange, une gigantesque et mouvante nappe, qui se lève, s'abaisse, ondule, avance avec une rapidité vertigineuse.

C'est une bande de Pécaris qui arrive comme un torrent, passe comme un éclair, s'évanouit comme un rêve.

D'où viennent-ils ? où vont-ils ? Ils courent : c'est leur plaisir, c'est leur loi.

Ils courent et rien ne les arrête : ni les vastes plaines, qu'ils traversent au galop ; ni les bois, qu'ils franchissent en un clin d'œil ; ni les étangs, ni les grands fleuves, qu'ils passent à la nage.

En avant galope le chef, marcheur sans rival, la plus fine jambe de la troupe ; les mâles le suivent en colonnes régulières et serrées ; les femelles viennent ensuite ; puis les vieillards, puis les enfants : ni traînards, ni rebelles, ni déserteurs. Tous le suivent et tous courent, ardents, disciplinés, dévorant l'espace ; ils vont droit devant eux comme une flèche, comme une balle ; puis, tout à coup ils tournent et disparaissent d'un autre côté de l'horizon. Qu'est-ce donc ? Rien : une feuille qui tourbillonne, un écho qui résonne, une mouche qui bourdonne.

Un caprice les a fait changer et les emporte on ne sait où.

Toutes les foules se ressemblent.

Seul, un Pécaris est à peu près inoffensif. Mais il n'est jamais seul, et un troupeau de Pécaris est comme une avalanche à laquelle rien ne résiste. Tous ces corps qui se serrent, toutes ces têtes qui se touchent, tous ces pieds qui se posent comme un seul pied, ont l'air d'un bloc qui roule, d'un roc qui défie ; ou plutôt c'est une mer dont les flots vivants s'étendent à l'infini, submergeant les forêts et les plaines.

Les plaines et les forêts appartiennent aux Pécaris ; ils en sont les maîtres incontestés, redoutés ; à leur approche, tout se cache ou tout fuit. Le jaguar se blottit tremblant sous un tronc d'arbre, et le puma lui-même disparaît, effaré, en bondissant.

L'union fait la force, et le nombre la puissance, j'allais dire l'autorité et le droit.

Le Pécarî est le sanglier d'Amérique.

Vif, alerte, dégagé, remuant, l'oreille courte, le groin mobile et effilé, les soies grises et longues. l'œil bridé, la dent aiguë, la queue frétilante et le pied léger.

L'air goguenard, familier, et un beau collier blanc autour du cou. Il est très-gai, sociable et joueur; s'apprivoise comme un moineau, devient l'ami de toutes les bêtes, et se soumet volontiers à l'Homme, qu'il accompagne comme un chien.



C'est un peu le chiffonnier des forêts vierges : fruits, racines, insectes, vers, lézards, serpents, chenilles, il dévore tout ce qu'il rencontre, à la hâte, d'un

coup de dent, et reprend sa course. L'a-t-il même interrompue ?

Sa chair, d'un goût très-fin, est excellente et, contre la croyance générale, tout à fait distincte de la chair du porc.



Les Indiens font aux Pécaris une guerre acharnée; ils les prennent au lacet ou dans des fosses qui s'ouvrent sous leur pied distrait et les engloutissent par douzaines.

Wood raconte une autre chasse bien singulière. Tandis que les Pécaris se reposent, un des leurs monte toujours la garde. Le chasseur s'approche en tapinois et tue la sentinelle. Une autre la remplace aussitôt, qui tombe à son tour; puis une

troisième, une quatrième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul Pécaris.

A ce compte, ce n'est plus une sentinelle, c'est une cible, et il est curieux de voir le dernier Pécaris se monter la garde lui-même, ou ne veiller que sur des cadavres.

C'est naïf, mais c'est grand comme la discipline. Il le voit, c'est sa mort ; il le sent, c'est son devoir.

* *
*

LV

LA LOUTRE

La Loutre est notre chien de pêche, un épagueul aquatique qui, bien dressé, nous rapporte, au lieu de perdreaux, des truites et des brochets. Mais nous n'apprécions pas assez sa rare intelligence, sa docilité et ses talents.

C'est un animal affectueux et charmant, sensible à nos caresses, recherchant avec empressement la collaboration et l'amitié de l'Homme.



Dieu nous l'a donné comme auxiliaire, comme allié, et nous le traitons en réfractaire. La nature

l'a créé pêcheur, et nous en avons fait un braconnier ; c'est notre compagnon de pêche, et nous le traquons comme un gibier.

Nous le laissons pêcher pour son propre compte, et il dévaste nos rivières ; quand il est dressé, il se jette à l'eau, plonge, choisit le plus beau poisson comme on descend

chercher une bouteille de vieux vin à la cave, remonte et nous remet sa capture en échange d'un peu de leurre.

Nous le chassons et il nous fuit ; quand il est apprivoisé, il se joue avec nous sur le sable, au bord des eaux, nous suit comme un chien et se pelotonne pour dormir sur nos genoux.

On se rappelle sans doute la Loutre du fameux roi de Pologne, Jean Sobieski, familière comme un moineau, adroite comme un chat et fidèle comme un chien, mangeant à sa table, prenant place dans ses carrosses.

A la voix de son maître, elle plongeait dans la Vistule, entassait sur la rive carpes, barbillons, brochets, et attendait, les yeux fixés sur le roi. A un geste négatif de Sobieski, elle répondait par une moue expressive qui semblait dire : Il paraît que ce n'est pas cela. Elle reportait tout son butin dans l'eau, plongeait encore, et remontait avec la pièce désirée, une perche ou une truite.



Les Chinois, si patients et si habiles dans l'art d'instruire les animaux, ont de vrais équipages de Loutres qui prennent d'énormes quantités de poissons.

Pour empêcher la Loutre de déchirer sa proie, le pêcheur chinois lui enveloppe les canines d'un petit dé de cuir, comme il passe un anneau au cou des cormorans.

La domestication de la Loutre en Chine remonte à plusieurs siècles. Son éducation n'est qu'un jeu, un plaisir ; ce qui n'empêche pas qu'une Loutre bien dressée se vend plus de cent francs.

Son aspect est gracieux et sympathique. Son corps fusiforme, allongé, a la souplesse et l'agilité de la fouine ; par sa

tête ronde, ses lèvres blanches, son œil intelligent et son regard presque humain, elle ressemble un peu au phoque. Sa queue aplatie rappelle celle du castor. Elle a la patte courte et les doigts palmés des plongeurs, une fourrure légendaire, épaisse et moelleuse, à jamais célèbre dans les fastes de la chapellerie.



Le Castor fournit des chapeaux; la Loutre produit des casquettes; elle produit de très-honnêtes casquettes qui ont eu leur grandeur et leur décadence, et qui, démodées par le progrès et les chemins de fer, sont en train de disparaître avec le dernier conducteur de diligence.

Mais n'oublions pas que l'empereur Charlemagne portait un thorax ou gilet de peau de Loutre; que Pierre le Grand se coiffait de cette fourrure aujourd'hui prudhommesque et débonnaire, et qu'à Plessis-lez-Tours le sombre Louis XI abritait son front terrible sous un chapeau de Loutre constellé de petites vierges de plomb.



La Loutre est essentiellement aquatique. L'eau est son domaine, et sa vie est une longue partie de pêche; sa demeure est la fente d'un rocher, le creux d'un arbre au bord des eaux, de sorte qu'elle n'a qu'à faire un pas pour sauter du lit à table.

Sur terre, sa démarche est pénible et lente; dans l'eau, c'est l'agilité, la souplesse et la grâce en personne.

Elle plonge, reparait, glisse, ondule, se joue et se balance; s'éloigne, revient, se tourne, se courbe, s'allonge; saisit un poisson, le lâche, le reprend, l'apporte sur la rive, le tourne,

le retourne, le lave avec soin et l'avale délicatement, comme un gourmet engloutit une crêpe.

La *Loutre d'Amérique* diffère peu de celle de nos climats. La *Loutre noire de Pondichéry* est admirablement dressée par l'Indien, qui s'en sert pour la pêche comme nous employons le chien pour la chasse.

Au Kamtchatka, se trouve la *Loutre de mer*, qui plonge dans la neige comme dans l'eau glacée. Sa fourrure, d'une finesse et d'un éclat merveilleux, la plus belle et la plus recherchée peut-être qui existe, est l'objet d'un commerce important entre la Chine et la Russie.

L'Homme a toujours préféré la dépouille de la Loutre à son amitié. Pour forcer le gibier, il possède d'innombrables espèces de chiens; pour prendre le poisson, il n'a qu'un chien de pêche: la Loutre. Qu'importe? Au lieu de se l'attacher, il la persécute; au lieu de la dresser, il la tue.

Jadis la Loutre occupait une place brillante dans la vénerie; on la chassait avec un certain appareil, comme si sa peau eût été ennoblie par le gilet de Charlemagne et le bonnet de Pierre le Grand.

On a supprimé la pompe, mais la persécution subsiste. On chasse la Loutre, on la traque, on l'affûte, on la prend au piège.

En Angleterre, il existe des meutes spéciales consacrées à cette chasse impie. On dresse et l'on emploie le *Chien à Loutre*, espèce de griffon, nageur du premier ordre.

Chasse émouvante et pittoresque, mais bien triste.

Le champ de bataille est une rivière, et ils sont vingt contre une. Longtemps la Loutre a résisté aux assauts de la meute avide, se faulant à travers ses ennemis, plongeant, glis-

sant, fuyant, se déroband à leur rage, n'ayant qu'un bouclier, l'eau limpide, et qu'une arme, son agilité.

Tout à coup elle apparaît, épuisée, vaincue; sa douce et spirituelle figure surgit au milieu de vingt gueules écumeuses et menaçantes; un cercle effroyable, vivant, hurlant, l'environne, se rétrécit, l'enserre.



Alors, tournant ses yeux vers le chasseur qui, du fond de sa barque, excite les chiens et brandit une lance, elle semble

lui dire : « Que t'ai-je fait? ne suis-je pas ton auxiliaire et ton amie? Pourquoi me chasser ainsi, quand nous pouvions si bien pêcher ensemble? »

Et joignant sa cruauté à la fureur des chiens, l'Homme s'approche et frappe la Loutre de sa lance.

C'est là sa réponse : il lui faut des casquettes!

* *
*

LVI

LE PORC-ÉPIC

Il n'est pas sympathique, mais il est intéressant; il n'est pas beau, mais il est étrange; c'est un bourru, c'est un butor, mais il est original.

Son attrait, c'est sa physionomie bizarre et multiple, où l'on trouve du rat, du lapin, de la marmotte, du porc et du hérisson.

Le corps trapu, le museau obtus, l'ongle crochu; la jambe courte et le pied lourd; la dent tranchante; l'allure paresseuse et lente, l'air endormi; la peau hérissée de piquants qui se lèvent et qui s'abaissent comme des épées.



Ce n'est plus un rongeur, c'est une panoplie vivante : on dirait presque un de ces guerriers chinois qui se dressent sur les paravents, tout hérissés de dards.

Ce n'est qu'un guerrier pour rire. Son corps est couvert de baïonnettes, mais de ces baïonnettes on fait des porte-plumes.

Il passe des jours entiers, enfoui, barricadé dans son terrier, immobile et muet, comme s'il se conformait à ce pré-

cepte arabe : « Mets le verrou à ta porte, » et ne parle pas où il y a un oiseau dans les branches.

Parent grincheux, époux maussade, il vit seul, au milieu des ténèbres; ne fréquente même pas sa famille, et ne remplit ses devoirs conjugaux qu'à contre-cœur, en murmurant, comme s'il trouvait la mariée trop belle.

Un grognement, c'est tout ce qu'il sait dire à sa compagne, quand il consent à lui témoigner sa tendresse d'occasion.

Il n'aime que la nuit.

Quand tout dort, il s'éveille, et il sort quand tout rentre.

On voit surgir de dessous terre une façon de gigantesque pelote et l'on entend un petit bruit de castagnettes ponctué de grognements heureux.

C'est le Porc-épic qui soupe à la belle étoile et qui ronge à belles dents fruits, racines, écorces, tout ce que lui sert la Providence.



Mais, au moindre bruit, il tire toutes ses épées du fourreau et décampe, évitant avec le même empressement amis et ennemis. Une femelle errante vient-elle montrer

son museau à la clarté des étoiles, le Porc-épic ne la voit pas et ferme l'oreille à ses piaulements attendris.

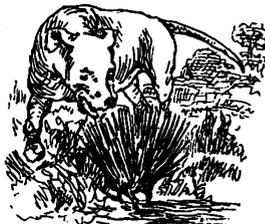
Ce qu'il cherche, c'est le silence et l'isolement, et, s'il est vrai que la solitude élève les idées, le Porc-épic serait un profond penseur. Mais il ne pense pas; il grogne, ronge et dort.

Le Porc-épic a cessé de se plaire sur les bords de la Méditerranée. On ne le rencontre que rarement dans l'Europe méridionale; mais on le trouve dans l'Inde, à Java, à

Bornéo, où il se distingue par sa petite taille et son naturel familier.

Très-commun dans les forêts de l'Amérique du Sud, il grimpe sur les arbres, fait le trapèze comme un écureuil, et se suspend par la queue, à la façon des singes, aux branches et aux lianes.

Il abonde surtout en Algérie, où il remplace la gymnastique par l'architecture, la branche par le terrier.



Pour l'Arabe, sa chair est un régal et sa chasse une fête. On le traque avec passion, on le mange avec délices, avec une sorte de recueillement religieux, comme si l'on obéissait à un précepte du Coran.

Les chasseurs de Porc-épic forment une confrérie bizarre qui a ses rites, ses statuts et comme son jour de la Saint-Hubert.

C'est que, sous ses piquants, ce rongeur rébarbatif cache une chair excellente, comme le pelon épineux cache la châtaigne.

Irascible mais craintif, bravache mais butor, quand le Porc-épic se voit pris, il va, vient, se donnant des airs terribles, grognant, grondant, ronflant, se hérissant; il a l'air de dire :

Je suis formidable, n'approchez pas! *Qui s'y frotte s'y pique!.....*

Mais il tremble dans sa peau, et il a surtout peur *qu'on s'y frotte!*

★ ★
★

LVII

L'AUTRUCHE

De gigantesques pattes rugueuses et pelées : un corps énorme qui vacille comme une barque ; un long cou qui se



dresse et qui ondule comme un reptile ; un bec de forme serpentine, qui s'ouvre et se ferme avec un bruit de tabatière ; un front chauve et plat qui brave les insulations du désert ; des yeux qui pétillent de vivacité, un regard plein de ruse, qui déjoue l'embuscade, que les sables et les mirages ne sauraient troubler ; des muscles d'acier, une vigueur, une agilité étonnantes, et un estomac de bronze ; une

allure étrange, automatique, je ne sais quoi d'élastique ; de découpé, de monté et de disloqué, comme si ce grand oiseau avait été fabriqué à Nuremberg.

L'Autruche ne vole pas, elle court; sa patte est faite pour l'étape et pour la fuite, elle arpente le désert.

L'Autruche a pour patrie l'Afrique, pour Eden le Sahara, pour parc l'immensité, pour refuge l'horizon, pour tapis le sable brûlant. La fuite est sa victoire; elle distance et elle lasse le cavalier arabe. On la voit, on s'élançe, on la presse, elle a disparu. Mais elle a pour la géométrie une aptitude et un penchant qui deviennent sa perte; en fuyant, elle trace des cercles immenses dont la parfaite régularité causera sa captivité ou sa mort. Tandis qu'un groupe de chasseurs la poursuit, un autre groupe l'attend immobile et attentif, fond sur elle rapidement et à angle droit. C'est comme un rayon vivant et armé qui part du centre et coupe le cercle comme un trait. L'Autruche s'arrête interdite et tombe victime de sa science mathématique. Mais elle ne succombe pas sans résistance ni sans gloire. A la vue du danger, elle se relève, frappe le sol avec colère, et, de ses pattes puissantes, se fait comme un nuage de sable et de cailloux dont elle couvre les chasseurs.

L'Autruche aime à s'abreuver de rayons; le sable du désert est son berceau et sa tombe : c'est là qu'elle vit et qu'elle aime, qu'elle cache ses œufs énormes et délicats, qui peuvent, grâce à l'épaisseur de la coquille, rester frais un mois.

La haute taille de l'Autruche en fait, pour ainsi dire, l'éléphant des oiseaux.

Ce n'est pourtant qu'une humble pintade, qu'une modeste poule à côté de l'Épyornis, cet oiseau des anciens âges, dont la grandeur atteignait vingt pieds, dont les ailes déployées mesureraient trente pas.

Ses œufs fossiles et prodigieux, qu'on voit dans quelques

musées, dépassent en grosseur sept œufs d'Autruche réunis, cent cinquante œufs de Poule et cinquante mille œufs d'Oiseau-mouche. Leur capacité est de dix litres.

D'un seul œuf d'Épyornis on pourrait faire une omelette pour un banquet de cent personnes.

La domestication de l'Autruche est en parfaite voie. Dans les fermes du cap de Bonne-Espérance, on rencontre des



troupeaux d'Autruches, comme en Poitou des troupeaux de dindons. Chaque oiseau rapporte au moins deux cents francs par an. Il y a loin, comme on le voit, des trois mille francs de rente légendaires, mais hypothétiques, qu'on pourrait obtenir en élevant des lapins.

Comme la plupart des étrangers, l'Autruche se plaît beaucoup en France, et je ne crois pas qu'elle ait jamais rencontré, dans ses courses africaines, de plus charmantes oasis que le Jardin d'acclimatation. Mais notre climat convient surtout à l'Autruche d'Amérique, ou *Nandou*, qui se repro-

duit avec une merveilleuse facilité, et qui m'a tout l'air de regarder le Jardin zoologique comme son pays natal. Il n'a eu qu'à se présenter pour obtenir ses grandes lettres de naturalisation.

La plume de l'Autruche est la base du commerce du plumassier; elle demande à être nettoyée, savonnée, teinte et frisée. Il y a des plumes d'Autruche qui valent jusqu'à soixante francs. Celles d'Alep sont les plus belles et les plus recherchées; viennent ensuite les Autruches de Barbarie, du Cap, du Sénégal, et le Nandou américain.

La plume d'Autruche prend les teintes les plus variées et flotte partout: sur le front de l'hercule forain et sur la coiffure des dames, sur la toque de l'enfant, sur l'éventail espagnol, sur le chapeau galonné des suisses de cathédrale et sur le dais funèbre des corbillards. Il n'y a pas jusqu'aux claques des préfets qui ne se parent des plumes de l'Autruche.

* *
*

LVIII

LE FURET

Une effroyable invasion menaçait le monde romain. Ce n'étaient ni les Cimbres, ni les Teutons, ni Alaric, ni Attila. C'étaient les Lapins.

Leurs bandes inondent l'Espagne, les Baléares, la Corse, la Sardaigne et la France méridionale, bouleversant le sol, rongéant les forêts, minant les provinces, renversant les villes, ravageant les campagnes, pullulant dans les bois et dans les champs, escaladant les monts, couvrant les plaines : des flots de fourrures ondulant d'un horizon à l'autre et montant toujours ; une mer vivante et grise, ponctuée sur toute son immensité de grandes oreilles qui se balancent...

Les Lapins sont les maîtres du monde. Ils foisonnent, envahissent, et se multiplient sans cesse : ils étaient des millions, ils sont des milliards.

Que faire ? Débordés, éperdus, les habitants des Baléares tournent les yeux vers Rome et implorent son secours. Rome envoie des troupes.

Mais, il se trouve que ce n'est pas assez des légions qui ont soumis l'univers. Le Lapin résiste, est invincible.

Témoins et victimes de l'impuissance des aigles romaines, les assiégés appellent à leur aide un charmant petit animal, le Furet, le bourreau des lapins.

Ils vont le chercher en Libye, signent avec lui un traité d'alliance et le lancent sur les hordes rongeantes.

Son naturel fit le reste. Le Furet refoula les barbares et saigna l'invasion à blanc. Le monde était sauvé.

C'est de cette époque mémorable que date l'alliance de l'Homme et du Furet.

La rompre, c'était renier une gloire commune ; aussi bien, cette amitié subsiste depuis plus de deux mille ans.

Le Furet est toujours resté le fidèle auxiliaire de l'Homme et l'implacable ennemi du Lapin.

C'est son fléau, c'est sa terreur, comme si le souvenir des antiques prouesses du vainqueur s'était perpétué dans la race des vaincus.

Le Furet chasse le Lapin : c'est son état, c'est sa passion. L'Homme n'a qu'à le laisser faire. Il est tout dressé par sa haine. Déposé à l'entrée des terriers, le reste le regarde. Souple, hardi, rapide, plein de rage et plein d'ardeur, il se précipite dans les souterrains ; va, vient, glisse, rampe, se faufile ; passe, repasse, tourne, flaire, fouille, sonde, visite tous les coins, tous les trous ; promène la terreur de galerie en galerie, déloge impitoyablement les Lapins effarés, qui, dans leur fuite, trouvent la captivité et la mort, le plomb ou le filet du chasseur qui les attend à la sortie du terrier.

Souvent la passion du Furet l'égare. De chasseur il devient assassin ; accule son adversaire, lui saute au cou, le déchire, le saigne, suce sa cervelle, boit son sang ; tombe

ivre de carnage, repu de haine, et s'endort sur sa victime, un cadavre !

Le chasseur, qui le sait un peu vif, le maintient dans son rôle et bride son ardeur en le muselant.



Il semble admis que le Furet descend du Putois. Il s'est complètement donné à l'Homme et n'existe pas à l'état sauvage ; c'est, en quelque sorte, un Putois domestique.

Sa famille, qui comprend la Fouine, la Martre, le Glouton, la Zibeline, le Ratel, l'Hermine, le Vison, le Blaireau, la Moutonnette, la Belette et la Zorille, est des moins honorables ; bêtes insatiables et fétides, puantes et sanguinaires, vivant de rapines et d'assassinats, cauteleuses et cruelles, plus perfides que le renard et plus féroces que le tigre.

Le Furet a renié sa race, et sa race l'a condamné à mort. C'est un déserteur, c'est un traître pour qui il n'y a pas de prescription. Voilà plus de deux mille ans qu'il s'est fait le compagnon et l'ami de l'Homme; voilà deux mille ans qu'on le guette, qu'on l'immole, qu'on l'assassine, qu'on lui fait payer de la vie son alliance avec l'Homme, ses exploits cynégétiques et sa gloire militaire.

Étranges individus que tous ces parents du Furet devenus ses mortels ennemis. C'est le *Putois*, sauvage et cruel, toujours en quête de victimes, et promenant dans l'ombre des nuits, son beau plastron de satin blanc. C'est la *Martre* solitaire, cravatée de jaune, et la *Fouine* audacieuse, cravatée de blanc, l'une semant de cadavres le fond des bois, l'autre se faufilant dans les fermes, ensanglantant les étables et les colombiers, traquée dans les granges, le long des solives, sur les toits, toujours vaincue et toujours indomptée. Nous avons encore la blanche *Hermine*, impitoyable aux petits quadrupèdes et aux oiseaux, le fléau des nids. Nous avons la *Belette*, cette réduction gracieuse et charmante de la *Fouine*, le plus gentil, le plus cruel de tous ces buveurs de sang.

Elle pénètre dans le corps de sa victime, s'y vautre dans le sang, y vit, y dort; elle est là, au milieu d'entrailles putréfiées, comme le rat de la fable dans son fromage de Hollande, trouvant du même coup dans ce cadavre le toit et le couvert.

Ensuite, c'est la *Zibeline*, traînant sa riche fourrure dans les neiges de l'Asie septentrionale et du Kamtchatka, traquée jusqu'au milieu des glaces, amenant un jour, de forêt en forêt, une troupe de chasseurs intrépides à la découverte de la Sibérie.

Ici le Glouton du pôle Nord, qui se cramponne sur le cou du renne affolé de douleur, déchire sa peau, suce son sang jusqu'à ce qu'interrompant tout à coup sa course furieuse, il tombe épuisé, mourant.

Là le *Ratel du Cap*, ce voleur de miel, ce pillard de ruches, aux longs poils épais et serrés, défiant l'aiguillon des abeilles, averti de l'endroit où se trouvent les ruches par le cri d'un oiseau bizarre, le *Coucou indicateur*, qui le pousse à la dévastation et descend ensuite de sa branche pour partager son butin.

D'autres climats ont la Zorille et le Vison, des égorgeurs expérimentés. Sous les forêts d'Amérique, erre la Moufette avide de carnage, charmante dans sa robe noire rayée de blanc, relevant avec grâce sur son dos éclatant sa queue magnifique et touffue qui s'épanouit en beau panache; la Moufette aux senteurs odieuses, qui flétrit, qui corrompt tout ce qu'elle touche, qui suffoque, asphyxie tout ce qui l'approche.

Bêtes cruelles et charmantes, cauteleuses et éveillées, insidieuses et coquettes, pleines de souplesse et de grâce; bêtes au museau délicat, au fin corsage, au pied mignon; vêtues de velours et de satin, étalant de riches fourrures, de belles robes blanches, portant colliers et panaches; faisant étinceler, dans la nuit, leurs petits yeux couleur de sang.

Bêtes féroces et puantes, ne rêvant que carnage, exhalant je ne sais quelle suffocante odeur de pommade rance et de vieux cosmétiques; traînant dans le meurtre et dans la boue leurs fourrures magnifiques; suçant jusqu'à la moelle le sang



des victimes, saignant à blanc les jeunes poulets, les malheureux pigeons et les dindons qui font la roue.

De tous ces égorgeurs, un seul s'est rallié à l'Homme et vit paisiblement de laitage, tandis que les autres assassinent au coin des bois et se nourrissent de cervelles.

C'est le Furet. Encore n'est-il pas parfait : il a bien des lapins sur la conscience et des gouttes de sang sur sa robe blanche.

* *
*

LIX

L'OUTARDE

L'Outarde est l'Autruche de l'Europe.

C'est un gibier noble et un oiseau superbe, à l'allure majestueuse, à la démarche lente et grave; plumes blondes et bec noir; cou droit, tête haute et poitrine bien effacée; la queue relevée et la patte fière, repliée avec dédain; l'aile traînante comme un sabre et de longues moustaches effilées à la hongroise; la tenue correcte et l'aspect militaire.



Il a l'air d'être sous les armes et se dandine, marque le pas.

Sa voix est étrange, pareille au ronflement d'un tambour de basque.

C'est le plus grand, le plus fort et le plus beau de tous nos oiseaux sauvages. Il pèse quinze kilogrammes et sa longueur dépasse un mètre.

Sa chair est exquise.

Ce bel échassier est absolument terrestre; il ne barbote

pas, dédaigne les marais, dont la vase ne souilla jamais sa patte grise.

Il vit dans les vastes plaines et les vallons découverts. Il lui faut de grands horizons. Comme il a beaucoup d'ennemis, il se tient sur ses gardes et veut apercevoir le danger de loin.

Il évite les bois et fuit les endroits habités. Ses paysages de prédilection sont les lieux arides et déserts, où il trouve l'indépendance, la sécurité.

Les progrès de la culture et l'accroissement de la population sont pour lui des fléaux.

Ce qu'il maudit, c'est le morcellement de la propriété, qui a rétréci son domaine et comme retourné son champ, qui a fini par lui confisquer l'espace.

Ce qu'il regrette, ce sont les grandes terres seigneuriales où jadis il errait libre.

Ne pouvant arrêter la révolution, l'Outarde a pris le parti d'émigrer.

Elle a quitté nos plaines de la Champagne, de la Bresse, de la Provence et du Poitou ; elle a quitté la Lorraine et la Picardie. Elle a disparu de l'Angleterre ; elle a abandonné l'Espagne.

Elle s'est réfugiée en Suède et en Hollande, dans la Saxe, le Brandebourg et la Bavière ; elle est parvenue jusqu'aux neiges de la Sibérie ; mais on la rencontre surtout dans les steppes de la Russie et de la Hongrie.

La Hongrie est devenue comme la patrie de l'Outarde.



Elle s'y montre à tous les horizons des solitudes, et marche par bandes dirigées par un vieux mâle, sultan à moustaches grises, qui ne saurait faire un pas sans son harem.

Là, dans ces plaines muettes qui abritent ses amours et sa liberté, il commande, il est obéi, il est aimé.

Je sais bien qu'on le chasse, mais on le chasse noblement, avec honneur; on le poursuit à cheval ou bien on le vole avec l'autour et le faucon : il a l'immensité pour fuir et des solitudes pour se dérober. Il a sa sagacité, qui flaire le danger et déjoue les stratagèmes. Il a une ouïe merveilleuse qui perçoit tous les bruits des steppes et une vue perçante qui sonde les vallées, ausculte les horizons. C'est le lynx des oiseaux.

Comme tous les solitaires, il réfléchit beaucoup et parle peu.

Il ne prononce qu'une phrase, que deux mots tout bas : *Psaë-aërr...* je ne sais quelle note rauque et voilée qui s'éteint comme un soupir.

C'est son cri de détresse ou de joie, son refrain de guerre, son chant d'amour.

Psaë-aërr!... et le bec ouvert, l'œil brillant de colère, la moustache hérissée, le cou tendu, il piétine, tourne et s'élançe sur son rival.

Psaë-aërr!... Il se tourne vers son sérail, et toutes ses sultanes le suivent docilement à travers les bruyères et les ajoncs.

Psaë-aërr!... C'est la colère ou la terreur, la victoire ou la défaite; c'est la douleur, c'est l'amour.

La chair de l'Outarde est si bonne, que, dans tous les pays où cet oiseau se trouve, on le chasse à outrance. En Russie, c'est le rapide et grand lévrier de Sibérie qui part,

bondit et l'atteint. L'Arabe et le Persan le volent au faucon. Le Tartare lance son coursier dans les steppes et le prend à la course.

C'est ainsi qu'aux beaux jours de la fauconnerie, nos chasseurs provençaux volaient l'Outarde avec des gerfauts, des sacres et des autours, qu'on la poursuivait à cheval dans les plaines du Poitou.

On la chasse de mille façons. Ici, on voit s'avancer des chariots chargés de paille, où se dissimulent les chasseurs.

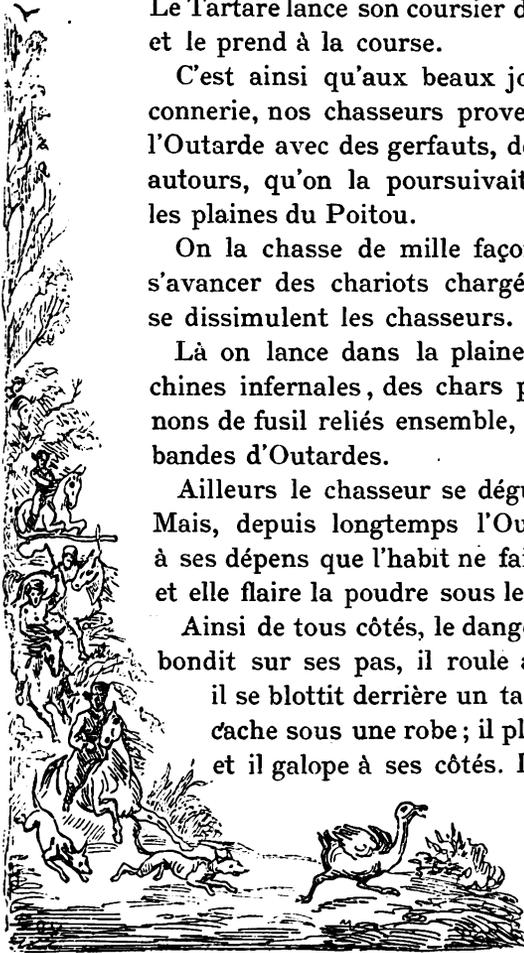
Là on lance dans la plaine de vraies machines infernales, des chars portant dix canons de fusil reliés ensemble, mitraillant des bandes d'Outardes.

Ailleurs le chasseur se déguise en femme. Mais, depuis longtemps l'Outarde a appris à ses dépens que l'habit ne fait pas le moine, et elle flaire la poudre sous le jupon.

Ainsi de tous côtés, le danger la menace : il bondit sur ses pas, il roule à sa poursuite ; il se blottit derrière un tas de paille, il se cache sous une robe ; il plane sur sa tête et il galope à ses côtés. L'Outarde s'apprivoise aisément. C'est une sauvage qui se civilise vite. Elle

pond très-volontiers et se reproduit dans nos jardins.

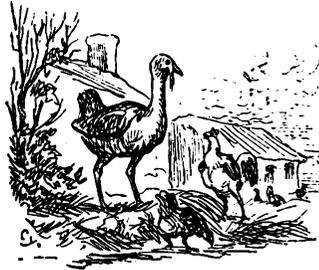
Dans les fermes des steppes russes, dans les basses-cours



de Tripoli, elle vit en domesticité au milieu des autres oiseaux.

Sa grosseur, sa beauté, l'excellence de sa chair, la recommandent à notre attention.

Nous n'avons pas besoin d'aller la chercher dans les pays lointains, sous un climat étranger.



Il s'agit de la faire revenir, de la rappeler de l'exil, d'ouvrir nos portes à l'émigrée.

Plus de faucons, ni de machines infernales. Nous ne pourrions pas lui restituer ses domaines; mais, entourée de

soins, comblée d'égards, elle vivra dans notre demeure, sous notre toit.

Sa belle tête ornée de moustaches se dressera fièrement au milieu de nos basses-cours; elle mêlera son *psaë-aërr* aux gloussements des poules, aux clairons des coqs; elle viendra à notre appel, elle mangera dans notre main, et puis... nous la mettrons à la broche.

* * *

LX

LE NILGAUT

Le Nilgaut est le Canna de l'Asie.

Malgré la différence de leurs types et la distance qui sépare leurs berceaux, qui s'étend du Mongol au cap de Bonne-Espérance, ces Antilopes ont de nombreux points de ressemblance.

Le Nilgaut et le Canna appartiennent tous les deux à l'espèce géante et confinent à la race bovine.

Tous les deux, chassés à outrance, à cause de leur chair exquise, ont tourné le dos aux empiétements de la civilisation et aux balles européennes. Tous les deux tendent à disparaître de leur pays natal, et un jour viendra peut-être où, pour repeupler le Mongol et la Cafrerie, on sera obligé de venir chercher ces Antilopes dans nos parcs et nos jardins d'Europe.

Tous les deux, enfin, ne se contentent pas d'être beaux, d'être charmants; ils peuvent être utiles, car l'excellence de leur chair leur réserve une place d'honneur parmi les animaux de fine boucherie.

Ajoutons que ces deux Antilopes ont été introduites en

Angleterre par la même main. Elles ont eu un protecteur commun : lord Derby.



Quoique indien, le Nilgaut se plie avec une facilité étonnante et inespérée aux conditions de nos climats. Donnez-

lui une bonne litière, et il bravera nos hivers, à l'air libre, dans une étable ouverte, avec le brouillard d'Occident au lieu du soleil d'Asie.

Grâce à de fréquentes et doubles gestations, sa multiplication est rapide, son avenir assuré.

Les petits Nilgauts s'élèvent comme d'eux-mêmes, à la façon de petits *Zingari*, et s'en vont, dès le berceau, sautillant avec une grâce indienne, comme des feux follets.

Le Nilgaut s'apprivoise très-vite. Il est doux, familier, mais très-craintif; un rien l'inquiète, l'effarouche; un oiseau qui passe, une feuille qui tombe, une mouche qui bourdonne, un éclair le fait frissonner, et le nuage qui s'élève assombrit son regard si limpide. Il suffit d'un chien qui aboie, d'une voix qui résonne, pour qu'il soit pris d'une frayeur subite, qu'il se précipite à l'aventure et brise sa charmante tête contre un obstacle qu'il ne voit plus.

Comme forme et comme physionomie, le Nilgaut diffère essentiellement du Canna, bien qu'il soit, comme lui, grand, robuste et plein de grâce.

Est-il moins beau? C'est un autre type. Cependant je n'hésiterai pas à donner la préférence au Canna, qui l'emporte sur toutes les antilopes en charme et en ressources.

Si le Nilgaut est plus vif, plus léger, plus rapide, le Canna a pour lui son indolence souveraine et sa douce majesté. L'Indien est plus gracieux, peut-être; mais l'Africain se drape, pour ainsi dire, dans son ample beauté, et marche enveloppé de sa robuste élégance.

L'un est plus coquet, l'autre est plus noble. L'un intéresse et plaît, l'autre charme et impose.

Je dirai volontiers, en louant le Nilgaut, qu'il est la doublure du Canna, mais que le Canna est le roi des Antilopes.

Le Nilgaut est brun comme un Indien ; son poil est ras, le corps svelte et dégagé ; la tête petite et fine, le museau effilé ; l'œil grand, le regard doux



mais inquiet, comme s'il voyait poindre un danger à l'horizon ; la jambe nerveuse et le pied impatient. A la poitrine un flocon de poils qui a l'air d'un trophée ; au-dessus des quatre sabots, des bracelets blancs qui se détachent avec éclat sur la couleur brune de ses membres. Les cornes sont

courtes et droites, recourbées en avant de la façon la plus coquette. C'est une parure originale et non une menace. Tel est le Nilgaut. Mais comment rendre la grâce de cette magnifique Antilope, qu'il faut voir à l'état libre, traversant d'un galop aérien les plaines du Lahore, campée sur un rocher du Cachemire, ou couchée aux bords de l'Indus !

Dans les temps reculés, les cornes immenses de l'Addax d'Éthiopie, domestiquée par les anciens Égyptiens, avaient l'honneur d'orner la tête des dieux, des prêtres et des rois.

Quoique très-courtes, les cornes du Nilgaut ne jouissaient pas d'une moindre considération. Ou je me trompe fort, ou la divinité indienne Thobanié porte cinq cornes de Nilgaut sur chacune de ses trois têtes.

C'est fantastique, mais c'est flatteur pour le Nilgaut.

Sa chair elle-même est environnée d'une sorte de respect. Au Mongol, elle est réservée à l'empereur, et le don d'un quartier de Nilgaut est une des faveurs les plus enviées par les seigneurs de la cour. C'est comme un mets sacré. On ne le mange pas, on se prosterne et on le savoure.

Grâce à sa multiplication rapide, le Nilgaut est devenu presque commun. On le trouve dans beaucoup de parcs anglais et dans tous nos Jardins zoologiques:

Espérons que le Canna et l'Antilope du Mongol se joindront bientôt à cette trinité précieuse, mais un peu monotone : le veau, le bœuf et le mouton.



Alors, nous verrons figurer l'entrecôte de Canna sur la carte de Brébant, et le bourgeois des Batignolles dinera d'un filet de Nilgaut, tout comme l'empereur du Mongol.

* *
*

LXI

LE PAON

C'est peut-être le plus bel oiseau du monde.

Son seul tort est de ne pas avoir su rester rare. On l'ad-



mire moins, le voyant tous les jours. Il est partout, il s'est donné, il se prodigue.

On dirait un parvenu, et c'est un déchu, un déclassé.

C'est un nabab de l'Inde qui s'est fait bourgeois.

L'amour de la popularité l'a perdu. Couvert de rubis et de diamants, il faut qu'il étale sa

splendeur à tous les yeux ; il veut être applaudi, il veut être admiré.

Sa beauté sans témoin lui était à charge. Trop bien paré pour les solitudes, il a quitté les herbes parfumées des jungles pour le perchoir et la volière ; il est descendu des grands arbres de l'Inde pour grimper sur une échelle de meunier.

Abandonnant les forêts vierges, où il brillait comme un

rayon, il est venu, oiseau sacré, traîner sa robe éclatante



dans la basse-cour et faire la roue au milieu des oies et des dindons.

S'il a perdu son prestige, qu'il s'en prenne à son ambition, à son orgueil, qui l'ont fait descendre en le faisant trop connaître.

On est blasé sur son beau plumage. Quand il fait la roue, on sourit, et l'on admire à ses côtés un oiseau nouveau qu'il devrait éclipser par sa beauté incomparable.



C'est le Paon; on le connaît, on le voit partout. A quoi bon s'arrêter?

Oui! c'est le Paon, un monarque d'Asie qui étale au soleil son manteau royal et qui porte sur ses épaules toutes les pierres de l'Orient.

Qu'il se mêle aux canards et aux poulets, qu'il s'accroupisse sur un mur ou qu'il se désaltère dans une auge, regardez-le, c'est toujours lui; c'est l'oiseau sacré et fier de Junon; c'est le Paon

qu'Alexandre a rapporté des bords de l'Indus et que les prêtres nourrissaient dans les temples.

C'est le Paon que les flottes de Salomon apportaient, tous les trois ans, avec de riches cargaisons, et qu'admirait la reine de Saba.

C'est le Paon qui, un jour, vint des pays barbares donner une représentation de beauté à Athènes, et fit courir toute la ville, Socrate, Alcibiade, Périclès, Aspasia !

C'est le Paon qui fit son apparition sur la table d'Hortensius, quand le grand orateur voulut, par un festin magnifique, célébrer sa réception au collège des Pontifes.

Enfin, c'est le Paon vénéré de l'Inde et de Java, un demi-dieu !

Il a pu se prodiguer, il a pu déchoir, mais il ne peut abdiquer ni sa noblesse, ni sa beauté.

Toujours noble et toujours beau, il dresse fièrement sa tête couronnée au milieu des pieds plats des basses-cours et de tous les geais qui se parent de ses plumes.

Il y est déplacé, mais il y est toujours roi.

Regardez son aigrette, les autres n'en ont pas.

On parle de son orgueil, mais c'est là sa vertu.

Otez au papillon ses ailes, que restera-t-il ? Une chenille.

Timide et humble, le Paon ne serait plus le Paon. Est-ce qu'on va chercher la modestie chez un monarque d'Orient ? Voulez-vous qu'il ignore cet éclat qui l'éblouit lui-même, qu'il se dérobe à cette beauté qui l'enveloppe tout entier et dont il est pour ainsi dire, vêtu ?

Il ne chante pas, et qu'a-t-il besoin de chanter ? il brille. Ce n'est pas un gosier, c'est un rayon.

Le Paon est originaire de l'Asie. J'ai dit qu'Alexandre le Grand, joignant les conquêtes de la science aux conquêtes



de territoires, enrichit la Grèce de ce magnifique oiseau. Où est aujourd'hui Arbelles? Que reste-t-il de toutes les batailles et de toute la gloire d'Alexandre? Un oiseau, le Paon!

Sa domestication fut prompte et facile. D'Athènes il passa bientôt à Rome, et les Romains, ces maîtres respectés, qui ne respectaient rien, mirent un beau jour l'oiseau de Junon en daube.

Des temples sacrés, le Paon descendit dans les fourneaux des Césars et dans les basses-cours d'Aufidius Latro, qui engraisa ces oiseaux à la mode et s'en fit soixante mille sesterces de rente.

Le Paon vit à l'état sauvage et en très-grand nombre dans l'Inde et à Java. Son vol est pénible et lent, sa course vive et rapide. Il marche par bandes de trente à quarante oiseaux; perche sur les grands arbres, où sa queue s'étend comme un tapis merveilleux, niche dans les hautes herbes des jungles, où il forme des groupes éclatants. Il fuit au moindre bruit, rendu très-défiant par les attaques incessantes des jeunes tigres et des chats sauvages.



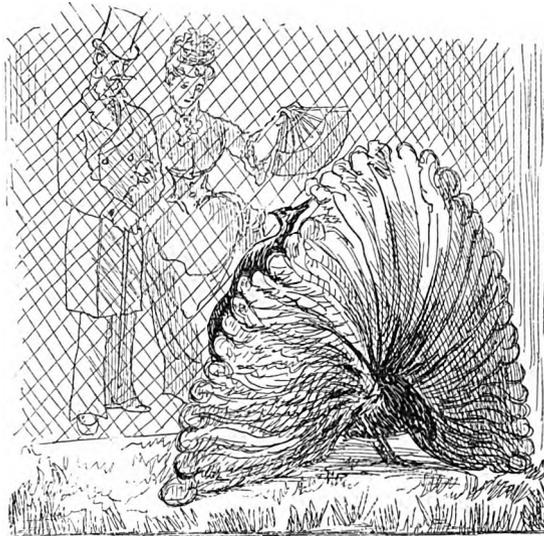
Vitellius et Caligula, ces goinfres couronnés qui auraient fait tenir toute l'histoire naturelle dans la *Cuisinière bourgeoise*, ont immortalisé les ragoûts de langues et de cervelles de Paon.

Que de cadavres et de sang versé pour un plat peut-être exécration!

Le Paon, du reste, est un excellent gibier que l'Indien chasse avec passion. Sa chair est très-recherchée des tables

aristocratiques, et il se fait un commerce important de ses grandes plumes œillées.

Les Indiens racontent que lorsque le premier Paon fit son apparition en Asie, il excita tant d'enthousiasme, une attention si vive et si profonde, que sa queue conserva l'empreinte des yeux qui le regardaient.

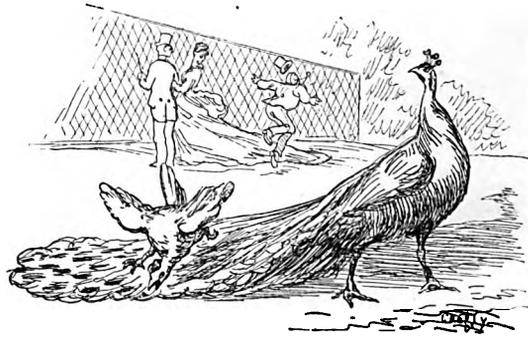


Le Paon est un grand artiste. Il lui faut des tréteaux ; il est né pour la scène et pour les applaudissements.

Le voici qui s'avance, frémissant et inspiré, ébloui du propre éclat de son plumage, déployant sa queue comme un éventail immense, vêtu de velours et de soie, couvert de pierreries, abîmé dans son orgueil et comme enseveli dans sa beauté.

Il tourne, il souffle, il se roidit, il palpite, il s'admire ; il disparaît sous un nuage de couleurs, enveloppé de mille arcs-en-ciel, laissant à peine voir sa petite tête immobile, son cou d'émeraude qui se replie comme une couleuvre éblouissante, et son aigrette veloutée qui frissonne.

Il fait la roue.



Puis, à bout de forces, il tourne encore, lance un dernier rayon, ferme lentement ses plumes, comme on ferme un écrin, avance la tête, tend le cou, et salue de son aigrette comme un grand acteur applaudi et rappelé.

Mais, tout à coup, il reparait sur la scène. Nous sommes au second acte de ce drame de beauté. Il piétine, il tourne, il s'épanouit ; un mot de la foule le transporte, un applaudissement l'enivre : c'est une pluie d'étincelles et une orgie de rayons. Tout brille, petille, scintille ; l'or et l'argent ruissent, et le feu des diamants se mêle au doux éclat des perles. Et il tourne toujours, balançant son écrin, faisant miroiter ses couleurs, chatoyant, changeant, contractant par un dernier effort ses longues plumes semées de grands

yeux étincelants, qui se recourbent comme l'éblouissant calice d'une fleur gigantesque et fantastique.

Il tourne encore, resplendit, se grise de sa beauté, comme l'orateur de sa parole, le comédien de son jeu, le musicien de son chant, le poète de sa pensée.

Soudain il s'arrête épuisé, ravi ; ses plumes se replient, le soleil s'éclipse, la féerie se termine, et la toile tombe.

* *
*

LXII

LE TATOU

Le Tatou est, sans contredit, un des pensionnaires les plus étranges et les plus vénérables du Jardin d'acclimatation.

Il remonte au déluge et il est cuirassé comme un chevalier des croisades.

Il porte trois boucliers : un sur la tête, un sur les épaules, un sur la croupe. Du bout de la queue à l'extrémité du groin, il est entièrement couvert de petites plaques osseuses qui font de ce bizarre personnage une vraie mosaïque.

Ce n'est plus une bête, c'est un damier.

Je ne connais pas d'animal plus solidement et plus drôlement vêtu que le Tatou. Sur son dos s'étend une carapace découpée en forme de rotonde, et toute soutachée de bandes et de carreaux.

De cette enveloppe, j'allais dire de cette coquille hérissée de poils rares, émergent une petite queue de crocodile, quatre pattes armées de griffes, un groin fureteur et pointu, deux oreilles en cornet. L'œil brillant, le regard effaré, le trot léger.

Il semble que cette tête, cette queue, ces griffes, ces bou-

cliers articulés soient autant de pièces rapportées et distinctes, empruntées à des êtres disparus, les plus singuliers et les plus divers.

La carapace du Tatou ne couvre que le dessus du corps; le dessous a la peau tendre, garnie de poils. C'est le défaut de la cuirasse.

Avec ses longues griffes et tous ses boucliers il a l'air d'un guerrier; ce n'est qu'un terrassier. Au lieu de combattre, il creuse; c'est son rôle, c'est sa passion.

Sous son ongle infatigable et puissant, le sol s'agite, s'affaisse et s'entr'ouvre comme une soupape.

Ce n'est point un savant et un artiste comme le castor, c'est un manœuvre qui remue de la terre; mais on dirait que ses pattes sont des baguettes magiques devant lesquelles le sol se fend, la terre s'écarte, les terriers s'improvisent.

Ce n'est pas un travail qu'il exécute, mais une promenade souterraine qu'il fait; il ne pioche pas comme le lapin, il avance; il ne gratte pas, il plonge en quelque sorte dans le sol; il s'enterre comme le poisson nage, comme l'oiseau vole.

Il est curieux de le voir aller, venir, tourner autour de sa cabane soigneusement dallée, trotter avec une vitesse fébrile et vertigineuse. Que cherche-t-il? Une issue. Qu'espère-t-il? Un trou.

C'est une bête inoffensive. Quand on l'attaque à l'improviste, le Tatou se roule en boule comme un cloporte, et présente de toutes parts cette cuirasse excentrique qui le rend invulnérable.

Ce n'est plus un adversaire, c'est un bouclier; il possède encore ses longues griffes, une arme redoutable, et son talent de terrassier, une ressource infaillible. Un danger vient-il à

surgir, il se creuse un refuge avec une promptitude qui tient du prodige, et disparaît dans le sol comme un personnage de féerie s'éclipse dans une trappe.

Le Tatou est originaire des parties chaudes de l'Amérique.



On le rencontre dans les vastes plaines du Brésil et du Chili, où il vit solitaire, se nourrit de substances végétales et de cadavres d'insectes. Il a un faible pour le cheval, et la chair putréfiée est pour lui un régal, un morceau de roi. Comme tous les chasseurs émérites, il attend que son gibier soit faisandé.

Il est lui-même un gibier exquis, des plus rares et des plus recherchés. Sa chair, d'une grande blancheur et d'une tendreté incomparable, a le goût du cochon de lait. Après avoir enlevé la peau du ventre, qu'on remplace par des épices, on le pare soigneusement et on le met au four; puis on le sert dans sa coquille, qui a pris au contact du feu les teintes les plus charmantes. C'est un mets aussi original que délicat.

Une particularité intéressante distingue le Tatou. C'est peut-être le dernier représentant sur la terre de ces monstres antédiluviens, de ces colosses formidables que la destinée a couchés dans la tombe pour ne plus se relever dans leurs générations.

Le Tatou a survécu, mais il s'est rapetissé en s'avancant à travers les âges; il s'est amoindri en passant, pour ainsi dire, au laminoir des siècles.

C'est ainsi que, dans des milliers d'années peut-être, l'Éléphant se trouvera réduit à la taille du tapir, l'Autruche à la

grosneur d'un dindon, le Tigre du Bengale aux proportions d'un angora, et le Lion d'Afrique à celles d'un terrier anglais.

Obéissant à ces lois de décroissance imposées par les siècles, le Tatou descendra peut-être à la taille d'une souris.

Dieu le créa géant, les révolutions du globe en ont fait un nain.

Né colosse, il mourra pygmée.



LXIII

LE TRAGOPAN

Au fond de l'Inde, dans les taillis épais d'yeuses et de magnolias, se cache un oiseau étrange et magnifique.

C'est le Tragopan.

Sauvage et défiant, il s'envole au moindre bruit. Farouche et jaloux, il ne tolère auprès de lui que sa compagne, et ne trouve pas de retraite assez profonde, d'alcôve assez discrète pour abriter ses amours.

Il ne se montre que le soir et le matin. Le jour, il se tient caché et il aime.

Sa femelle ne le quitte jamais. Sa vie entière n'est qu'une caresse et un long tête-à-tête que la mort seule interrompt.

Sa tendresse inépuisable ne connaît ni défaillance, ni caprice. Son amour est sans bornes comme il est sans nuage. Pour lui, la monotonie est un délice et la fidélité une joie. Il se retrempe dans son affection et ne sait varier ses plaisirs qu'en répétant ses caresses.

C'est un charme toujours nouveau ; c'est un cœur toujours jeune.

Sa chanson à lui, c'est sa propre vie, un hymne de tendresse qui ne s'éteint qu'avec son dernier soupir ; sa fontaine de Jouvence, c'est son amour.

Il n'y a peut-être pas dans la création d'être plus aimant et plus aimé que le Tragopan. Il passe son existence à faire et à recevoir des déclarations. C'est un peu monotone ; mais, comme le dit Chamfort, s'il y a des redites pour l'oreille, il n'y en a point pour le cœur.

Ce qui distingue le Tragopan, c'est moins encore sa beauté resplendissante, son joli plumage et sa chair exquise, qu'une particularité bizarre de sa constitution nerveuse et sentimentale.

La vue de sa compagne fait plus que l'émouvoir et le transporter, elle le métamorphose. Ce n'est pas assez, pour le Tragopan, de son beau plumage aux reflets métalliques et changeants comme la gorge d'une colombe ; ce n'est pas assez de son allure vive et fière, de sa robe pointillée de blanc et comme semée de petites perles ; ce n'est pas assez de ses épaules chargées de feu et d'une gorge-rette bleu céleste ; dans son désir de plaire et sa joie d'être aimé, il puise un attrait tout nouveau, il trouve des charmes spontanés et merveilleux qui tiennent du prodige ou du rêve.

Vif, alerte, ardent, ému, il tourne autour de sa compagne d'un pas fébrile et rapide, exécutant une sorte de *fantasia* amoureuse.



Tout à coup il s'arrête, s'immobilise et se roidit, le cou replié, les plumes frémissantes, les yeux fermés : on dirait un oiseau héraldique. Puis, il gonfle avec amour sa gorge éclatante, se dresse sur ses ergots comme s'il voulait atteindre aux nuages, incline mollement sa tête couleur de feu, appuie son bec frémissant sur sa poitrine qui palpite. O prodige ! tout à coup les plumes de la tête s'agitent, s'écartent, et vous voyez surgir au-dessus du front deux petites cornes d'un pouce, d'un bleu magnifique. Au même instant, quelque chose de pareil à une langue humaine semble sortir de son bec entr'ouvert par la volupté. On dirait un morceau de soie bleue.

Ces cornes étranges sont deux caroncules que le Tragopan a le privilège de gonfler ; cette langue fantastique est une membrane qu'il a sous le bec et qui se dilate dans un accès d'amour.



Le Tragopan est en extase. Il contemple sa femelle éblouie de ce grand étalage de tendresse et de beauté, charmée par cette exhibition d'avantages imprévus et singuliers.

Ce n'est plus un amoureux, c'est un phénomène.

Puis les cornes se retirent, la langue disparaît, les yeux s'ouvrent, les ailes s'agitent, et la vision s'évanouit.

Le Tragopan est indien, et je me disais que cet oiseau bizarre aurait dû naître en Chine, où les hommes, les animaux et les dieux rivalisent d'excentricité.

Mais je viens de lire dans le beau livre de M. Pierre Pichot, le *Jardin d'acclimatation illustré*, que le Tragopan se

trouve aussi dans les montagnes du Thibet, et que les Chinois l'ont surnommé *l'oiseau qui vomit la soie*, à cause de cette langue qui semble sortir de son bec comme un morceau de satin bleu.

Pareil à cette princesse qui ne pouvait parler sans voir des perles et des diamants ruisseler de sa bouche, le Tragopan ne peut aimer sans *vomir la soie*.

* *
*

LXIV

LA CAVALERIE ENFANTINE

Je ne sais rien d'excentrique et d'animé, de pittoresque et de charmant comme la grande allée des écuries du Jardin d'acclimatation, par un beau jour d'été.



C'est un turf étrange et cosmopolite; c'est un Long-champs enfantin des cinq parties du monde; c'est une page de Buffon qui se déroule autour d'un tableau de Rosa Bonheur.

L'Autruche du désert, harnachée comme une mule espagnole, galope à côté du Chameau d'Asie; le Zèbre et l'Éléphant marchent de front; le Dromadaire se rencontre avec le Zébu d'Orient; le Gnou civilisé, mais toujours hérissé, fait vis-à-vis au Landais espagnol; l'Ane blanc

d'Égypte se croise en passant avec le Poney d'Islande, et



les Chevaux nains de Siam trottent derrière l'Ane de Jérusalem aux longues oreilles israélites...

Venus des pays les plus lointains et les plus divers, des neiges du pôle ou des sables d'Afrique, des rives du Nil ou des bords de l'Océan, des prairies américaines ou des rochers d'Asie, ces montures étonnantes, ces trotteurs fantastiques, domptés, sellés, bridés, marchent docilement côte à côte, dans la même allée; toute cette cavalerie monstrueuse et gracieuse, géante ou naine, crie, mugit, braie, hennit, tend sa croupe obéissante et variée à des chapelets d'enfants.

Toutes les selles sont prises d'assaut, tous les sièges conquis à l'ardeur du poignet. Chaque cavalier a fait choix de sa monture: celui-ci enfourche l'Afrique; celui-là monte en croupe sur l'Asie; un autre enjambe le pôle; un autre se fait traîner par l'Amérique.

Où sommes-nous? Dans l'Inde ou au Congo? à Siam, au Caire, dans la froide Islande, ou au cap de Bonne-Espérance? Nous sommes à Paris, au Jardin d'acclimatation, à vingt-cinq minutes du boulevard des Italiens.

Ici les grandes écuries, trop connues pour être décrites, véritable arche de Noé toute peuplée de Vaches et d'Hémionnes, d'Hémippes et de Zèbres, d'Yacks, de Buffles, de Moutons chinois, de Chèvres indiennes, de Poneys siamois et d'Anes égyptiens, de Zébus, de Dromadaires et d'Éléphants: une caravane au repos, un cirque endormi, une ménagerie au râtelier; tous les pays du globe assis à la même table et couchés dans le même lit.

Là, au milieu des sapins, à côté du gymnase où tout un pensionnat d'enfants cabriole entre ciel et terre, se dresse un édifice d'une architecture fantaisiste et charmante.

On voudrait y prendre sa retraite, y finir ses jours. Est-ce un cottage, une chapelle ou un musée? C'est une écurie, c'est le palais hippique de la cavalerie enfantine.

Nous voici dans le vestibule, tout tapissé de brides que ferait craquer un chien de montagne et d'étriers où n'entretrait pas le pied de Cendrillon ; des selles et des harnais qui semblent des jouets d'enfants.

Un groom surgit qui pousse les portes et va peut-être nous annoncer. Devant nous une longue et large allée, bordée de boxes qui se succèdent comme des boudoirs ; aux murs, des trophées de pelles, de fourches et de râteliers qui rappellent les panoplies rustiques de Trianon ; des râteliers comme des étagères de salon, des auges qu'un géant tarirait tout d'une haleine et des mangeoires dignes du cheval de Caligula. On dirait que la litière immaculée cache un parquet frotté, et que l'on mène les petits chevaux à la garde-robe comme on les conduit à l'abreuvoir.

Tout est propre, luisant comme un intérieur hollandais. Secouez en entrant la poussière de vos bottines, faites tomber la cendre de votre cigare et mettez au moins un gant. Si vous êtes enrhumé, gare à vous ; un palefrenier haut comme la table vous regarde de travers et vous dit gravement : « Toussez, mais ne crachez pas ! »

Ils sont là une cinquantaine de petits Chevaux d'Islande qui ont tous l'air de frères jumeaux : des croupes qui miroitent, des crinières qui flottent, des queues qui ondulent ; des têtes spirituelles et fines qui se retournent, vous regardent curieusement, semblent vous dire : « Que tant de luxe ne vous étonne point ; nous sommes des animaux de race, tous nobles, tous gentilshommes ! »

Les palefreniers, j'allais dire les valets de chambre, leur donnent des noms d'empereurs et ne leur parlent qu'à la troisième personne. On les lustre, on les épèle, on les peint peut-être ; on lisse leurs crinières avec des peignes à la

belle Gabrielle, et l'on cire leurs sabots avec des brosses médaillées.

En les voyant défilér sous les sapins avec leurs selles armoriées et leur harnais aristocratique, on éprouve la tentation de les saluer en les appelant « monsieur le comte » ou « monsieur le marquis. »

Revenons au champ de course.

La caravane va partir et faire son tour du monde, le tour des pelouses. C'est un éblouissement de harnais, un tourbillon de roues, un bruit joyeux de grelots qui sonnent et de fouets qui claquent, une orgie de toques, de plumes, de ceintures éclatantes, un fourmillement d'enfants.

C'est la voix impérieuse et brève des cornacs, la rumeur houleuse et babillarde de la foule qui se presse toute ensoleillée; c'est un concert de voix enfantines auquel se mêlent l'aboïement lointain d'un Chien des Pyrénées, le grognement des Yacks,



le chant des volières et le clairon des Coqs.

Des attelages chimériques, des tilburys microscopiques, des phaétons qui sortent d'une boutique de jouets d'enfants et des chars à bancs pour conduire des fées; des écuyers mahométans à la face d'ébène ou drapés dans un burnous algérien; des miniatures de grooms et de postillons, moitié de singes en bottes molles, portant sur l'oreille un chapeau d'opéra-comique.

Ici un Chameau agenouillé au milieu de la foule attend

patiemment son cavalier, et jette trois fois aux échos du jardin ce cri du désert qui veut dire sans doute : « En route, messieurs les voyageurs ! »

Il se relève en deux secousses, comme s'il allait se disloquer, et part en vacillant, portant sur chaque bosse un bourgeois de Paris.

Là, bridée comme un poney, cette grande vagabonde du désert, l'Atruche, traîne un panier d'osier rempli de visages souriants, de chevelures blondes, de têtes roses.

Plus loin, ce sont les Zèbres qui passent, qui ont passé, éblouissants comme un tapis de l'Inde et rapides comme le vent. Ils emportent dans un break (une plume) deux petites filles, souriant à leur jeune mère, mollement accoudée sur un coussin.



Deux collégiens de Sainte-Barbe, dédaignant la monture guerrière et colossale de Pyrrhus et d'Alexandre, se font traîner par des Zébus de Guzerate à l'allure vive et légère, pas plus gros qu'un terre neuve. Leurs cornes sont de sucre et leurs yeux de diamants ; ils sont un peu bossus, mais ils ont tant d'esprit, de grâce, de malice et d'ardeur : ce sont des jouets vivants, de petits bœufs d'étrennes qu'on voudrait faire labourer dans un parterre ou atteler à une charrue d'argent.

Les petits ânes trottent, les petits chevaux galopent. Voici les Landais infatigables et trapus, mal peignés, rus-

tiques, vaillants : deux blocs, deux traits. Ils partent, ils sont partis, rasant le sol, la queue flottante, la crinière au vent ; s'ils s'arrêtent, c'est que l'espace leur aura manqué.

D'un côté, les petits Siamois, nobles et fiers, rongant



le frein, frappant le sol, l'œil en feu, les naseaux fumants, la crinière flottante, la queue ondoyante et fine, tombant en panache. La vigueur d'un Hercule et la grâce d'un nain ; des sabots d'acier, et pour jambes quatre

flèches. Ce n'est pas un paysan, un brave montagnard comme le Landais ; c'est un personnage, presque un dignitaire et un courtisan : il s'attelle au char impérial et fait cortège à l'Éléphant blanc.

D'un autre côté, c'est le plus petit cheval du monde qui trotte avec tant de délicatesse, qu'il semble craindre que la terre ne manque sous ses pieds. C'est le nain du pôle nord, c'est l'Islandais. Ne faites pas attention à son poil inculte et hérissé ; c'est son costume national : il fait si froid dans sa patrie ! Il a l'air d'une pelote ou d'un chardon, il est velu comme un ours ; mais on le tond comme un mouton, et quand il aura posé son caban d'hiver, vous verrez combien sont sveltes et fines les formes du petit Cheval d'Islande.

Sa petitesse est surprenante ; mais son galop est un éclair. Il se mêle aux troupeaux de rennes, brave les frimas terribles, sans avoir d'autre écurie que les champs de neige, d'autre râtelier qu'un rocher sauvage.

Mais, voici une muraille qui s'avance, ce sont les Éléphants,

ce sont *Juliette et Roméo*, forteresse ambulante et couronnée d'enfants dont les têtes joyeuses se profilent comme du haut d'un rempart.

Ils approchent, lents et graves, sans bruit, sans effort, avec des mouvements d'escarpolette : deux nuages qui marchent.

De temps à autre, d'un léger coup de trompe, ils caressent leurs jeunes cavaliers, et semblent leur dire : « Ne craignez rien, enfants, nous sommes solides sur nos jambes ! »



Puis, ils continuent leur marche souveraine et impassible, regardant avec une pitié amicale les Anes exotiques, les Chevaux nains qui trottent à l'ombre de leur masse.

Tout le Jardin est en fête, et l'on dirait que chaque animal veut s'associer aux joies de ces cavalcades. Les Chèvres du Thibet bondissent comme des folles, le grand Pélican secoue ses ailes comme un vaste manteau blanc ; et, du haut de son rocher, le Mouflon de Corse exécute des sauts périlleux, comme s'il était au cirque de l'Impératrice ; les Kangourous décrivent des rondes fantastiques, et les grands Lamas, redressant leurs longs cous, regardent avec stupéfaction défilé cette caravane étrange.

Autour des pelouses bigarrées de toilettes et mouvantes de spectateurs, c'est une animation, une joie indescriptible. Une jeune mère installe son enfant sur un Ane d'Égypte et lui fait des recommandations comme s'il partait pour les grandes Indes. Un touriste de sept ans met pied à terre,

plus fier et plus content que Cook ou Bougainville après avoir exploré le monde. Celui-ci fait ses adieux à sa gouvernante, comme s'il partait pour Tombouctou ou Chandernagor ; celui-là se considère comme un roi d'Orient, depuis qu'il est monté sur Roméo, et veut qu'on ne l'appelle plus



que Cyrus ou Artaxercès. On regarde défiler ces trotteurs excentriques, ces équipages de Lilliput ; on parie pour le Zèbre, pour le Chameau, pour le Poney d'Islande. C'est le Dromadaire qui tient la corde. Bravo ! le Zébu l'a distancé ; mais il est dépassé à son tour par le petit Ane de Jérusalem. Hurrah ! c'est l'Autruche qui arrive première.

Tel est ce turf bizarre et charmant : pour l'enfant, c'est une joie et comme un cours d'histoire naturelle au trot et au galop ; pour le public, un étonnement, pour le poète un tableau, pour l'observateur une étude, pour la science une victoire.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	3
I..... Roméo et Juliette.....	9
II..... Le Flamman d'Égypte.....	18
III..... Le Renne.....	20
IV..... L'Oiseau moqueur.....	27
V..... Les Chiens.....	30
VI..... L'Agami.....	39
VII..... Le Cerf.....	42
VIII..... Les Grues.....	45
IX..... Le Chamois.....	53
X..... Les deux Martins.....	56
XI..... Les Kangourous.....	59
XII..... Les Chèvres.....	62
XIII..... Les Corbeaux.....	68
XIV..... Le Chameau.....	75
XV..... L'Ibis sacré.....	79
XVI..... Le Combattant.....	82
XVII..... L'Ane de Jérusalem.....	85
XVIII..... Les Canards.....	89
XIX..... Le Phacochère.....	96
XX..... Le Faisan.....	101
XXI..... Le Mouflon.....	106
XXII..... Le Goura.....	111
XXIII..... Moutons et Béliers.....	116
XXIV..... L'Yack.....	124
XXV..... Les Toucans.....	131
XXVI..... La Cigogne.....	138
XXVII..... Les Phoques.....	143
XXVIII..... Le Pélican.....	146
XXIX..... Le Lama.....	149
XXX..... Le Marabout.....	153
XXXI..... Le Castor.....	156
XXXII..... Les Perroquets.....	160
XXXIII..... Le Daww.....	168

XXXIV.....	Le Casoar.....	173
XXXV.....	Les Singes.....	176
XXXVI.....	Le Serpentaire.....	185
XXXVII..	Les Oies.....	188
XXXVIII.	Le Phascolome.....	195
XXXIX.....	Le Pingouin et le Manchot.....	197
XL.....	Le Mara.....	202
XLI.....	Les Poules.....	206
XLII.....	Le Lapin.....	213
XLIII.....	Le Cygne.....	219
XLIV.....	Le Tapir.....	225
XLV.....	Le Talégalle.....	228
XLVI.....	Le Buffle.....	234
XLVII.....	Le Cormoran.....	238
XLVIII....	Les Pigeons.....	244
XLIX.....	Le Gnou.....	252
L.....	La Colombe voyageuse.....	257
LI.....	Le Fourmilier.....	262
LII.....	Le Canna.....	268
LIII.....	La Perruche.....	274
LIV.....	Les Pécaris.....	278
LV.....	La Loutre.....	282
LVI.....	Le Porc-épic.....	287
LVII.....	L'Autruche.....	290
LVIII.....	Le Furet.....	294
LIX.....	L'Outarde.....	300
LX.....	Le Nilgau.....	305
LXI.....	Le Paon.....	310
LXII.....	Le Tatou.....	319
LXIII.....	Le Tragopan.....	322
LXIV.....	La Cavalerie enfantine..	326



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



